First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Aboriginal Peoples

Chair:
The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, April 30, 2002
Wednesday, May 1, 2002

Issue No. 18

Fifteenth and sixteenth meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

INCLUDING:
THE SEVENTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget)

WITNESSES:
(*See back cover*)

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent des

Peuples autochtones

La présidente:
L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Le mardi 30 avril 2002
Le mercredi 1er mai 2002

Fascicule no 18

Quinzième et seizième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

Y COMPRIS:
LE SEPTIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Budget)

TÉMOINS:
(*Voir à l'endos*)

38663-38671

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.
* Carstairs, P.C.
(or Robichaud, P.C.)
Christensen
Cochrane
Gill
Hubley
Léger
* Lynch-Staunton
(or Kinsella)
Pearson
Sibbeston
St. Germain, P.C.
Tkachuk

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.
* Carstairs, c.p.
(ou Robichaud, c.p.)
Christensen
Cochrane
Gill
Hubley
Léger
* Lynch-Staunton
(ou Kinsella)
Pearson
Sibbeston
St. Germain, c.p.
Tkachuk

**Membres d'office*

(Quorum 4)

Published by the Senate of Canada

Available from Canada Communication Group – Publishing,
Public Works and Government Services Canada, Ottawa, canada K1A 0S9

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

En vente: Groupe Communication Canada – Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, April 30, 2002
(29)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:00 a.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Johnson, Léger and Pearson (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. *(See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.)*

WITNESSES:

From the National Association of Friendship Centres:

Marie Whattam, Vice-President;

Jaime Koebel, President, Aboriginal Youth Council;

Alfred Gay, Policy Advisor.

Ms Whattam and Ms Koebel made opening statements and then, together, answered questions.

At 10:45 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 30 avril 2002
(29)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 heures, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Johnson, Léger et Pearson (8).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes. *(Voir le texte complet de l'ordre de renvoi dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001)*.

TÉMOINS:

De l'Association nationale des centres d'amitié:

Marie Whattam, vice-présidente;

Jaime Koebel, présidente, Aboriginal Youth Council;

Alfred Gay, conseiller en politiques.

Mme Whattam et Mme Koebel font une déclaration et répondent ensemble aux questions.

À 10 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, Wednesday, May 1, 2002
(30)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 5:50 p.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Hubley, Johnson and Léger (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

OTTAWA, le mercredi 1er mai 2002
(30)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 17 h 50, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Hubley, Johnson et Léger (5).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. *(See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.)*

WITNESSES:

From the Aboriginal Healing Foundation:

Dr. Gail Valaskakis, Director of Research;

Giselle Robelin, Communications Department.

Dr. Valaskakis made an opening statement and answered questions.

At 7:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité examine les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes. *(Voir le texte complet de l'ordre de renvoi dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001)*.

TÉMOINS:

De la Fondation pour la guérison des Autochtones:

Mme Gail Valaskakis, directrice de la recherche;

Giselle Robelin, Service des communications.

Mme Valaskakis fait une déclaration et répond aux questions.

À 19 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, April 25, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples has the honour to present its

SEVENTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, September 27, 2001, to examine issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, and to adjourn from place to place in Canada, for the purpose of its examination.

Pursuant to Section 2:07 of the *Procedural Guidelines for the Financial Operation of Senate Committees*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 25 avril 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones a l'honneur de présenter son

SEPTIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, à examiner les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes du Canada, demande respectueusement que le comité soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire, ainsi qu'à se déplacer à travers le Canada aux fins de son enquête.

Conformément à l'article 2:07 des *Directives régissant le financement des Comités du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

La présidente,

THELMA J. CHALIFOUX

Chair

APPENDIX (A) TO THE REPORT

STANDING SENATE COMMITTEE ON ABORIGINAL PEOPLES
SPECIAL STUDY ON URBAN ABORIGINAL YOUTH

APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2003

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, September 27, 2001:

The Honourable Senator Chalifoux moved, seconded by the Honourable Senator Christensen:

THAT the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples, pursuant to the input it has received from urban Aboriginal people and organizations, be authorized to examine and report upon issues affecting urban Aboriginal youth in Canada. In particular, the Committee shall be authorized to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters;

THAT the Committee report to the Senate no later than June 28, 2002; and

THAT the Committee be authorized, notwithstanding customary practice, to table its report to the Clerk of the Senate if the Senate is not sitting, and that a report so tabled be deemed to have been tabled in the Senate.

The question being put on the motion, it was adopted.

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

SUMMARY OF EXPENDITURES

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES	$ 87,550
TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS	$ 300, 980
OTHER EXPENDITURES	$ 11,000
TOTAL	**$ 399,530**

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples on February 19, 2002.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date — Senator Thelma J. Chalifoux, Chair, Standing Committee on Aboriginal Peoples

Date — Chairman, Standing Committee on Internal Economy Budgets and Administration

EXPLANATION OF COST ELEMENTS

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

1. Professional Services (0402)				
Communications consultant (30 days @ $500)	$	15,000		
Special advisor (30 days @ $500)	$	15,000		
Subtotal			**$ 30,000**	
2. Reporting and Transcribing Services for Public Hearings in Canada (0403)				
A. First Portion				
(Vancouver, Edmonton, Yellowknife)				
(3 days of testimony @ $2,150 per day)	$	6,450		
(French Reporter – Attendance fee (3 days @ $400 per day))	$	1,200		
Subtotal			**$ 7,650**	
B. Second Portion				
(Regina, Winnipeg, Toronto)				
(4 days of testimony @ $2,150 per day)	$	8 600		
(French Reporter – Attendance fee (4 days @ $400 per day))	$	1,600		
Subtotal			**$ 10,200**	
C. Third Portion				
(Montreal, Halifax)				
(2 days of testimony @ $2,150 per day)	$	4,300		
(French reporter – Attendance Fee (2 days @ $400 per day))	$	800		
Subtotal			**$ 5,100**	
3. Translation and Interpretation Services for Public Hearings in Canada (0412)				
A. First Portion				
(Vancouver, Edmonton, Yellowknife)	$	9,600		
B. Second Portion				
(Regina, Winnipeg, Toronto)	$	12,000		
C. Third Portion				
(Montreal, Halifax)	$	6,000		
Subtotal			**$ 27,600**	
4. Working meals (0415)				
(20 lunches and dinners @ $350)			**$ 7,000**	
TOTAL				**$ 87,550**

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

1. Travel expenses (0201)

12 Senators
3 Committee staff (Clerk, Administrative Assistant, Communications Consultant)
1 Researcher
1 Stenographer
3 Interpreters
20 Participants

(*a*) Air Transportation

A. First Portion (6 days)		
(Ottawa-Vancouver-Edmonton-Yellowknife-Ottawa)		
(12 Senators @ $5,820 + 8 staff @ $5,240)	$ 111,760	
B. Second Portion (6 days)		
(Ottawa-Regina-Winnipeg-Toronto-Ottawa)		
12 Senators @ $3,620 + 8 staff @ $3,220)	$ 69,200	
C. Third Portion (4 days)		
(Montreal-Halifax-Ottawa)		
(12 Senators @ $2,040 + 8 staff @ $1,620)	$ 37,440	
Total – Air Transportation		**$ 218,400**

(*b*) Ground Transportation

A. First Portion (6 days)		
6 taxis @ $25 X 20 people	$ 3,000	
Minibus rental	$ 2,000	
B. Second Portion (6 days)		
6 taxis @ $25 x 20 people	$ 3,000	
Minibus Rental	$ 2,500	
C. Third Portion (4 days)		
4 taxis @ $25 x 20 people	$ 2,000	
Minibus Rental	$ 2,000	
Train (Ottawa-Montreal)		
8 staff @ $100	$ 800	
Total – Ground Transportation		**$ 15 300**

(*c*) Per Diem

A. First Portion (6 days)		
6 days @ $61.50 per day for 20 people	$ 7,380	
B. Second Portion (6 days)		
6 days @ $61.50 per day for 20 people	$ 7,380	
C. Third Portion (4 days)		
4 days @ $61.50 per day for 20 people	$ 4,920	
Total - Per Diem		**$ 19,680**

(*d*) Hotel Accommodations				
A. First Portion (6 days)				
2 nights Vancouver @ $160 per person x 20 people	$ 6,400			
1 night Edmonton @ $150 per person x 20 people	$ 3,000			
2 nights Yellowknife @ $150 per person x 20 people	$ 6,000			
B. Second Portion (6 days)				
1 night Regina @ $150 per person x 20 people	$ 3,000			
2 nights Winnipeg @ $150 per person x 20 people	$ 6,000			
2 nights Toronto @ $220 per person x 20 people	$ 8,800			
C. Third Portion (4 days)				
1 night Montreal @ $220 per person x 20 people	$ 4,400			
2 nights Halifax @ $200 per person x 20 people	$ 8,000			
Total - Hotel Accommodations		**$ 45,600**		
2. Courier Services (0213)		**$ 2,000**		
TOTAL				**$ 300,980**
ALL OTHER EXPENDITURES				
1. Meeting room rentals (0500)				
A. First Portion (Vancouver, Edmonton, Yellowknife)	$ 3,000			
B. Second Portion (Regina, Winnipeg, Toronto)	$ 4,000			
C. Third Portion (Montreal, Halifax)	$ 2,000			
Miscellaneous (0799)	$ 2,000			
TOTAL				**$ 11,000**
GRAND TOTAL				**$ 399,530**

The Senate administration has reviewed this budget application.

Date — Heather Lank, Principal Clerk of Committees

Date — Richard Ranger, Director of Finance

ANNEXE (A) AU RAPPORT
COMITÉ PERMANENT DES PEUPLES AUTOCHTONES

ÉTUDE SPÉCIALE SUR LES JEUNES AUTOCHTONES EN MILIEU URBAIN

DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET
POUR L'ANNÉE FISCALE SE TERMINANT LE 31 MARS 2003

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 27 septembre 2001:

L'honorable sénateur Chalifoux propose, appuyée par l'honorable sénateur Christensen,

QUE le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones, conformément aux opinions qu'il a reçues des peuples et organisations autochtones des villes, soit autorisé à examiner, pour ensuite en faire rapport, les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes du Canada. Plus précisément, que le Comité soit autorisé à examiner ; l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services ; les problèmes liés aux politiques et aux compétences ; l'emploi et l'éducation ; l'accès aux débouchés économiques ; la participation et l'autonomisation des jeunes ; et d'autres questions connexes.

QUE le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 28 juin 2002;

QUE le Comité soit autorisé, contrairement à l'usage, à déposer son rapport devant le greffier du Sénat si celui-ci ne siège pas et que le rapport ainsi déposé soit réputé déposé au Sénat.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat

Paul C. Bélisle

SOMMAIRE DES DÉPENSES

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES	87 550 $
TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS	300 980 $
AUTRES DÉPENSES	11 000 $
TOTAL	399 530 $

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones le 19 février 2002.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date — Sénateur Thelma J. Chalifoux, présidente, Comité permanent des peuples autochtones

Date — Président, Comité permanent de la Régie interne, des Budgets et de l'Administration

EXPLICATION DES COÛTS

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES SERVICES

1. Services professionnels (0402)			
Consultant en communication (30 jours @ 500 $)	15 000 $		
Conseiller spécial (30 jours @ 500 $)	15 000 $		
Total		**30 000 $**	
2. Services de compte rendu et de transcription pour audiences publiques au Canada (0403)			
A. Première portion			
(Vancouver, Edmonton, Yellowknife)			
(3 jours d'audiences @ 2150 $ par jour)	6 450 $		
(Sténographe français – (3 jours @ 400 $ par jour))	1 200 $		
Total		**7 650 $**	
B. Deuxième portion			
(Régina, Winnipeg, Toronto)			
(4 jours d'audiences @ 2 150 $ par jour)	8 600 $		
(Sténographe français – (4 jours @ 400 $ par jour))	1 600 $		
Total		**10 200 $**	
C. Troisième portion			
(Montréal, Halifax)			
(2 jours d'audiences @ 2 150 $ par jour)	4 300 $		
(Sténographe français– (2 jours @ 400 $ par jour))	800 $		
Total		**5 100 $**	
3. Services de traduction et d'interprétation pour des audiences publiques au Canada (0412)			
A. Première portion			
(Vancouver, Edmonton, Yellowknife)	9 600 $		
B. Deuxième portion			
(Régina, Winnipeg, Toronto)	12 000 $		
C. Troisième portion			
(Montréal, Halifax)	6 000 $		
Total		**27 600 $**	
4. Repas de travail (0415)			
(20 déjeuners et dîners @ 350 $)		**7 000 $**	
TOTAL			**87 550 $**

TRANSPORT ET COMMUNICATIONS

1. Frais de déplacement (0201)
12 sénateurs
3 employés de comité (greffier, adj. adm., consultant en communication)
1 attaché de recherche
1 sténographe
3 interprètes
20 participants

a) Transport aérien

A. Première portion (6 jours)		
(Ottawa-Vancouver-Edmonton-Yellowknife-Ottawa)		
(12 sénateurs @ 5 820 $ + 8 employés @ 5 240 $)	111 760 $	
B. Deuxième portion (6 jours)		
(Ottawa-Régina-Winnipeg-Toronto-Ottawa)		
12 sénateurs @ 3 620 $ + 8 employés @ 3 220 $)	69 200 $	
C. Troisième portion (4 jours)		
(Montréal-Halifax-Ottawa)		
(12 sénateurs @ 2 040 $ + 8 employés @ 1 620 $)	37 440 $	
Total – Transport aérien		**218 400 $**

***b*) Transport terrestre**

A. Première portion (6 jours)		
6 taxis @ 25 $ X 20 personnes	3 000 $	
Location d'un minibus	2 000 $	
B. Deuxième portion (6 jours)		
6 taxis @ 25 $ x 20 personnes	3 000 $	
Location d'un minibus	2 500 $	
C. Troisième portion (4 jours)		
4 taxis @ 25 $ x 20 personnes	2 000 $	
Location d'un minibus	2 000 $	
Train (Ottawa-Montréal)		
8 employés @ 100 $	800 $	
Total - Transport terrestre		**15 300 $**

***c*) Indemnité journalière**

A. Première portion (6 jours)		
6 jours @ 61,50 $ par jour pour 20 personnes	7 380 $	
B. Deuxième portion (6 jours)		
6 jours @ 61,50 $ par jour pour 20 personnes	7 380 $	
C. Troisième portion (4 jours)		
4 jours @ 61,50 $ par jour pour 20 personnes	4 920 $	
Total - Indemnité journalière		**19 680 $**

***d*) Hébergement**			
A. Première portion (6 jours) 2 nuits à Vancouver @ 160 $ par personne x 20 personnes	6 400 $		
1 nuit à Edmonton @ 150 $ par personne x 20 personnes	3 000 $		
2 nuits à Yellowknife @ 150 $ par personne x 20 personnes	6 000 $		
B. Deuxième portion (6 jours) 1 nuit à Régina @ 150 $ par personne x 20 personnes	3 000 $		
2 nuits à Winnipeg @ 150 $ par personne x 20 personnes	6 000 $		
2 nuits à Toronto @ 220 $ par personne x 20 personnes	8 800 $		
C. Troisième portion (4 jours) 1 nuit à Montréal @ 220 $ par personne x 20 personnes	4 400 $		
2 nuits à Halifax @ 200 $ par personne x 20 personnes	8 000 $		
Total – Hébergement		**45 600 $**	
2. Services de messagerie (0213)		**2 000 $**	
TOTAL			**300 980 $**
AUTRES DÉPENSES			
1. Location de salles de reunions (0500)			
A. Première portion (Vancouver, Edmonton, Yellowknife)	3 000 $		
B. Deuxième portion (Régina, Winnipeg, Toronto)	4 000 $		
C. Troisième portion (Montréal, Halifax)	2 000 $		
2. Divers (0799)	2 000 $		
TOTAL			**11 000 $**
GRAND TOTAL			**399 530 $**

L'Administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Date — Heather Lank, greffière principale des comités

Date — Richard Ranger, directeurs des Finances

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, April 25, 2002

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Committee on Aboriginal Peoples for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2003 for the purpose of its Special Study on Urban Aboriginal Youth, as authorized by the Senate on Thursday, September 27, 2001. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	$ 42,250
Transport and Communications	$ 139,540
Other Expenditures	$ 4,000
Total	$ 185,790

Respectfully submitted,

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 25 avril 2002

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget présenté par le Comité permanent des Peuples autochtones concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2003 aux fins de leur Étude spéciale, relativement aux jeunes autochtones en milieu urbain, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001. Le budget approuvé se lit comme suit:

Services professionnels et autres	42 250 $
Transports et communications	139 540 $
Autres dépenses	4 000 $
Total	185 790 $

Respectueusement soumis,

Le président,

RICHARD H. KROFT

Chair

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, April 30, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:00 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: I am happy to have you visit us today to give us your perceptions of the issues facing urban Aboriginal people. We are focusing on youth particularly today.

As an organizer of friendship centres, I am really pleased to see you here.

Ms Marie Whattam, Vice-President, National Association of Friendship Centres: On behalf of the National Association of Friendship Centres, we would like to thank the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples for the opportunity to make a presentation on issues affecting urban Aboriginal youth. Our presentation will focus on providing the committee with an overview of the friendship centre movement, the NAFC and the Aboriginal Youth Council, NAFC national programs that focus on prevention, intervention and development, and next steps and recommendations. We will also be providing additional resource material, including NAFC-AYC packages, Urban MultiPurpose Aboriginal Youth Centres magazines and Aboriginal youth statistics.

The concept of the friendship centre originated in the mid-1950s. A noticeable number of Aboriginal people were moving into the larger urban areas of Canada, primarily to seek an improved quality of life. In an effort to address the needs expressed by their communities, concerned individuals began to push for the establishment of specialized agencies. These agencies would provide referrals and offer counselling on matters of employment, housing, education, health and liaison with community organizations.

In their early development, friendship centres were dependent to a large degree on individual volunteers and their ability to raise operating funds through various fund-raising events, private donations and small grants from foundations and provincial and federal governments. Centres also began to evolve from the provision of referrals to front-line delivery of social services.

In 1972, the Government of Canada formally recognized the viability of friendship centres in Canada by implementing the Migrating Native Peoples Program. By the end of 1972, the number of friendship centres had grown to 43 across the country. That year also saw the establishment of a national office, the NAFC.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 30 avril 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 heures, pour examiner l'accessibilité aux services, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Je suis très heureuse de vous recevoir aujourd'hui pour connaître votre perception des problèmes des Autochtones en milieu urbain. Aujourd'hui, nous mettons particulièrement l'accent sur les jeunes.

C'est avec grand plaisir que je vous accueille à titre d'organisatrice des centres d'amitié.

Mme Marie Whattam, vice-présidente, Association nationale des centres d'amitié: Au nom de l'Association nationale des centres d'amitié, j'aimerais remercier le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones de nous donner l'occasion de lui présenter un exposé sur les problèmes des jeunes Autochtones en milieu urbain. Nous tenterons, au cours de notre exposé, de vous donner un aperçu du mouvement des centres d'amitié, de l'ANCA et du Conseil des jeunes Autochtones, des programmes nationaux de prévention, d'intervention et de développement de l'ANCA, des prochaines étapes et de nos recommandations. Nous vous distribuerons également diverses ressources documentaires, dont la trousse de l'ANCA et du CJA, le bulletin des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones et vous donnerons des statistiques sur les jeunes Autochtones.

Le concept des centres d'amitié est né au milieu des années 50. À cette époque, un nombre important d'Autochtones migraient vers les grands centres urbains du Canada en espérant y jouir d'une meilleure qualité de vie. Pour combler les besoins exprimés par leurs communautés, des gens ont commencé à insister pour que soient établis des organismes spécialisés. Ces organismes s'occuperaient de diriger les gens vers des ressources et de les conseiller en matière d'emploi, de logement, d'éducation et de santé, en plus d'assurer la liaison avec les divers organismes communautaires.

Au début, les centres d'amitié dépendaient en grande partie de bénévoles et des fonds qu'ils arrivaient à amasser par diverses activités de financement, en dons privés et en petites subventions de fondations provinciales et fédérales. À l'époque, les centres dirigeaient beaucoup les gens vers les services sociaux de première ligne.

En 1972, le gouvernement du Canada a officiellement reconnu la viabilité des centres d'amitié du Canada par la mise en oeuvre du Programme des migrants autochtones. À la fin de 1972, 43 centres d'amitié étaient établis au Canada, ainsi qu'un bureau national, soit l'ANCA.

After evaluating the program in 1976, the Canadian government realized the vital role that friendship centres played in their communities. In 1983, the NAFC and the Department of the Secretary of State successfully negotiated the evolution of the program to an enriched Native Friendship Centre Program. This new five-year program formally recognized friendship centres as legitimate urban native institutions responding to the needs of native people.

The end of 1983 saw more growth within the movement, with 37 new centres having been established, bringing the total to 80 core funded centres across Canada. In 1988, the Native Friendship Centre Program became the Aboriginal Friendship Centre Program, through which permanent funding was secured from the government. On March 29, 1996, the administration of the AFCP was officially transferred to the NAFC.

Currently, there are 117 friendship centres across the country, all providing programs for urban Aboriginal people, particularly urban Aboriginal youth. The National Association of Friendship Centres is a non-profit organization governed by a voluntary board of directors that represents the concerns of friendship centres and provincial and territorial centre associations across Canada.

The primary objectives of the NAFC are to act as an essential unifying body for the friendship centre movement, to promote and advocate the concerns of Aboriginal peoples and to represent the needs of local friendship centres across the country to the federal government and to the public in general.

Throughout the past two decades, the friendship centre movement has seen the development of a national youth movement, which formally began in July 1985 with a first National Friendship Centre Youth Conference at the NAFC's 14th annual general meeting. The youth movement has grown immensely over the past seven years. Its strength can be attributed to the participation of youth within local friendship centres and their respective regions.

More and more friendship centres are electing youth representatives to their board of directors and have established youth councils and groups. Provincial and territorial associations are hosting provincial youth forums and have voting youth representatives on their boards and provincial/territorial youth councils.

The NAFC established a voting youth representative to the NAFC board of directors. A youth is a member on the NAFC executive committee.

Youth possess one-third of the total votes at our AGM. National youth forums have been occurring annually, and government programming continues to focus on youth.

The NAFC has continually supported the inclusion of urban Aboriginal youth within all aspects of the association. In July 1994, at the association's 23rd AGM, the definite and distinct role

Après évaluation du programme en 1976, le gouvernement canadien a pris conscience du rôle vital des centres d'amitié dans leurs communautés. En 1983, l'ANCA et le Secrétariat d'État du Canada ont négocié avec succès l'évolution de ce programme vers une version enrichie, soit le Programme des centres d'accueil autochtones. Par ce nouveau programme quinquennal, les centres d'amitié étaient officiellement reconnus comme institutions urbaines autochtones légitimes et destinées à répondre aux besoins des Autochtones.

Le mouvement a ainsi pris une ampleur nouvelle, et à la fin de 1983, 37 nouveaux centres avaient été créés, faisant passer le nombre total des principaux centres financés à 80 pour l'ensemble du Canada. En 1988, le Programme des centres d'accueil autochtones est devenu le Programme des centres d'amitié autochtones, auquel le gouvernement a garanti un financement permanent. C'est le 29 mars 1996 que l'administration du PCAA a officiellement été confiée à l'ANCA.

Le nombre de centres d'amitié s'élève maintenant à 117 au pays; ils offrent tous des programmes aux Autochtones en milieu urbain et particulièrement aux jeunes. L'Association nationale des centres d'amitié est un organisme à but non lucratif administré par un conseil d'administration composé de bénévoles, qui défendent les intérêts des centres d'amitié et des associations provinciales et territoriales de centres du Canada.

Les principaux objectifs de l'ANCA sont d'assumer le rôle d'organisme unificateur essentiel du mouvement des centres d'amitié, de promouvoir et de défendre les intérêts des Autochtones et de faire connaître les besoins des centres d'amitié locaux de tout le pays au gouvernement fédéral et au public en général.

Au cours des deux dernières décennies, le mouvement des centres d'amitié a assisté à la création d'un mouvement national de jeunes, qui a officiellement vu le jour en juillet 1985 lors de la première Conférence nationale des jeunes des centres d'amitié, dans le cadre de la 14e assemblée générale de l'ANCA. Le mouvement jeunesse a beaucoup progressé depuis ce temps. Sa force est attribuable à la participation des jeunes aux centres d'amitié locaux et à la vie dans leur région respective.

De plus en plus de centres d'amitié élisent des représentants jeunesse au sein de leur conseil d'administration et mettent sur pied des groupes et des conseils de jeunes. Les associations provinciales et territoriales tiennent des forums jeunesse et comptent des membres votant représentant les jeunes à leur conseil d'administration en plus d'avoir des conseils provinciaux ou territoriaux de jeunes.

Le Conseil d'administration de l'ANCA compte un membre votant représentant les jeunes. Un jeune est également membre de son comité exécutif.

À notre assemblée générale, le vote des jeunes équivaut au tiers du vote total. Chaque année ont lieu des forums des jeunes, et le gouvernement continue d'axer ses programmes sur les jeunes.

L'ANCA favorise sans cesse la participation des jeunes Autochtones des milieux urbains à tous les aspects de son mandat. En juillet 1994, à la troisième AG de l'association,

young people play in the movement was recognized with the passing of a resolution stating that regularly scheduled meetings with youth would take place. Such meetings were to further the aims of the NAFC youth, encourage them to stay actively involved in the friendship centre movement, and support them in all of their endeavours.

As a result of this resolution and a subsequent youth board meeting, the NAFC Aboriginal Youth Council was established in September 1994.

The AYC defines youth as people between the ages of 14 and 24 years of age and recognizes their membership as being constituted of youth and anyone having an interest in youth issues. The council members must meet the age requirements and must be members in good standing of a local friendship centre.

The mission of the AYC is to create positive change for friendship centre youth through inclusion, empowerment and culture, by increasing communication, training and development opportunities, youth involvement, both internally and externally, in the friendship centre movement and facilitating the development of youth leaders. Positive change is also created by providing awareness on issues facing urban Aboriginal youth and encouraging and supporting their ongoing spiritual, emotional and physical development while preserving and promoting our culture and heritage.

The AYC conducts quarterly board meetings, which may include conference calls, to discuss numerous issues related to urban Aboriginal youth within the friendship centre movement. The AYC and their membership meet annually at the national youth forum, which is held three days prior to the NAFC's AGM. The members conduct their business within the three days, including elections.

At the national youth forums, youth delegates in attendance, representing friendship centres from across the country, determine priorities and develop action plans for the AYC and the NAFC to undertake. Through the Aboriginal Youth Council, the NAFC ensures that priorities determined at each youth forum and through the AYC quarterly meetings are taken into consideration for all national programming and development within funding parameters and national policy issues. Urban Aboriginal youth have had direct input into all national programming of the NAFC, particularly the urban Aboriginal youth programs.

Since its inception, the Aboriginal Youth Council has established a stronger link with both the national association's board of directors and the national office. The AYC has also established linkages with national projects, including youth peer counselling, Aboriginal employment services networks, sacred plants, sacred ways, National Tobacco Demand Reduction Strategy, race relations, Young Canada Works for Urban Aboriginal Youth, the Aboriginal Strategic Initiative, the Youth

l'ANCA a reconnu le rôle défini et distinct des jeunes au sein du mouvement par l'adoption d'une résolution à tenir des réunions périodiques avec les jeunes. Ces réunions ont pour but de favoriser les objectifs des jeunes membres de l'ANCA, de les encourager à continuer de participer activement au mouvement des centres d'amitié et de les appuyer dans toutes leurs entreprises.

Après l'adoption de cette résolution, en septembre 1994, s'est tenue une réunion d'un groupe de jeunes, qui a mené à la création du Conseil des jeunes Autochtones de l'ANCA.

Le CJA vise les jeunes âgés de 14 à 24 ans et se compose exclusivement de jeunes et de gens qui travaillent pour les jeunes. Les membres du Conseil doivent obligatoirement se situer dans la tranche d'âge requise et être membres en bonne et due forme d'un centre d'amitié local.

Le CJA a pour mission d'amener un changement positif dans la vie des jeunes des centres d'amitié en favorisant leur inclusion, leur autonomisation et leur épanouissement culturel, en augmentant la communication, la formation, les débouchés économiques, ainsi que la participation des jeunes, tant à l'interne qu'à l'externe, au mouvement des centres de l'amitié et en stimulant le développement du leadership chez les jeunes. Le changement positif passe également par la sensibilisation aux problèmes des jeunes Autochtones en milieu urbain et par leur développement spirituel, émotif et physique continu dans le respect et la valorisation de notre culture et de notre patrimoine.

Le conseil d'administration du CJA tient quatre réunions annuelles, dont deux téléconférences, où les membres discutent de divers problèmes touchant les jeunes Autochtones en milieu urbain faisant partie du mouvement des centres d'amitié. Le CJA et ses membres se réunissent aussi chaque année lors du forum national des jeunes, qui se tient pendant les trois jours précédant l'AG et l'ANCA et pendant lesquels les jeunes débattent de divers enjeux et élisent leurs représentants.

Aux forums nationaux des jeunes, les jeunes délégués des centres d'amitié du pays fixent leurs priorités et préparent des plans d'action pour le CJA et l'ANCA. En collaboration avec le Conseil des jeunes Autochtones, l'ANCA s'assure que les priorités établies à chaque forum des jeunes et à chaque réunion trimestrielle du CJA sont intégrées dans tous les programmes et projets nationaux en fonction des critères de financement préétablis et des politiques nationales. Les jeunes Autochtones des milieux urbains participent donc directement à la gestion de tous les programmes nationaux de l'ANCA et particulièrement de ceux qui leur sont destinés.

Depuis sa création, le Conseil des jeunes Autochtones a renforcé les liens entre les jeunes et le conseil d'administration de l'association nationale ainsi que le bureau national. Le CJA a également tissé des liens avec divers projets nationaux sur l'entraide entre jeunes, les plantes et les rites sacrés, les relations raciales, ainsi que le Réseau de services d'emploi autochtone, la Stratégie triennale de réduction de la demande de tabac, Jeunesse Canada au travail pour les jeunes Autochtones en milieu urbain,

Intervenor Initiative, the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centre Initiative, and the youth leader development initiative.

In addition, partnerships have been formed with other youth groups, non-Aboriginal organizations, national voluntary organizations, national serving agencies and government departments, other national Aboriginal organizations and their respective youth bodies, and, on the international front, the World Conference against Racism process.

As you are aware, urban Aboriginal youth face many challenges, including racism, teen pregnancy, alcohol and drug abuse, homelessness, retention in the education system, et cetera.

You have heard many presentations on the issues that affect urban Aboriginal youth, with statistics that paint a bleak picture. The NAFC's extensive experience with program administration and consultation with urban Aboriginal youth have enabled us to develop a strategy for program development and delivery that addresses their needs. The strategy focuses on prevention, including awareness programs, engagement of youth in ongoing dialogue and provision of culturally and socially relevant activities.

Intervention includes the implementation of programs and activities that address the cultural and social needs of urban Aboriginal youth in a holistic manner. Empowerment of urban Aboriginal youth can be achieved through the development of leadership skills and by creating positive role models for Aboriginal peoples.

Ms Jaime Koebel, President, Aboriginal Youth Council, National Association of Friendship Centres: The Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, UMAYC, initiative is a five-year initiative from 1998 to 2003. It was funded by the Department of Canadian Heritage and designed to provide urban Aboriginal youth with a wide range of programs, services and activities that are locally controlled and designed in conjunction with Aboriginal youth. These programs, services and activities are structured in a manner that empowers Aboriginal youth to address the challenges they face and determine their own future with a sense of pride and in a culturally relevant environment.

The primary goal of the UMAYC initiative is to create a network of urban Aboriginal youth centres to support and assist Aboriginal youth in enhancing their economic, social and personal prospects. In 1999 and 2000, a NAFC-UMAYC committee approved 54 projects. In 2000 and 2001, the number of projects increased to 73 across Canada. For the 2001-02 fiscal year, 76 projects were implemented.

Throughout the duration of the UMAYC initiative, urban Aboriginal youth continue to play a significant role. You will find in the information kit that the UMAYC national magazine highlights regional best practices. The current priority of the

les Initiatives stratégiques autochtones, l'Initiative d'intervention auprès des jeunes, l'Initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones et l'Initiative de développement du leadership chez les jeunes.

De plus, divers partenariats ont été formés avec d'autres groupes de jeunes, dont des organismes non autochtones, des organismes nationaux bénévoles, des organismes et des ministères de Services nationaux, d'autres organismes autochtones nationaux et leurs ailes jeunesse respectives, de même que la Conférence mondiale contre le racisme, à l'échelle internationale.

Comme vous le savez, les jeunes Autochtones en milieu urbain vivent de nombreuses difficultés, dont le racisme, la grossesse précoce, les abus d'alcool et de drogues, l'itinérance, le décrochage scolaire, et cetera.

Vous avez entendu de nombreux exposés sur les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones en milieu urbain et avez vu les statistiques, qui dressent un bilan bien sombre. La vaste expérience de l'ANCA en ce qui concerne l'administration de programmes et la consultation des jeunes Autochtones en milieu urbain nous a permis d'élaborer une stratégie en vue de la création et de la mise en oeuvre d'un programme qui répondrait à leurs besoins. Celle-ci est axée sur la prévention et comprend des programmes de sensibilisation, l'ouverture d'un dialogue continu avec les jeunes et la création d'activités culturelles et sociales pertinentes.

L'intervention comprend la mise en oeuvre, dans une perspective globale, de programmes et d'activités répondant aux besoins culturels et sociaux des jeunes Autochtones en milieu urbain. On peut favoriser l'autonomisation de ces jeunes au moyen du renforcement des compétences en leadership et de la création de modèles inspirants.

Mme Jaime Koebel, présidente, Aboriginal Youth Council, Association nationale des centres d'amitié: L'Initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones, les CUPJA, s'étale sur cinq ans (de 1998 à 2003). Elle a été créée par le ministère du Patrimoine canadien et vise à fournir aux jeunes des Premières nations une vaste gamme de programmes, de services et d'activités gérés localement et conçus en collaboration avec ces jeunes. Les programmes, services et activités proposés sont structurés de manière à permettre aux jeunes Autochtones de relever les défis auxquels ils font face et de construire leur avenir avec fierté, au sein d'un environnement culturel adapté.

L'objectif premier de l'Initiative des CUPJA est d'aider les jeunes Autochtones à élargir leurs perspectives économiques, sociales et personnelles. En 1999 et 2000, un comité mixte de l'ANCA et des CUPJA a approuvé 54 projets. En 2000 et 2001, ce nombre est passé à 73 pour l'ensemble du Canada, et durant l'exercice financier 2001-2002, on a mis en oeuvre 76 nouveaux projets.

Grâce à la durée de cette initiative, les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain continuent de jouer un rôle appréciable. Le magazine national des CUPJA — dont un exemplaire figure dans le dossier d'information qui vous a été remis — met l'accent

national UMAYC committee is to ensure the renewal of the UMAYC initiative beyond March 31st, 2003.

The Young Canada Works for Urban Aboriginal Youth, YCW-UAY, is one of six components under Young Canada Works funded by the Department of Canadian Heritage. The YCW-UAY is in its sixth year of administration. It provides summer employment opportunities for urban Aboriginal youth, either students or unemployed youth between the ages of 16 and 24, within friendship centres across Canada. The youth employed through the YCW-UAY assist in the delivery of programs to the community, primarily focused on youth-related activities such as recreation, special events, drop-in centres, outreach programs and peer counselling.

The Youth Intervenor Initiative, funded through Human Resources Development Canada, HRDC, is currently in its seventh year of operation. It is responsible for coordinating the activities of the Aboriginal Youth Council, distributing information on national youth initiatives to the membership, and promoting HRDC youth initiatives within the friendship centre movement. An additional responsibility of the youth intervenor is to represent the NAFC and UMAYC on the Federal/Provincial/Territorial/Aboriginal Youth Strategy working group.

The National Aboriginal Youth Strategy initiative is to guide governments in the design and delivery of Aboriginal youth services. The strategy recognizes the key role that Aboriginal communities and organizations play in the design and delivery of such programs. The FPTA's working group is currently developing a national Aboriginal organizations youth committee to strengthen the dialogue with Aboriginal youth across the country. Aboriginal youth issues will be at the forefront of the upcoming FPTA leaders and ministers meeting in 2002 in Iqaluit.

The initiative provides friendship centres with an opportunity to enhance their capacity to engage young people in the life and activities of the friendship centre and the friendship centre movement by encouraging the development, enhancement and integration of new and existing practices of working with and for young people. The Youth Leadership Development Initiative, YLDI, provides an opportunity for friendship centres to take advantage of innovative ideas developed by involved youth.

The NAFC will continue to develop and pursue resources for programs based on urban Aboriginal youth consultation. The programs that the NAFC is currently developing will focus on prevention by providing awareness programs and activities targeting younger Aboriginal youth; and on intervention through its involvement in the National Community Victimization Project, which will examine urban Aboriginal youth crime, victimization and the impacts on the community. The research will be the basis for the development of national work plans in the area of justice, health and human resources, and

sur les meilleures pratiques régionales en la matière. La priorité actuelle du comité national des CUPJA est d'assurer le renouvellement de son initiative après le 31 mars 2003.

Jeunesse Canada au travail pour les jeunes Autochtones en milieu urbain est l'une des six composantes de Jeunesse Canada au travail créée par le ministère du Patrimoine canadien. Elle fonctionne depuis six ans et offre des emplois d'été à des jeunes âgés entre 16 et 24 ans, qu'ils soient étudiants ou chômeurs, dans les centres d'amitié, partout au Canada. Les jeunes recrues participent à l'application de programmes au sein de la communauté, programmes qui sont essentiellement axés sur les jeunes et proposent des activités récréatives, des événements spéciaux, des centres d'accueil, des programmes d'action communautaire et de l'entraide par les pairs.

L'Initiative d'intervention auprès des jeunes, financée par Développement des ressources humaines Canada, est maintenant en place depuis sept ans. Elle vise à coordonner les activités du Conseil des jeunes Autochtones, à informer ses membres sur l'initiative nationale à l'intention des jeunes et de promouvoir les initiatives sur la jeunesse menées par Développement des ressources humaines Canada dans les centres d'amitié. Elle représente également l'ANCA et les CUPJA au sein du groupe de travail FPTA sur la Stratégie pour les jeunes Autochtones.

L'initiative menée dans le cadre de la Stratégie nationale pour les jeunes Autochtones vise à guider les gouvernements dans l'élaboration et la prestation de services aux jeunes des Premières nations. Cette stratégie reconnaît le rôle central des collectivités et des organisations autochtones dans la conception et l'application de tels programmes. Le groupe de travail FPTA cherche actuellement à mettre sur pied un comité de la jeunesse regroupant des organisations autochtones nationales, dans le but de resserrer le dialogue avec les jeunes Autochtones des quatre coins du pays. Les problèmes de ces jeunes seront à l'ordre du jour de la prochaine réunion des ministres et des représentants FPTA qui se tiendra à Iqualuit, en 2002.

Grâce à cette initiative, les centres d'amitié pourront aider les jeunes à se lancer dans la vie et dans le mouvement des centres d'amitié, en favorisant le développement, la promotion et l'intégration de pratiques nouvelles ou éprouvées dans le travail réalisé pour et avec les jeunes. L'Initiative de développement du leadership chez les jeunes permet aux centres d'amitié de profiter des idées novatrices élaborées par les jeunes.

L'ANCA continuera de se développer et de mobiliser des ressources pour la création de programmes axés sur la consultation des jeunes Autochtones en milieu urbain. Les programmes que prépare actuellement l'ANCA à l'intention des jeunes Autochtones seront concentrés sur les activités de prévention et de sensibilisation, ainsi que sur la participation au projet national sur la victimisation communautaire, qui s'attaque au problème de la criminalité chez les jeunes Autochtones en milieu urbain et qui traite de la victimisation et des répercussions sur la communauté. Cette recherche servira de fondement à

in which urban Aboriginal youth issues will be a central focus. It is anticipated that comprehensive work plans will be tabled at the association's upcoming AGM in July 2002 in Edmonton.

The NAFC will also focus on development. It is currently researching funding resources to continue the existing YLDI program and to develop and implement an Aboriginal youth exchange program to further develop urban Aboriginal youth leaders in our communities.

There are four recommendations: that the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, UMAYC, initiative be renewed for an additional five years to build upon its success to date; that the NAFC be a full member on the FPTA steering committee to ensure that the friendship centre movement is given a voice at the highest level of government; that stable funding be secured over an extended period of time — three- to five-year commitments — for existing and future programs targeted at urban Aboriginal youth; that the NAFC be accorded full partner status in the Aboriginal Human Resource Development Strategy for capacity building, labour market programs, child care, youth and the disabled; and that this groundbreaking research partnership be extended to other provinces and cities. We acknowledge the support of the federal government in funding the National Community Victimization Project.

In conclusion, friendship centres will continue to provide programs specific to urban Aboriginal youth for as long the centres exist. However, increased funding can only complement existing programs and the current work, enabling friendship centres to improve the quality of life for urban Aboriginal youth.

The Chairman: Thank you. The presentation was enlightening and it has been interesting to learn more about the friendship movement.

Senator Johnson: I am from Winnipeg, where we have had friendship centres for years.

In 1996, the report of the Royal Commission On Aboriginal Peoples stated that friendship centres have generally been more successful than other Aboriginal institutions in meeting the needs of Aboriginal people in urban areas. The commission also found that not only have their programs helped Aboriginal people to maintain their cultural identity and group solidarity, but also they are often the only major voluntary association available to Aboriginal people to fulfil their social, recreational and cultural development needs.

Can you tell me what makes the friendship centres better suited than other organizations to meet the needs of our Aboriginal people in urban areas?

l'élaboration de plans de travail nationaux en matière de justice, de santé et de ressources humaines, centrés sur les problèmes des jeunes Autochtones des villes. Un plan de travail détaillé devrait être présenté à la prochaine assemblée générale annuelle de l'Association qui se tiendra en juillet 2002, à Edmonton.

L'ANCA va également se concentrer sur le développement. Elle cherche actuellement du financement pour poursuivre une initiative de développement du leadership chez les jeunes et pour élaborer et mettre en oeuvre un programme d'échange de jeunes Autochtones, afin d'augmenter le nombre de jeunes leaders autochtones dans nos collectivités.

Il y a essentiellement quatre recommandations: Que l'Initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones soit renouvelée pour cinq ans, compte tenu du succès remporté jusqu'à présent; que l'ANCA devienne membre à part entière du groupe de travail FPTA, pour veiller à ce que le mouvement des centres d'amitié ait une voix aux plus hautes instances du gouvernement; que l'on puisse compter sur du financement stable pendant une très longue période — des engagements sur trois à cinq ans — pour les programmes actuels et futurs destinés aux jeunes Autochtones en milieu urbain; que l'ANCA soit considérée comme un partenaire à part entière dans la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones pour le renforcement des capacités, les programmes d'emploi, la garde d'enfants, ainsi que les questions touchant les jeunes et les personnes handicapées; et enfin, que ce nouveau partenariat en recherche soit étendu à d'autres provinces et villes. Nous apprécions l'aide financière consentie par le gouvernement fédéral pour la mise en oeuvre du projet national sur la victimisation communautaire.

En guise de conclusion, je dirais que tant qu'ils existeront, les centres d'amitié continueront d'offrir des programmes axés sur les jeunes Autochtones en milieu urbain. Par ailleurs, l'augmentation du financement nous permettrait de mener à bien les programmes existants et les travaux en cours et d'aider les centres d'amitié à améliorer la qualité de vie de ces jeunes Autochtones.

La présidente: Merci. Votre exposé nous a beaucoup éclairés et s'est révélé très intéressant puisqu'il nous a permis d'en apprendre plus sur le mouvement des centres d'amitié.

Le sénateur Johnson: Je viens de Winnipeg, une ville où les centres d'amitié sont établis depuis des années.

En 1996, le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones révélait que les centres d'amitié avaient, de manière générale, réussi plus que toute autre institution autochtone à répondre aux besoins des Autochtones en milieu urbain. La Commission a également conclu que ces centres avaient non seulement aidé les Autochtones à conserver leur identité culturelle et à maintenir la solidarité de groupe, mais qu'en plus ils étaient aussi souvent la principale association de bénévoles capable de combler leurs besoins en matière de développement social, récréatif et culturel.

Pouvez-vous me dire comment il se fait que les centres d'amitié soient mieux dotés que n'importe quelle autre organisation pour répondre aux besoins des Autochtones en milieu urbain?

Ms Whattam: I will use myself as an example, because I was in the friendship centre movement. I was adopted out of my community and raised in Ottawa with a non-Aboriginal family. I had no understanding of my culture or where I came from. I knew only that I was born in Manitoba. I began working for a friendship centre when I was a youth, and now I like to call myself an "elder," although I am just kidding. The friendship centre is a grassroots organization that is run by many individuals dedicated to Aboriginal people. I learned about the culture, traditions and how to become proud of where I come from.

It was most important for me to return to the movement about seven years ago and give back to the community. I know there are many people who still depend on friendship centres for essential and basic programs and services, from the very young to seniors. Aboriginal people with disabilities, and many others in the community, depend on our programming.

Senator Johnson: If I might continue in this vein, I think your personal experience is important and relevant. I know other people who have had similar experiences.

To what extent can non-Aboriginal service agencies and organizations meet the needs of the urban Aboriginal populations? What roles can they, or should they, play? It is often difficult for these organizations to know. Can you enlighten us?

Ms Whattam: The non-Aboriginal organizations help people with basic needs. When you consider on-reserve people coming to the city for the first time, you realize that they know nothing about housing, schooling and social services in urban centres.

Friendship centres often act as referral agencies to these organizations. They are stepping-stones. It is nice to see a reflection of yourself when you come into a big place and do not know anyone, and to be referred to somewhere friendly, a non-Aboriginal service organization with which we have developed those relationships and partnered with them to help provide essential services.

Senator Johnson: How important is culturally appropriate programming, and to what extent is it now available in urban areas? I have some idea of Winnipeg and the West, but I am not sure about the rest of the country.

Ms Whattam: Culturally appropriate programming is so important in the context of mainstream education and preschool programs. Health Canada's Aboriginal Head Start program is a good example. I did not have that. I went into kindergarten and I did not know anything about Aboriginal culture. If I had been four years old a couple of years ago, I would have gone into a Head Start program, where you learn the culture, traditions, your language, and you associate with other children of your background. When you move into mainstream

Mme Whattam: Je vais me citer comme exemple car j'ai été dans le mouvement des centres d'amitié. J'ai été adoptée et élevée à Ottawa, dans une famille non autochtone. Je ne savais rien de ma culture ni de mes origines. Je savais seulement que je suis née au Manitoba. J'ai commencé à travailler pour un centre d'amitié lorsque j'étais jeune et aujourd'hui j'aime dire, à la blague, que je me considère comme une «aînée». Le centre d'amitié est un organisme de base populaire géré par de nombreuses personnes qui s'intéressent aux Autochtones. Je me suis initiée à la culture et aux traditions de mon peuple et j'ai aussi appris à devenir fière de mes origines.

Cela a été très important pour moi de revenir dans le mouvement, il y a environ sept ans, et d'apporter quelque chose à la communauté. Je sais que beaucoup de gens, jeunes et vieux, s'adressent encore aux centres d'amitié pour bénéficier de programmes et de services de base. Les Autochtones handicapés, et bien d'autres membres de la communauté, comptent beaucoup sur nos programmes.

Le sénateur Johnson: Pour continuer dans la même veine, je dirais que votre expérience personnelle est importante et pertinente. Je connais d'autres personnes qui ont vécu des expériences semblables.

Dans quelle mesure les agences et les organismes de service non autochtones peuvent répondre aux besoins des populations autochtones vivant en milieu urbain? Quel rôle jouent-ils ou devraient-ils jouer? C'est souvent difficile pour eux de le savoir. Pouvez-vous nous éclairer sur ce point?

Mme Whattam: Les organisations non autochtones aident des gens qui ont des besoins fondamentaux. Lorsque des Autochtones sortent pour la première fois de leur réserve pour aller s'installer en ville, ils n'ont aucune idée des services d'hébergement, éducatifs ou sociaux à leur disposition.

Les centres d'amitié agissent souvent comme des agences d'aiguillage pour ces organisations non autochtones. Ce sont des intermédiaires. C'est agréable de rencontrer quelqu'un comme vous lorsque vous arrivez dans une agglomération où vous ne connaissez personne et d'être aiguillé de manière amicale, de se tourner vers un organisme non autochtone avec lequel on a tissé des liens et des relations de partenariat pour fournir de services essentiels.

Le sénateur Johnson: En quoi est-ce important d'offrir une programmation culturelle adéquate, et dans quelle mesure cette programmation est-elle disponible actuellement dans les régions urbaines? J'en ai une vague idée pour Winnipeg et l'Ouest, mais je ne sais pas ce qui se passe dans le reste du pays.

Mme Whattam: L'élaboration d'une programmation culturelle adaptée revêt une importance capitale dans l'enseignement général et dans les programmes d'éducation préscolaire. Le programme d'aide préscolaire aux Autochtones de Santé Canada en est un bon exemple. Malheureusement, je n'en ai pas profité. Je suis allée à la garderie, mais je n'ai rien appris sur la culture autochtone. Si j'avais eu quatre ans il y a quelques années, j'aurais bénéficié du programme Bon départ, qui permet de se familiariser avec la culture, les traditions et la langue de son

education, you know that other people are supporting you and you can believe in Aboriginal pride when there are not too many people who look like you in the room. That is really important.

Senator Christensen: I had the privilege of being on the board of directors of our friendship centre in the Yukon when it first started over 30 years ago. What do you see as some of the principal gaps in the program when trying to meet the needs of urban youth in particular? One thing I see in friendship centres is that bureaucracy starts taking over. What has been your experience?

Ms Whattam: Right now, with the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, we are addressing that 16- to 24-year-old age group. There is a gap in terms of those 12 to 16 or younger. We need to provide more programming and services to these students before and after school, such as breakfast programs, tutoring, and even high-end programs such as culture, sports, arts, drama and music. It would be wonderful to be able to offer an Aboriginal music program to youth.

Senator Christensen: Are you familiar with the program across the country?

Ms Whattam: Yes.

Senator Christensen: Is more weight given to dealing with youth, or is it more on the mid-age and older?

Ms Whattam: It is mostly on youth. There are the pre- and post-natal programs for babies and young mothers. We have a family support program that deals with stay-at-home mothers. We have people who can provide childcare.

Senator Christensen: Is it true that there was a problem with funding and opening new centres?

Ms Whattam: Yes. Canadian Heritage now provides core funding to 117 centres. It is not enough, however, for new and developing centres. Ideally, we would like to have a friendship centre in all urban communities. It is just not possible.

Senator Pearson: Did you go to Durban?

Ms Koebel: No. I had two babies, so I was not able to attend. I went the year before, and we did send someone from our youth council.

Senator Pearson: What the press reported and the experience of young people was not necessarily the same thing. Did he or she have an interesting time? Was it a good experience?

peuple, tout en rencontrant des enfants de même origine que soi. Lorsque vous intégrez le système d'enseignement ordinaire, vous vous savez appuyé et vous pouvez afficher votre fierté d'être Autochtone, même en étant minoritaire. C'est vraiment important.

Le sénateur Christensen: J'ai eu le privilège de siéger au conseil d'administration de notre centre d'amitié, au Yukon, lorsqu'il a été créé voilà déjà 30 ans. À votre avis, que manque-t-il au programme pour combler les besoins des jeunes Autochtones en milieu urbain, plus particulièrement? Je me rends compte que dans certains centres d'amitié, la bureaucratie commence à prendre le dessus sur tout le reste. Quelle est votre expérience en la matière?

Mme Whattam: Actuellement, les Centres polyvalents pour les jeunes Autochtones en milieu urbain s'occupent de jeunes âgés entre 16 et 24 ans. Nous ne nous concentrons pas assez sur les adolescents de 12 à 16 ans ni sur les jeunes enfants. Nous devons proposer davantage de programmes et de services à ces étudiants, avant et après l'école, en offrant des petits déjeuners, par exemple, de l'encadrement et même des programmes spécialisés en culture, en sports, en art, en expression dramatique et musicale. Ce serait merveilleux de pouvoir offrir aux jeunes un programme de musique autochtone.

Le sénateur Christensen: Connaissez-vous les programmes offerts un peu partout au pays?

Mme Whattam: Oui.

Le sénateur Christensen: Selon vous, de qui s'occupe-t-on le plus, des jeunes ou des vieux?

Mme Whattam: Je pense que les programmes se concentrent davantage sur les jeunes. Il existe des programmes pré et postnataux pour les bébés et les jeunes mamans. Nous offrons aussi un programme de soutien familial aux mères au foyer. Il y a également des gens qui s'occupent de la garde d'enfants.

Le sénateur Christensen: Est-il vrai que vous avez un problème de financement et de la difficulté à ouvrir de nouveaux centres?

Mme Whattam: C'est exact. Patrimoine canadien offre actuellement du financement de base à 117 centres. Cela demeure insuffisant pour les centres qui démarrent ou pour ceux qui prennent de l'expansion. Dans l'idéal, nous aimerions avoir un centre d'amitié dans chaque centre urbain. Mais ce n'est pas possible.

Le sénateur Pearson: Êtes-vous allée Durban?

Mme Koebel: Non. Je devais m'occuper de deux bébés, alors je n'ai pas pu m'y rendre. J'y suis allée l'année d'avant, mais cette fois, nous avons envoyé une représentante du Conseil des jeunes Autochtones.

Le sénateur Pearson: On a remarqué une différence entre ce qu'en a rapporté la presse et ce qu'en ont dit les jeunes qui s'y sont rendus. La personne qui est allée à Durban a-t-elle trouvé son expérience enrichissante?

Ms Koebel: Jamie Lewis, the secretary of the Aboriginal Youth Council, went and she said it was phenomenal for her because she had not travelled anywhere internationally. She said the information I provided was enough for her to understand what was taking place. It was a grand experience for her. She had a stop in New York on the way home and was there for the unfortunate events of September 11. That was a big downside, and no one could have foreseen that. Otherwise, the experience was phenomenal for her.

Senator Pearson: It is important for people to recognize that that conference was not a total disaster. There was much that was significant, particularly in the area of discrimination.

You recommend that funding for the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres Initiative be extended. Can you provide us with a few examples of things that have worked well so we can build a case?

Ms Koebel: I have been on the Aboriginal Youth Council for about seven years. I began when I was 12 years old, when there was limited programming for youth. Now with UMAYC, one of my goals is to have a youth council in every friendship centre across Canada. With the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, we have been able to implement not only youth councils within individual friendship centres, but also provincial youth councils. It mirrors the structure already in place. It facilitates the growth of Aboriginal youth.

One example is a cultural program in British Columbia. They started with teachings from elders, and they were going to carve a canoe out of a big tree. It was a long process, and then they actually took the canoe and went camping with the elders for a month or so. It was a cultural experience that probably would not have taken place without the program.

There are numerous programs across the country such as that. They were able to start a youth council in my hometown of Lac La Biche, Alberta. Those are just two small examples out of 117 friendship centres.

Senator Pearson: However, it has generated more leadership among young people, too.

Ms Koebel: Yes.

Senator Pearson: I brought up the Durban conference in the context of reaching out to make connections to other parts of the world and to other indigenous cultures and so on.

Ms Koebel: That is how I got started on the international aspect. That was amazing for me, to see other indigenous people. Living in Canada, I took for granted that we were the only Aboriginal people in the world. Then when you meet other indigenous people, your whole experience of being an Aboriginal person changes in so many ways. You see the differences within indigenous nations around the world.

Mme Koebel: C'est Jamie Lewis, la secrétaire du Conseil des jeunes Autochtones. Elle a trouvé l'expérience phénoménale car c'était la première fois qu'elle sortait du pays. Elle m'a dit que l'information que je lui avais fournie l'avait aidée à comprendre la situation. C'était pour elle une expérience inoubliable. Elle s'est arrêtée à New York, durant son voyage de retour, et a vécu les terribles événements du 11 septembre. C'est une grande tragédie que personne n'aurait pu prédire. À part cela, elle a passé des moments extraordinaires.

Le sénateur Christensen: Il est bon que des gens reconnaissent que cette conférence n'a pas été un échec total. Il s'y est dit des choses très importantes, notamment en matière de discrimination.

Vous recommandez que le financement destiné à l'Initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones soit accru. Pourriez-vous nous donner quelques exemples de réussite pour étayer votre demande?

Mme Koebel: Je fais partie du Conseil des jeunes Autochtones depuis sept ans environ. J'y ai fait mon entrée à 12 ans, lorsque les programmes offerts aux jeunes étaient limités. Dans le cadre de l'initiative des centres urbains polyvalents, j'espère avoir un conseil de jeunes dans chaque centre d'amitié du Canada. En effet, les centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones ont permis de mettre en place non seulement des conseils de jeunes dans chaque centre d'amitié, mais également des conseils de jeunes provinciaux. S'inspirant de la structure déjà en place, ils facilitent l'épanouissement des jeunes Autochtones.

À titre d'exemple, il existe en Colombie-Britannique un programme culturel dans le cadre duquel les aînés montrent aux jeunes comment fabriquer un canoë en abattant un gros arbre. Il a fallu bien du temps pour le construire, mais par la suite les jeunes ont utilisé le canoë pour aller camper avec les aînés pendant un mois à peu près. Ils ont vécu une expérience culturelle qui n'aurait probablement jamais été possible en l'absence de ce programme.

Il existe plusieurs programmes de ce genre un peu partout au pays. On a réussi à faire démarrer un conseil de jeunes dans ma localité natale, c'est-à-dire à Lac La Biche, en Alberta. Ce ne sont là que deux exemples très limités de ce qui se fait dans les 117 centres d'amitié.

Le sénateur Pearson: Cela a aussi permis aux jeunes de développer un plus grand esprit d'initiative.

Mme Koebel: Oui.

Le sénateur Pearson: J'ai parlé de la conférence de Durban comme moyen de rencontrer des gens d'autres régions du monde et d'autres cultures autochtones, par exemple.

Mme Koebel: C'est ainsi que j'ai découvert la dimension internationale. Ce fût pour moi une révélation de voir d'autres peuples autochtones. N'ayant jamais vécu ailleurs qu'au Canada, je tenais pour acquis que nous étions le seul peuple autochtone du monde. Quand vous en rencontrez d'autres, cela change de bien des façons toute votre perception de vous-même en tant qu'Autochtone. Vous pouvez constater les différences qui existent entre les différents peuples indigènes du monde.

Senator Hubley: Ms Koebel, I will ask you to expand further on some of your projects. There has been an increase, which is wonderful to see. In 1999-00, 54 projects were approved. It increased to 73 in 2000-01 and to 76 in 2001-02.

Would you give us examples of some of those projects?

Has the type of project changed over the years? Do you see the youth looking for a different type of project?

Ms Koebel: There is still a cultural aspect, but we have seen more of an increase structure-wise, with the youth councils developing.

At the beginning, there were many youth drop-in centres. However, they were there for community support and not as well structured as a youth council is today.

Ms Whattam: The Odawa Native Friendship Centre is an Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres initiative. I have seen increased participation of Aboriginal youth at the friendship centre through that program. People never used the centre because there was nothing for them. They could come and throw a basketball around, but there was no cultural component. I have seen the pride develop in these Aboriginal youth as they participate in drug-free and alcohol-free programming.

These programs keep the youth off the street, out of the bars and out of trouble. They gain a sense of self-esteem because they are learning about their culture. Many of them are not familiar with their backgrounds. Many of them were adopted, raised in foster homes or came from troubled backgrounds. We are giving them a sense of autonomy and building their social skills to either run a program or get involved with other organizations in town. It is really exciting.

I like to see the youth when they are drumming, singing and happy and are proud of who they are and where they come from. That is a sign that we are doing the right thing. They can walk around town with their heads held high because they are doing good things.

As honourable senators are aware, this program expires next March. We are approaching Canadian Heritage to ensure that the program is renewed, with increased funding. It would be wonderful if any of you could help with that.

Ms Koebel: My first annual general meeting was in Brandon, Manitoba. There were perhaps 30 youth at our youth forum. We had to scrounge for people to run for president and secretary or to be the provincial youth representative. Thanks in large part to the UMAYC program, people are now actually putting their names in ahead of time to run for a certain position. Participation at our youth forums has grown to over 100 youth. This year, we hope it will be larger.

Le sénateur Hubley: Madame Koebel, j'aimerais que vous nous en disiez davantage au sujet de certains de vos projets. Je constate qu'il y a eu une augmentation du nombre de projets, ce dont je me réjouis. En 1999-2000, 54 projets ont en effet été approuvés. Ce nombre est passé à 73 en 2000-2001 et à 76 en 2001-2002.

Pouvez-vous nous donner des exemples qui illustrent certains de ces projets?

La nature des projets a-t-elle évolué au fil des ans? Les jeunes sont-ils à la recherche d'un nouveau genre de projet?

Mme Koebel: La dimension culturelle demeure, mais nous constatons qu'on insiste davantage sur la structure, avec le développement des conseils de jeunes.

Au début, il y avait de nombreux centres d'accueil pour les jeunes. Toutefois, ils visaient surtout à offrir du soutien communautaire et ils n'étaient pas aussi bien structurés que les conseils de jeunes contemporains.

Mme Whattam: Le centre d'amitié autochtone Odawa s'inscrit dans l'initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones. J'ai vu la participation des jeunes Autochtones augmenter à ce centre d'amitié grâce à l'initiative. Nul n'utilisait le centre parce qu'il n'avait rien à lui offrir. Il pouvait venir lancer un ballon, mais il n'existait pas de composante culturelle. J'ai vu la fierté se développer chez ces jeunes Autochtones à mesure qu'ils participaient aux programmes de milieu sans drogue et sans alcool.

Ces programmes aident à sortir les jeunes de la rue, des bars et du pétrin. Ils acquièrent de l'estime de soi parce qu'ils apprennent à connaître leur culture. Nombre d'entre eux ne connaissent pas l'histoire de leur peuple. Soit qu'ils ont été adoptés, qu'ils ont été élevés dans des foyers d'accueil ou venaient de familles dysfonctionnelles. Nous leur apprenons à être autonomes et à acquérir les compétences sociales voulues pour soit exécuter un programme ou participer à d'autres organismes de la ville. C'est vraiment excitant.

J'aime voir les jeunes frapper les tambours et chanter, visiblement heureux et fiers de ce qu'ils sont et d'où ils viennent. C'est signe que ce que nous faisons est bien. Ils peuvent se promener la tête haute dans la ville parce qu'ils n'ont rien à se reprocher.

Comme les honorables sénateurs le savent, le programme prend fin en mars prochain. Nous sommes actuellement en pourparlers avec le ministère du Patrimoine canadien pour en assurer le renouvellement et obtenir des fonds supplémentaires. Ce serait merveilleux si vous pouviez nous aider à cet égard.

M. Koebel: La première assemblée générale annuelle à laquelle j'ai assisté a eu lieu à Brandon, au Manitoba. Il y avait peut-être 30 jeunes au forum pour les jeunes. Nous avons eu du mal à trouver des candidats à la présidence et au poste de secrétaire ainsi que des délégués provinciaux des jeunes. Grâce en grande partie au programme des CUPJA, nous recevons maintenant des candidatures à certains postes à l'avance. Plus de 100 jeunes assistent maintenant à nos forums sur les jeunes. Cette année, nous espérons y accueillir plus de participants.

The quality of young people entering the friendship centre movement has amazed me. There has been an impressive evolution to what we will see this year since I have been with the movement.

The Chairman: Many years ago, when the movement was just beginning, there was a mission statement that the friendship centres were to bridge the gap between the non-Aboriginal and the Aboriginal people. At that time, many non-Aboriginal people wanted to participate. Is that mission still in existence? Are you still bridging that gap between the non-Aboriginal and the Aboriginal people to create a better understanding of our culture within mainstream society?

Ms Whattam: Basically, our mission statement is to improve the quality of life for urban Aboriginal people. It is a partnership, not only with Aboriginal people in the community, but also the non-Aboriginal people.

I have always said that the best advocates for Aboriginal people are non-Aboriginal people. Our powwows and social activities, including our socials at the friendship centres, help to bridge the culture gap. Non-Aboriginal people come out to our powwows and socials. They love the food and the music. They love to see the regalia and the dancers and to hear the drumming. They love to learn about the culture, the smudging, the prayers and the traditional knowledge. This process is a two-way street. Many non-Aboriginal people support us at our meetings. They are advocates for us at all levels of government, in private organizations and other places. We always have people who have heard about friendship centres and know the good work we do.

Ms Koebel: On a personal note, my mother is non-native. She always had questions on how to raise me as an Aboriginal child. My step-father was non-Aboriginal as well. My mother began to volunteer at the friendship centre in Lac la Biche. She asked if I wanted to go as well. From the age of 12, I went. Through the friendship centre, we were able to build a bridge in our personal relationship while I was able to build a relationship with my culture. My mother knew that she was not able to give me all the answers, and so the friendship centre did that for me.

I realized that once I experienced that in my local community, I could go almost anywhere in Canada and find a friendship centre.

When I went to university in Edmonton, I went to the friendship centre there. I will be attending school in Ottawa, and there is a friendship centre here.

The Chairman: We spoke about culture. As we know, there are many different nations of Aboriginal people in this country. I am Metis and from Alberta. I find that the Metis often feel alienated from the friendship centres because the focus is on the powwow; it is not on our culture and history.

La qualité des jeunes s'engageant dans le mouvement des centres d'amitié m'a abasourdie. Elle s'est considérablement améliorée depuis que je suis dans le mouvement.

La présidente: Il y a longtemps, quand le mouvement en était à ses balbutiements, un énoncé de mission prévoyait que les centres d'amitié devaient combler l'écart entre les non-Autochtones et les Autochtones. De nombreux non-Autochtones souhaitaient alors y participer. Cette mission existe-t-elle encore? Continuez-vous de combler l'écart entre les non-Autochtones et les Autochtones afin de favoriser le rayonnement de notre culture dans la société canadienne?

Mme Whattam: Essentiellement, notre énoncé de mission consiste à améliorer la qualité de vie des Autochtones en milieu urbain. Il s'agit d'un partenariat, non seulement avec les peuples autochtones de la localité, mais également avec les non-Autochtones.

J'ai toujours dit que les meilleurs porte-parole des Autochtones sont les non-Autochtones. Nos pow-wows et nos activités sociales, y compris les petites fêtes tenues au centre d'amitié, aident à combler l'écart culturel. Les non-Autochtones y viennent pour goûter nos mets, écouter la musique, regarder les costumes et les danseurs et entendre les tambours. Ils aiment en apprendre au sujet de la culture, du port des peintures traditionnelles, des prières et du savoir traditionnel. D'ailleurs, l'échange se fait dans les deux sens. Bien des non-Autochtones nous appuient à nos assemblées. Ils sont nos porte-parole à tous les ordres de gouvernement, au sein des organismes privés et ailleurs. Il y a toujours quelqu'un qui a entendu parler de nos centres d'amitié et qui vante l'excellent travail qui s'y fait.

Mme Koebel: Ma mère, qui n'est pas autochtone, s'est toujours demandée comment s'y prendre pour m'élever comme une enfant autochtone. Mon beau-père ne l'était pas, lui non plus. Ma mère a commencé à faire du bénévolat au centre d'amitié du Lac La Biche. Elle a demandé si je pouvais l'y accompagner. C'est ainsi que, dès l'âge de 12 ans, j'allais au centre. Cela nous a permis, à ma mère et moi, de nous rapprocher tout en me mettant en contact avec ma culture. Ma mère savait qu'elle n'avait pas toutes les réponses pour moi, et c'est le centre d'amitié qui m'a fourni les autres.

Je me suis rendu compte qu'après avoir vécu cette expérience dans ma localité, je pouvais me rendre presque n'importe où au Canada et y trouver un centre d'amitié.

Quand j'ai fréquenté l'université à Edmonton, je me rendais au centre d'amitié de cette ville. Bientôt, je ferai des études à Ottawa, et il y a un centre d'amitié là.

La présidente: Nous avons parlé de culture. Comme nous le savons, les peuples autochtones du Canada regroupent de nombreuses nations différentes. Moi-même, je suis une Métisse de l'Alberta. Je constate que les Métis se sentent souvent marginalisés dans les centres d'amitié parce qu'on y met l'accent sur le pow-wow. Or, il n'y en a pas dans notre culture et notre histoire.

How do you deal with that here? You have the Six Nations, the Inuit and so on, throughout Canada. How is the National Association of Friendship Centres addressing this issue?

Ms Whattam: The friendship centre movement is inclusive of all three groups: First Nations, Metis and Inuit. Everyone is welcome.

If we have a social or any kind of gathering, we always try to ensure that there is representation from all three groups. We try not to focus only on First Nations. We try to include the Metis culture. Sometimes we will have a celebration or an activity that focuses on Inuit people. Many of their cultural traditions are not well known either.

The National Association of Friendship Centres is a non-political organization; we are non-partisan. We try to be inclusive of all three groups.

The Chairman: I was quite impressed when I went to the Vancouver friendship centre during the pre-study for this action plan for change. They have one night for the Haida, another for the Salish and another for the Metis. That is very exciting. They told us that as many as 200 to 400 people attend these celebrations. They celebrate each nationality on a separate evening and it is a wonderful experience.

I have been involved with the friendship centre in Calgary since the 1960s, when friendship centres were first starting up. At that time, they were the focal point in the community. In today's much larger cities, many people cannot access the friendship centres.

In your deliberations or projections, are you looking at creating some sort of better outreach so that the people coming to the city really know where you are and how to access you? Many of them do not even have money for bus fare.

Ms Whattam: I can speak from the experience here in Ottawa. Many new Aboriginal organizations are starting up. There is the Aboriginal Women's Support Centre, a shelter for Aboriginal women and an Aboriginal health centre. The friendship centre is often a sponsor of these new organizations. It is like we grandfather them or give birth to them or support them. I think this happens across the country. There is a partnership with other organizations. Often, you find the same board members in these organizations. It is a true sense of community.

On your earlier question about Aboriginal representation within the governing structures of the organizations, we often have First Nation, Metis and Inuit representatives on those boards. That also ensures inclusivity.

Comment réglez-vous ce problème? Le Canada compte six nations, plus les Inuits et d'autres encore. De quelle manière l'Association nationale des centres d'amitié s'attaque-t-elle au problème?

Mme Whattam: Le mouvement des centres d'amitié inclut les trois groupes, soit les Premières nations, les Métis et les Inuits. Tous sont les bienvenus.

Si nous organisons une réunion sociale, par exemple, nous essayons toujours de faire en sorte que les trois groupes soient représentés. Nous ne nous concentrons pas uniquement sur les Premières nations. Nous tentons d'inclure la culture métisse. Parfois, nous tiendrons une cérémonie ou une activité consacrée aux Inuits. Bon nombre de leurs traditions culturelles sont souvent méconnues également.

L'Association nationale des centres d'amitié est un organisme apolitique et impartial. Elle tente de rassembler les trois groupes.

La présidente: J'ai été fort impressionnée par ma visite au centre d'amitié de Vancouver, dans le cadre de notre étude préalable du Plan d'action pour le changement. Une soirée est réservée aux Haïda, une autre, aux Salish et une autre encore aux Métis. C'est très excitant. Ils nous ont dit que de 200 à 400 personnes peuvent parfois assister à ces fêtes. On y célèbre chaque nation un soir différent, et c'est une expérience merveilleuse à vivre.

Je travaille au centre d'amitié de Calgary depuis les années 60, soit depuis le tout début. À ce moment-là, il servait de point central de la localité. Dans les centres urbains beaucoup plus grands d'aujourd'hui, bien des personnes n'ont pas accès aux centres d'amitié.

Lors de vos délibérations ou dans vos prévisions, envisagez-vous de créer des programmes améliorés d'extension en quelque sorte pour que ceux qui arrivent en ville sachent vraiment où vous trouver et comment vous rejoindre? Bon nombre d'entre eux n'ont même pas les moyens de se payer un trajet en bus.

Mme Whattam: Je peux vous relater l'expérience vécue ici à Ottawa. De nombreuses nouvelles organisations autochtones voient le jour. Il y a ainsi le Centre de support des femmes autochtones, un refuge pour femmes autochtones de même qu'un centre de santé autochtone. Le centre d'amitié est souvent le parrain de ces nouveaux organismes. Il agit un peu comme le grand-parent ou bien comme le parent nourricier. C'est ainsi partout au pays, je crois. Il existe un partenariat avec d'autres organismes. Souvent, vous retrouvez au conseil d'administration de ces organismes les mêmes membres que chez nous. Il existe un véritable sens de la communauté.

Quant à la question que vous avez posée tout à l'heure au sujet de la représentation autochtone au sein des organes d'administration de ces organismes, ils comptent souvent des représentants des Premières nations, des Métis et des Inuits. Cela garantit aussi l'inclusivité.

The Chairman: What are the issues facing the friendship centres today in the area of funding and the gaps that you see that this action plan for change could recommend upon to give you the ammunition to negotiate?

La présidente: Quels sont les problèmes de financement auxquels sont confrontés les centres d'amitié actuellement et quels écarts au sujet desquels vous pourriez recommander des solutions dans le Plan d'action pour le changement pourraient vous servir de munition dans des négociations?

Ms Whattam: As you know, we have had Aboriginal friendship centre program funding from Canadian Heritage for the last five years, and it has not increased. In fact, we experienced a decrease at some point in the past. At the local level, friendship centres have experienced increasing operating costs with declining program funding, and they are struggling.

Mme Whattam: Comme vous le savez, nous recevons de Patrimoine canadien depuis cinq ans des fonds pour le programme de centres d'amitié autochtones, financement qui n'a pas augmenté depuis lors. En fait, il a même baissé à un moment donné. Au niveau local, les centres d'amitié voient leurs coûts de fonctionnement augmenter alors que les fonds destinés aux programmes diminuent, de sorte qu'ils ont de la difficulté à boucler leur budget.

At one point, the core funding was based on person-years. For example, the friendship centre here in Ottawa is based on three person-years at about $30,000 a year. We get approximately $114,000 from Canadian Heritage to run a friendship centre that has about a $2-million budget. It is not adequate. We are almost always in a deficit at the end of the fiscal year and depend on outside program administration fees and immense fundraising efforts to try to balance the budget.

À un certain moment donné, le financement de base était établi en fonction des années-personnes. Par exemple, le Centre d'amitié d'Ottawa qui avait trois années-personnes recevait 30 000 $ environ par année. Nous obtenons 114 000 $ approximativement de Patrimoine canadien pour faire fonctionner un centre d'amitié dont le budget est de 2 millions de dollars environ. Cela ne suffit pas. Nous sommes presque toujours dans le rouge à la fin de l'exercice et il faut alors organiser d'importantes levées de fonds ou compter sur des fonds de l'extérieur pour essayer d'équilibrer le budget.

Increase core funding. Increase program funding to all the programs in all provinces and territories. We need the support.

Augmentez le financement de base. Augmentez le financement de tous les programmes dans toutes les provinces et dans tous les territoires. Nous avons besoin de ce soutien.

Senator Pearson: Partly picking up on Senator Chalifoux's comments, Ms Whattam is interested in the relationship with the municipality. I think we are seeing that urban centres in Canada are becoming more and more important, yet they are stuck in constitutional arrangements in which they are dependent on the provinces for their funding. In provinces like Ontario, there is more and more downloading to municipalities without either the funding necessary to go with it or the taxing capacity.

Le sénateur Pearson: Pour en revenir plus ou moins à ce que disait le sénateur Chalifoux, Mme Whattam s'intéresse aux rapports avec les municipalités. Les centres urbains du Canada deviennent de plus en plus gros. Pourtant, ils ont les mains liées par la Constitution qui les soumet à la bonne volonté des provinces pour le financement. Dans des provinces comme l'Ontario, on pellette de plus en plus de responsabilités aux municipalités sans leur donner les fonds requis pour les assumer et sans leur donner le pouvoir de taxer correspondant.

I will take Ottawa as an example because that is what you can describe for me. Under the reorganization, is there a particular liaison person with the municipality? Is there a sector of the municipality of Ottawa, or other municipalities, for the support of the Aboriginal population?

Je vais me servir d'Ottawa comme exemple parce que c'est un cas que vous connaissez bien. Depuis la réorganisation, y a-t-il une personne en particulier qui est chargée de la liaison avec la municipalité? Existe-t-il un secteur de la municipalité d'Ottawa ou d'une autre municipalité qui appuie la population autochtone?

Ms Whattam: Friendship centres in whatever city they are located often have a very good working relationship with the municipal government. We have had the mayor over to our friendship centre here in Ottawa. They have different programs for the different age groups in the city — babies, children, or seniors. All the program managers at the friendship centres have ongoing relationships with those representatives. Yes, it is a good relationship.

Mme Whattam: Les centres d'amitié, quelle que soit la ville où ils se trouvent, entretiennent souvent de fort bonnes relations de travail avec le gouvernement municipal. Ainsi, le Centre d'amitié d'Ottawa a déjà accueilli le maire. Les centres d'amitié offrent différents programmes selon le groupe d'âge — pour les nouveaux-nés, pour les enfants ou pour les personnes âgées. Tous les gestionnaires de programme des centres d'amitié entretiennent des rapports soutenus avec les élus municipaux. Les relations sont bonnes.

Senator Pearson: Has that happened because you established those relationships? Is there anything that would improve them? I do not just mean in Ottawa, but any centre. We are looking for practical suggestions for things that we could recommend.

Le sénateur Pearson: Cela tient-il au fait que vous avez établi de bonnes relations? Peut-on faire quelque chose pour les améliorer? Je ne parle pas seulement d'Ottawa, mais de n'importe quel centre. Nous aimerions avoir des exemples pratiques pour étayer notre recommandation.

Ms Whattam: I would encourage the municipalities to improve Aboriginal representation within their committee structures. I know they do put out calls for volunteers to sit on the committees, and I have had those calls. The city has called me, and I said, "I am sorry, but I am on too many committees. I cannot sit on anything else, but I will definitely refer people." That would be a definite recommendation.

Senator Pearson: On the funding side, do you get any core money from the municipality?

Ms Whattam: We apply for grants and program funding through the city. A friendship centre would like to get a 10 per cent administration fee to run a program through the city. Often, the administration fee is 1 or 2 per cent, and it is not adequate.

Senator Pearson: These issues are powerful, because generally speaking, you deal with a population that cannot pay a service fee, so you cannot depend on that kind of income.

What about your relationship with businesses and so on when you are doing fundraising?

Ms Whattam: The Aboriginal businesses sponsor activities. We have to do that constantly. We have to always be out there, fundraising and approaching Aboriginal businesses, especially here in town, for corporate dollars to support us.

Senator Pearson: I am looking at this for cities in general. Do you become a focus for the kinds of problems for which you can provide support, for example, a family with a disabled child? It sounds to me like you do. This is exciting. You can rally support around an individual who is having difficulties of that sort and needs someone to visit on a regular basis. Does that happen?

Ms Whattam: Yes, we have family support workers, and also for Aboriginal people with disabilities. We have visitors, including lifelong care visitors for those with chronic illnesses. We take people to their pre- and post-natal appointments, and provide all that kind of care.

Senator Pearson: Are these people volunteers, are they paid, or is it a combination?

Ms Whattam: It is paid staff and volunteers.

[*Translation*]

Senator Gill: I would imagine you provide a range of services such as employment assistance, information about available services and so forth to those who visit your centre. Most likely some of your clients are the growing number of persons who are more or less homeless who live in large cities.

Do you make any demands of the people you help? Must they make some kind of personal commitment? Must they do certain things to help themselves and support your centre? Are they given certain responsibilities?

Mme Whattam: J'encouragerais les municipalités à accroître la représentation des Autochtones au sein de leurs comités. Je sais qu'elles invitent les gens à siéger à différents comités; j'ai reçu quelques appels de ma ville dans ce sens, mais j'ai dû refuser car je siégeais déjà à un trop grand nombre de comités. Je ne peux pas être partout, mais j'ai promis d'envoyer des gens. Voilà une bonne recommandation.

Le sénateur Pearson: À propos du financement, recevez-vous de l'argent de la municipalité?

Mme Whattam: Nous lui demandons des subventions ainsi que le financement de programmes. Un centre d'amitié aimerait que la municipalité paye, disons, 10 p. 100 de ses frais d'administration pour gérer un programme. Bien souvent, seulement 1 ou 2 p. 100 de ces frais d'administration sont couverts, ce qui est insuffisant.

Le sénateur Pearson: C'est un argument de taille, mais de manière générale, vous travaillez auprès d'une population qui n'a pas les moyens de se payer des frais de service, donc vous ne pouvez pas compter sur ce type de revenus.

Quelles sont vos relations avec les entreprises, lorsque vous organisez des collectes de fonds?

Mme Whattam: Les entreprises autochtones parrainent des activités. Nous devons être continuellement sur le terrain pour collecter des fonds auprès d'entreprises autochtones, particulièrement ici, en ville, pour financer nos travaux.

Le sénateur Pearson: Je parlais des villes en général. Devenez-vous incontournables pour fournir certains types de services comme, par exemple, de l'aide à une famille ayant un enfant handicapé? Il me semble que vous faites cela. C'est fantastique. Vous pouvez vous mobiliser pour aider une personne confrontée à des difficultés de ce genre et qui a besoin qu'on lui rende visite régulièrement. Cela arrive-t-il?

Mme Whattam: Oui, nous offrons des services de soutien familial et nous venons également en aide aux Autochtones handicapés. Des travailleurs rendent visite à ces personnes, quelquefois de façon suivie, si elles souffrent de maladies chroniques. Nous offrons des services pré et postnataux et prodiguons toutes sortes de soins.

Le sénateur Pearson: Ces travailleurs sont-ils bénévoles, sont-ils payés ou bien les deux?

Mme Whattam: Certains sont rémunérés et d'autres, bénévoles.

[*Français*]

Le sénateur Gill: J'imagine que vous offrez différents services tels que l'aide à l'emploi, de l'information sur les services qui existent et ainsi de suite, aux gens que vous accueillez à votre centre. Vous touchez probablement aussi les gens qui sont plus ou moins itinérants qui, d'ailleurs, viennent de plus en plus dans les grands centres.

Avez-vous des exigences vis-à-vis les gens que vous aidez? Ont-ils des engagements personnels? Doivent-ils faire des choses eux-mêmes pour s'aider et pour supporter votre centre? Doivent-ils assumer certaines responsabilités?

[*English*]

Ms Whattam: I am thinking in terms of providing any kind of employment and referral services for those types of people. Unemployed people will come to the friendship centre. They do not know anything about how to look for a job.

We will provide resumé writing training and referrals to employers. If they need a place to live, we will assist them with housing.

With regard to technical skills, various friendship centres have computer training programs. They may provide upgrading for people to get their high school diplomas. Through the employment and referral training programs, they may provide funding for various courses, such as truck driver training. This applies to people who are not able to get funding from their band.

[*Traduction*]

Mme Whattam: Je parlais de fournir des services d'emploi et d'aiguillage à ces personnes. Les chômeurs arrivent dans les centres d'amitié sans avoir aucune idée de la façon de chercher un emploi.

Nous leur montrons comment rédiger un curriculum vitae et se présenter devant un employeur. S'ils n'ont pas trouvé d'hébergement, nous les aidons à se loger.

Pour ce qui est des compétences techniques, plusieurs centres d'amitié proposent des programmes d'apprentissage par ordinateur. Ils peuvent également offrir des programmes de perfectionnement professionnel pour permettre aux étudiants d'obtenir leur diplôme d'études secondaires. Grâce à ces programmes de formation professionnelle et d'aiguillage, les centres peuvent financer différents types de cours, comme des cours d'apprentissage pour devenir chauffeur de camion. Ces programmes s'appliquent aux personnes qui n'ont pu recueillir l'argent nécessaire auprès de leur bande.

[*Translation*]

Senator Gill: Do you expect anything in return from the people who receive your help?

[*Français*]

Le sénateur Gill: Exigez-vous un engagement quelconque de la part des gens que vous aidez?

[*English*]

Ms Whattam: No. Our expectation is that they will say good things about us because we have helped them, and that perhaps once they are set up, they will volunteer with us, perhaps even join our governing structures.

Part of the recovery process for people in culturally appropriate drug and alcohol rehabilitation programs is to help out at social activities through the friendship centre, be it a powwow, children's programming or whatever. That rebuilds pride in their heritage and gives them the opportunity to give something back. In our tradition, we like to give gifts and get something back.

[*Traduction*]

Mme Whattam: Non. Nous nous attendons à ce qu'ils parlent en bien de nous puisque nous les avons aidés, et nous espérons même qu'une fois qu'ils seront installés, ils travailleront pour nous comme bénévoles ou qu'ils intégreront nos structures dirigeantes.

Une partie du processus destiné à aider les jeunes toxicomanes ou alcooliques participant à des programmes de réhabilitation culturellement adaptés consiste à organiser des activités sociales, par l'intermédiaire du centre d'amitié, comme un pâwâ ou une fête pour enfants, par exemple. Ces jeunes retrouvent ainsi la fierté de leur héritage et ont la possibilité de donner quelque chose en échange de ce qu'ils ont reçu. Dans notre tradition, lorsque nous offrons des présents, nous aimons recevoir quelque chose en retour.

[*Translation*]

Senator Gill: Do you follow up on individual cases to see if the situation of people who have asked for your help has improved at all?

[*Français*]

Le sénateur Gill: Faites-vous le suivi des gens que vous aidez, à savoir s'il y a eu ou non amélioration des conditions pour lesquelles ils ont sollicité votre appui?

[*English*]

Ms Whattam: We help these people get re-established. When they come to the city, we get them started with their education or training. Sometimes they do return to their community and are happy there, but I have heard from many people at many levels that they come back to the friendship centres to thank them.

[*Traduction*]

Mme Whattam: Nous aidons ces personnes à prendre un nouveau départ. Lorsqu'elles arrivent en ville, nous veillons à ce qu'elles suivent des cours ou une formation. Quelquefois, elles retournent dans leur communauté et sont heureuses là-bas. Mais beaucoup de personnes, de tous horizons, m'ont dit qu'elles revenaient dans les centres d'amitié pour remercier ceux qui les avaient aidées.

Matthew Coon Come is a big advocate of the friendship centre movement. He has told us many times that if it had not been for the friendship centre, he does not know where he would have ended up. Many leaders in our Aboriginal communities have been helped greatly by friendship centres.

[*Translation*]

Senator Gill: Does each friendship centre receive a certain amount allocated over a five year period and subsequently set its own priorities, or does the full allocation go to the Association of Friendship Centres which then distributes the money?

[*English*]

Ms Whattam: The allocation to each centre is determined through set criteria through the Aboriginal Friendship Centre Program. We have a contribution agreement with Canadian Heritage that contains various criteria, one of which is geography. You may get a little more in the North because things are more expensive there. Other criteria are the size of the friendship centre and the population base of Aboriginal people in the area.

There is currently no friendship centre in Prince Edward Island. There are Aboriginal people there and they would really like to have one.

[*Translation*]

Senator Gill: I am not as concerned about the geographic distribution as I am about the type of services you want to offer to your clients.

[*English*]

Do you decide that yourself?

Ms Whattam: No. That is a grassroots issue. The friendship centre determines that in consultation with its membership. Membership can range from 300 people to 2,000. They establish their priorities at their annual meetings. They determine the needs in consultation with their community members, be they programs for babies, youth, seniors or disabled people. It is up to each community.

Senator Johnson: The number of Aboriginal youth in cities is increasing. Winnipeg is a good example. Our major concern there is the 2,000 young people involved in gangs — the Indian Posse, Deuce, and, increasingly, others.

Do those youth have any involvement with you? Is there any outreach to them, or are they alienated from you? Alternatively, do they have other peers in the community?

Ms Whattam: Involvement in gangs is an issue for urban Aboriginal youth. With adequate funding, we could do more for these people. Currently, friendship centres can only deal with day-to-day issues. It is like putting out fires. We would need more resources to address the issue of Aboriginal gangs.

Matthew Coon Come est un grand défenseur du mouvement des centres d'amitié. Il a souvent répété que sans le soutien d'un de ces centres, il ne sait pas comment il aurait fini. Les centres d'amitié ont grandement aidé beaucoup de chefs de collectivités autochtones.

[*Français*]

Le sénateur Gill: Le financement, qui est étalé sur une période de cinq ans, est-il attribué au centre d'amitié, qui ensuite décide de ses priorités ou est-il offert globalement à l'Association des centres d'amitié qui, par la suite, répartit les montants?

[*Traduction*]

Mme Whattam: Les sommes allouées à chaque centre sont déterminées au moyen d'une série de critères élaborés à partir du Programme des centres d'amitié autochtones. Nous avons signé une entente de contribution avec Patrimoine canadien, laquelle repose sur différents critères, dont la situation géographique. Vous pouvez obtenir un peu plus d'argent dans le Nord car la vie y est plus chère. Un autre critère est la taille du centre d'amitié et le bassin de population autochtone vivant dans le secteur desservi.

Il n'y a actuellement aucun centre d'amitié sur l'Île-du-Prince-Édouard. Il y a pourtant des Autochtones, là-bas, qui aimeraient vraiment en avoir un.

[*Français*]

Le sénateur Gill: Ce n'est pas tant la répartition géographique que le genre de services que vous voulez offrir qui me préoccupe.

[*Traduction*]

Décidez-vous cela tout seuls?

Mme Whattam: Non. C'est une décision qui se prend à la base. Les centres d'amitié consultent leurs membres, dont le nombre peut varier entre 300 et 2 000. Ils définissent leurs priorités lors de leurs rencontres annuelles. Ils cernent les besoins avec les membres de la communauté, pour élaborer des programmes destinés aux bébés, aux jeunes, aux aînés ou encore aux personnes handicapées. Cela dépend de chaque collectivité.

Le sénateur Johnson: Le nombre de jeunes Autochtones ne cesse de croître dans les agglomérations. Winnipeg en est un bon exemple. Notre plus grande préoccupation, dans cette ville, concerne les 2 000 jeunes impliqués dans des gangs de rue comme le Indian Posse ou le Deuce, pour n'en citer que quelques-uns.

Les jeunes faisant partie de ces gangs viennent-ils vous voir, y a-t-il un moyen d'entrer en contact avec eux ou bien se détournent-ils de vous? Si c'est le cas, y a-t-il d'autres personnes dans la communauté sur qui ils peuvent compter?

Mme Whattam: La question de la participation des jeunes Autochtones à des gangs de rue est un problème. Si nous disposions du financement adéquat, nous pourrions faire davantage pour eux. Actuellement, les centres d'amitié ne peuvent parer qu'au plus pressé et se contentent d'éteindre des feux. Nous aurions besoin de ressources supplémentaires pour régler le problème des gangs d'Autochtones.

I am not familiar with the situation in Winnipeg, but the problem exists in all large urban centres.

Senator Johnson: Where are we failing these youth that they are finding a home within these gangs?

I have spoken to Wayne Helgason, who was one of the originators of the friendship centre movement. We are very concerned because we just cannot seem to connect with them.

Could us give any suggestions for facilitating communication with these people? These groups are very isolated.

I do not think they are integrating anywhere else. I do not know if most of them are even going to school or partaking in programs. For the most part, they have left their families, too.

Ms Whattam: That is definitely a troubled part of our community. We need that continuing presence to provide such programs and safe places for these people to go.

I think about my own teenage daughter, who is not into that kind of thing at all. However, peer pressure has to be considered. We need more role models in the communities and schools. We need to start sooner. Hopefully, that will reduce the problem.

I am sure they have their challenges in Winnipeg and in the bigger centres.

Senator Johnson: In Regina, too.

Do you have any comments, Ms Koebel? I know that they are joining these gangs starting at age 8, not just 12 and 14.

Ms Koebel: I am not sure about any specific programs for Winnipeg. I know some of the programming in friendship centres has to do with youth justice.

The youth council is far away from doing anything nationally about this problem. We have a scholarship of $500 for people entering the justice field, which I know does not directly tackle that issue in Winnipeg.

Senator Johnson: I know it is not part of your mandate to deal specifically with this population. We are not connecting with this group, either through Aboriginal or non-Aboriginal intervention. I was curious to know if they had any relationship with you anywhere in the country.

Senator Christensen: With respect to national outreach, are any of the centres ensuring that the rural communities and band councils are fully aware of the programs? Do you send people out to inform those who are leaving the rural areas and coming to urban centres that their first contact could be with a friendship centre, rather than a negative contact somewhere else? If they

Je ne connais pas bien la situation à Winnipeg, mais je sais que le problème existe dans toutes les grandes agglomérations.

Le sénateur Johnson: Pourquoi ces jeunes cherchent-ils refuge auprès de ces gangs, où avons-nous échoué?

J'ai parlé à Wayne Helgason, qui est l'un des fondateurs du mouvement des centres d'amitié. Nous sommes très préoccupés car il ne semble y avoir aucun moyen d'entrer en contact avec ces jeunes.

Avez-vous des suggestions pour faciliter la communication? Ces groupes sont très isolés.

Je ne pense pas qu'ils soient intégrés à quelque autre structure. Je ne sais même pas si la plupart d'entre eux vont à l'école ou bénéficient de quelque programme que ce soit. La majorité de ces jeunes ont quitté leur famille également.

Mme Whattam: C'est effectivement un groupe tourmenté au sein de notre communauté. Nous devons assurer une présence permanente pour offrir des programmes adéquats et des lieux sûrs où accueillir ces jeunes.

Je pense à ma propre fille, adolescente, qui ne connaît pas du tout ce type de problèmes. Toutefois, il ne faut pas négliger la pression des pairs. Nous avons besoin de plus de modèles dans nos communautés et dans les écoles. Nous devons commencer plus tôt. Ainsi, nous pourrons espérer corriger la situation.

Je suis sûre qu'ils ont beaucoup de défis à relever à Winnipeg et dans d'autres grands centres.

Le sénateur Johnson: À Regina, aussi.

Souhaitez-vous dire quelque chose, madame Koebel? Je sais que certains enfants entrent dans ces gangs dès l'âge de huit ans, et plus seulement à 12 ou 14 ans.

Mme Koebel: Je ne suis pas sûre qu'il y ait de programme spécifique pour Winnipeg. Je sais que certains des programmes offerts dans les centres d'amitié ont à voir avec la justice pour les jeunes.

Le Conseil des jeunes Autochtones est loin de faire quelque chose à l'échelle nationale pour éliminer ce fléau. Nous offrons une bourse de 500 $ aux personnes qui veulent travailler dans le domaine de la justice, mais je sais que ce n'est pas un moyen de s'attaquer directement aux problèmes que connaît Winnipeg.

Le sénateur Johnson: Je sais que cela ne fait partie de votre mandat de vous occuper précisément de ce segment de population. Nous n'avons pas noué de liens avec ce groupe, ni par l'intermédiaire d'Autochtones ni grâce à une intervention non-autochtone. Je voulais seulement savoir si vous aviez établi des relations avec eux, quelque part dans le pays.

Le sénateur Christensen: Pour ce qui est de la diffusion de l'information à l'échelle nationale, y a-t-il des centres qui veillent à ce que les collectivités rurales et les conseils de bande soient au courant de l'existence de ces programmes? Y a-t-il des personnes qui se rendent dans les zones rurales pour dire à ceux qui prévoient s'installer dans les centres urbains qu'ils peuvent

were able to make that kind of contact, they would have that support and be able to develop in a more positive way.

Ms Whattam: We have those types of relationships with First Nations communities that are two hours from urban centres with friendship centres.

Senator Christensen: However, that is not the case for people who are in the far North, is it?

Ms Whattam: Someone from the far North coming to Ottawa would not necessarily know about the friendship centre.

Senator Christensen: Their community would not necessarily be able to give them information and say, "When you get to Ottawa, here is a number you should call"?

Ms Whattam: I think they would be aware of it.

Senator Christensen: Do the friendship centres have programs like that?

Ms Whattam: There is really no program like that.

Ms Koebel: It is spread by word of mouth. Aboriginal communities are pretty close-knit. I am sure every Aboriginal person knows what a friendship centre is.

Senator Christensen: Is there any sort of semi-formal process? That leads to my next question. You receive core funding and funding from provincial and territorial governments. Do you receive any program funds from band councils to assist you?

Ms Whattam: Not generally, no. Those are usually for on-reserve issues such as education.

Senator Christensen: I am wondering about when someone has come to the urban area from a rural community.

Do you have any programs that deal with persons who have physical or mental challenges such as FAS?

Ms Whattam: Yes, we do.

Senator Hubley: Could you comment on your substance abuse programs and some of the difficulties you face in administering such programs? Senator Gill touched briefly on what they term the "turn factor," where there is continual migration. Is there a way, through the friendship centres, to encourage young people who may be having these problems and leaving a friendship centre to go somewhere where there is another centre? Can you track young people? Or is it too much of a challenge to track them to ensure they are receiving medication and are on the right track to healing?

prendre contact avec un centre d'amitié plutôt que d'aller ailleurs et d'avoir une mauvaise expérience? Si cela se faisait, les personnes concernées disposeraient du soutien nécessaire et pourraient se développer de manière plus positive.

Mme Whattam: Nous avons ce type de relations avec des collectivités des Premières nations situées à deux heures de route de centres urbains où il y a des centres d'amitié.

Le sénateur Christensen: Mais ce n'est pas le cas pour les gens qui vivent dans l'extrême Nord, n'est-ce pas?

Mme Whattam: Quelqu'un qui vient du Grand Nord pour s'installer à Ottawa ne connaîtra pas nécessairement l'existence du centre d'amitié.

Le sénateur Christensen: Y a-t-il des gens, dans la collectivité, pour dire: «Lorsque tu arriveras à Ottawa, voici où tu dois appeler»?

Mme Whattam: Je pense qu'il doit y en avoir.

Le sénateur Christensen: Les centres d'amitié ont-ils des programmes comme celui-là?

Mme Whattam: Non, pas vraiment.

Mme Koebel: L'information se transmet par le bouche à oreille. Les collectivités autochtones sont assez solidaires. Je suis sûre que chaque Autochtone sait ce qu'est un centre d'amitié.

Le sénateur Christensen: Existe-t-il une forme de processus un peu informel? Cela m'amène à ma prochaine question. Vous recevez du financement de base, entre autres, des gouvernements provinciaux et territoriaux. Est-ce que les conseils de bande vous aident aussi à financer vos programmes?

Mme Whattam: En général, non. L'argent est habituellement réservé pour des programmes à l'intérieur des réserves, comme ceux en éducation.

Le sénateur Christensen: Je me demande ce qui se passe quand quelqu'un doit quitter une région rurale pour aller s'installer en ville.

Existe-t-il des programmes pour s'occuper des personnes qui souffrent de troubles physiques ou mentaux comme le syndrome d'alcoolisation foetale?

Mme Whattam: Oui, ces programmes existent.

Le sénateur Hubley: Pourriez-vous nous parler des programmes de prévention de la toxicomanie et des difficultés que vous éprouvez dans l'administration de tels programmes? Le sénateur Gill a parlé brièvement du suivi des personnes, particulièrement quand il y a une migration continue. Existe-t-il une façon, par l'intermédiaire des centres d'amitié, d'inciter les jeunes qui sont aux prises avec de tels problèmes et qui quittent un centre d'amitié à aller vers un autre centre? Pouvons-nous suivre ces jeunes ou est-ce trop compliqué de veiller à ce qu'ils prennent leurs médicaments et s'orientent dans la voie de la guérison?

Ms Whattam: We make referrals to substance abuse programs. If, for instance, people who come into a centre definitely need a drug or alcohol rehab program, we refer them to the various agencies that are responsible for those kinds of programs.

Friendship centres have a reputation for being drug and alcohol free. Many of our members who have such problems would be involved with a friendship centre because they know it is a safe place to go. There is no temptation because there is no chance that one day, we will be serving wine with lunch.

Some friendship centres offer healing circles and those types of activities, where recovering alcoholics or drug addicts can have meetings and workshops.

Ms Koebel: It would be hard to track that sort of thing because each friendship centre is different. Some friendship centres may have a drug and alcohol program, whereas others may have suicide or prostitution prevention programs. The issues vary from centre to centre.

Senator Hubley: How important is the cultural component in the healing process?

Ms Whattam: It is very important.

Ms Koebel: It is a priority.

Senator Hubley: Within your own friendship centre, can you see that need within young people to find out about the history and background of the culture?

Ms Koebel: Yes, it happens right from birth. Recently, the Odawa Friendship Centre had a welcoming ceremony for all the babies born over the winter. One of the elders here in Ottawa is from Saskatchewan. She is a Cree. They also bring in Metis people, Metis elders. Particularly in Ottawa, they are very flexible and facilitate the many different nations that congregate here.

Culture is very important right from birth through to the veterans' dinner. It is of prime importance not just in local friendship centres, but also throughout the movement.

Last year, at the annual general meeting of the Aboriginal Youth Council, we asked all the young people in attendance to name their priorities. The number one priority was education, and the social and cultural aspects were also very important. I believe they were number two in the order of priority.

Senator Hubley: You mentioned elders. Do you have palliative care workers through the friendship centres?

Ms Whattam: There is a program in Ontario called the "lifelong care program," which is for people with disabilities, the chronically ill, and seniors. The demographics of the Aboriginal

Mme Whattam: Nous informons les jeunes de l'existence de programmes de prévention de la toxicomanie. Si, par exemple, quelqu'un qui vient dans notre centre doit participer à un programme de réhabilitation, nous l'orientons vers différentes agences capables de lui fournir les services dont il a besoin.

Les centres d'amitié sont réputés pour être exempts de drogues et d'alcool. Beaucoup de nos membres aux prises avec de tels problèmes s'adresseront à un centre d'amitié car ils savent que c'est un endroit sûr. Ils n'y seront soumis à aucune tentation puisqu'il n'y aucune chance qu'un jour on serve du vin à table.

Certains centres d'amitié organisent des cérémonies du cercle de guérison et d'autres activités du même genre auxquelles participent des alcooliques et des toxicomanes en voie de guérison — des rencontres qui prennent la forme de réunions ou d'ateliers.

Mme Koebel: Il est difficile de se faire une idée de la situation étant donné que tous les centres d'amitié sont différents. Certains offrent des programmes de prévention de l'alcoolisme et de la toxicomanie alors que d'autres sont davantage axés sur des programmes de prévention du suicide ou de la prostitution. Les problèmes varient d'un centre à l'autre.

Le sénateur Hubley: Quelle importance revêt la composante culturelle dans le processus de guérison?

Mme Whattam: Elle occupe une place très importante.

Mme Koebel: C'est une priorité.

Le sénateur Hubley: Dans votre propre centre d'amitié, sentez-vous que les jeunes ont besoin d'en savoir plus sur leur histoire ou leur culture?

Mme Koebel: Oui, dès leur plus jeune âge. Récemment, le centre d'amitié Odawa a organisé une cérémonie de bienvenue pour les bébés nés durant l'hiver. L'une des aînées, qui vit à Ottawa, est originaire de la Saskatchewan. Elle est Crie. Le centre invite également des Métis, des aînés métis. À Ottawa, ils sont particulièrement souples et facilitent les échanges entre les différentes nations.

La culture est un droit très important de la célébration de la naissance à celle des anciens combattants. C'est un droit primordial non seulement dans les centres d'amitié locaux, mais dans tout le mouvement.

L'an dernier, à l'assemblée générale du Conseil des jeunes Autochtones, nous avons demandé à tous les jeunes présents d'énumérer leurs priorités. La priorité numéro un était l'éducation, suivie des aspects sociaux et culturels, qui étaient également très importants. Je pense qu'ils se situaient au deuxième rang des priorités.

Le sénateur Hubley: Vous avez parlé des aînés. Les centres d'amitié offrent-ils des programmes de soins palliatifs?

Mme Whattam: Il existe un programme en Ontario, le «programme de soins permanents», qui s'adresse aux personnes souffrant d'un handicap ou d'une maladie chronique et aux

population show that many of the people in that age group become disabled. The need for those kinds of programs will only increase.

Senator Léger: My first question has been answered. I was happy to hear about the participation of both Aboriginals and non-Aboriginals in the powwows, and the link that is beginning to form.

I am curious about something. The term "First Nations" is plural, and there are so many differences. Are there no problems when you get together? Does everybody think the same? I was surprised last week to hear about the Metis in the West and how there were people in P.E.I. who thought they were Metis. There must be common ground. Is it difficult?

Ms Whattam: When we are discussing First Nations, I think of people who come from reserves, who are status or treaty Indians and can be identified with a particular band or tribe, for example, Mohawk, Algonquin, Cree or Ojibway — there are many. As I mentioned earlier, we in the friendship centre movement are inclusive. We do not differentiate between First Nations, Metis or Inuit; we are all proud to be Aboriginal peoples. It does not really matter.

Senator Léger: I imagine the sharing of the different cultures among the Aboriginal peoples must be enriching, and perhaps the young people may come up against fewer walls.

Ms Koebel: You were talking about sharing. As I said, I am from Alberta, and the way we dance in Alberta is not the same as the way people dance in Ottawa. I went with a friend of mine who is also from Alberta to a powwow here at the Odawa Friendship Centre, and we noticed that they dance quite differently from the way we do. There is a great deal of sharing, and we can say, "Okay, that is different." It is really flexible, in that if we want to talk to a Plains Cree elder or to a Metis elder here in Ottawa, they will try to find one for us.

Senator Léger: That is common ground. That is the main thing. We were asking if the bands continued to follow up with their young people going to urban centres. It is not a complete cut-off, is it? I know they cannot help financially because they have their own needs, but there must be communication.

Ms Whattam: Many people, when they make that move from the reserve to the urban environment, will often go back for visits. Sometimes they go back to work for various periods of time and then return to urban centres again, so they do maintain that connection with their community. People who have grown up on reserve and then move away maintain a very strong connection to their community. It is very important. Only those people who have grown up on a reserve and who have moved away feel that. They have that connection with their home.

personnes âgées. Les données démographiques sur la population autochtone montrent que beaucoup de membres de ce groupe d'âge sont frappés d'invalidité. L'importance de ce genre de programme ne pourra qu'augmenter.

Le sénateur Léger: Vous avez déjà répondu à ma première question. Je suis heureuse d'apprendre que non seulement des Autochtones, mais aussi des non-Autochtones, participent aux pow-wow et que des liens sont en train de s'établir.

Je me demande une chose. Le terme «Premières nations» est pluriel; il englobe un nombre impressionnant de différences. Cela ne pose-t-il pas problème lorsque vous vous retrouvez tous ensemble? Tout le monde pense-t-il de la même façon? J'ai été étonnée d'entendre les Métis de l'Ouest nous parler de leur situation la semaine dernière et d'apprendre qu'il y avait des gens à l'Île-du-Prince-Édouard qui se croyaient Métis. Il doit y avoir un terrain d'entente. Est-ce une difficulté?

Mme Whattam: Lorsque nous parlons des Premières nations, je pense aux personnes vivant dans les réserves, aux Indiens inscrits ou visés par un traité et qu'on peut associer à une bande ou à une tribu en particulier, comme les Mohawks, les Algonquins, les Cris ou les Ojibways, pour ne nommer que ceux-là. Comme je l'ai déjà dit, le mouvement des centres d'amitié accueille tout le monde. Nous ne faisons pas la différence entre les Premières nations, les Métis et les Inuits; nous sommes tous fiers d'être Autochtones. Cela ne fait pas vraiment de différence.

Le sénateur Léger: Je suppose que le contact des différentes cultures autochtones doit être très enrichissant et peut-être cela permet-il aux jeunes de se heurter à moins d'obstacles.

Mme Koebel: Vous parlez de contacts. Comme je l'ai déjà dit, je viens de l'Alberta et la façon de danser en Alberta n'est pas la même qu'à Ottawa. J'ai participé à un pow-wow ici, au Centre d'amitié d'Odawa, avec un de mes amis de l'Alberta, et nous avons remarqué que les gens dansaient fort différemment de nous. Nous partageons beaucoup et cela nous permet de constater nos différences. C'est très ouvert, de sorte que si nous voulons parler à un aîné cri des Plaines ou à un aîné métis ici, à Ottawa, les gens essaieront d'en trouver un pour nous.

Le sénateur Léger: Il y a donc une bonne entente. C'est le principal. Nous nous demandions si les bandes demeuraient en contact avec leurs jeunes partis vivre en milieu urbain. Il n'y a pas de coupure totale, n'est-ce pas? Je sais qu'elles ne peuvent pas les aider financièrement, parce qu'elles doivent subvenir à leurs propres besoins, mais elles doivent rester en communication avec eux.

Mme Whattam: Beaucoup de personnes, lorsqu'elles déménagent de la réserve à la ville, retournent souvent visiter les gens de la réserve. Certaines y retournent parfois pour y travailler quelque temps, puis reviennent en ville. Bref, elles restent effectivement en contact avec leur communauté. Les gens qui ont grandi dans une réserve et qui partent plus tard gardent un lien très fort avec leur communauté. C'est très important. Seuls ceux qui l'ont vécu peuvent le ressentir. Ils restent liés à leur communauté d'origine.

I was adopted out. However, I know now where I am from and I made that connection when I was 18. I went back and found my mother and my family and made that connection with the reserve. Even though I have never actually lived there for any period of time, I do make that annual migration home to renew my ties with my extended family. What is really important to Aboriginal people is their sense of being with their family and their community.

The most important thing about friendship centres for me personally, and for many other people, is that they promote that sense of community. You may have a diverse group of Aboriginal people in a room, but we have a sense of community because we know each other. We have been living in the same urban environment for over 20 years; we have seen the children grow up; we have seen those children get married and have children, and so on. We have an extended family here.

The most wonderful thing for me in being involved at the national level, and Ms Koebel mentioned this earlier, is that I can now go anywhere in Canada, except for P.E.I., and there is a friendly face to greet me because they know about me and I know about them. I can go there and say, "Hey, I am here, and we can visit." That is the most important thing. Not having that sense of community is very isolating. People who go to church get their sense of community from that, but we find it in our friendship centres.

Senator Léger: You mentioned P.E.I. Why do they not have a friendship centre?

Ms Whattam: I do not really know why.

Senator Léger: Maybe it is the population.

Ms Koebel: I wanted to add to what Ms Whattam said. Although I am not from a reserve myself, I am from a small community where there are two Metis settlements and four reserves in the area, and I still go back every year. My friendship centre has asked me to return to my community of 3,000 people on June 21 to give a presentation on being a role model and the kinds of things I have experienced since leaving the community. Unfortunately, when I went to school, not many Aboriginal youth were leaving the community. In a way that is good, but we do not have a university in our community. There is one high school and one junior high school.

When I returned last year, I noticed at my little sister's graduation that there were more young women graduating. When I went to school, a lot of young women were dropping out for various reasons — drug and alcohol abuse or having kids. In my sister's year, even though the Aboriginal girls were still having kids, they were finishing school. If you ask any Aboriginal person, "Why do you want to go to school" or "why do you want to do this or that," they will say they want to do it for their community. I am on my way to law school. I want to do it for the 3,000 people in my community of Lac La Biche and for the other Aboriginal people across Canada.

Pour ma part, j'ai été adoptée, mais je sais d'où je viens et j'ai établi des liens avec ma communauté à l'âge de 18 ans. J'y suis retournée, j'ai retrouvé ma mère et ma famille et j'ai tissé des liens avec les gens de la réserve. Même si je n'ai jamais vraiment habité là-bas, j'y retourne chaque année pour resserrer mes liens avec ma famille élargie. C'est extrêmement important pour les Autochtones de se sentir près de leur famille et de leur communauté.

La plus grande qualité des centres d'amitié, selon moi et beaucoup d'autres, c'est qu'ils favorisent cet esprit de communauté. Un groupe d'Autochtones peut être très hétéroclite, mais nous sommes unis par un esprit de communauté, parce que nous nous connaissons tous. Nous vivons dans le même milieu urbain depuis 20 ans; nous avons vu nos enfants grandir, se marier, avoir des enfants, et cetera. Nous avons une famille élargie ici.

Le plus grand avantage que je retire de ma participation nationale, Mme Koebel l'a dit elle aussi, c'est que je peux aller partout au Canada, sauf à l'Île-du-Prince-Édouard, et qu'il y aura un visage amical pour m'accueillir parce que les gens auront entendu parler de moi et que j'aurai entendu parler d'eux. Je peux arriver et dire: «Bonjour, je suis là et je viens vous rendre visite!» C'est le principal. Sans cet esprit de communauté, nous serions très isolés. Les autres vont à l'église, où ils trouvent cet esprit de communauté, mais nous, nous le trouvons dans nos centres d'amitié.

Le sénateur Léger: Vous dites: «Sauf à l'Île-du-Prince-Édouard», pourquoi n'y a-t-il pas de centre d'amitié là-bas?

Mme Whattam: Je ne sais vraiment pas.

Le sénateur Léger: Peut-être est-ce à cause de la population.

Mme Koebel: J'aimerais ajouter quelque chose à ce qu'a dit Mme Whattam. Bien que je ne vienne pas d'une réserve, j'ai grandi dans une petite collectivité entourée de deux peuplements métis et de quatre réserves, j'y retourne chaque année. Mon centre d'amitié m'a demandé de rendre visite à ma communauté de 3 000 personnes le 21 juin pour lui présenter un exposé sur les modèles de comportement et sur mon expérience depuis que j'ai quitté la communauté. Malheureusement, lorsque je suis allée à l'école, peu de jeunes Autochtones quittaient la communauté. D'une certaine façon, c'est une bonne chose, mais nous n'avons pas d'université dans la communauté. Il y a une école secondaire et une école secondaire de premier cycle.

Lorsque j'y suis retournée l'année dernière, j'ai assisté à la remise des diplômes de ma petite soeur et j'ai remarqué qu'il y avait plus de jeunes femmes qui terminaient leurs études. Lorsque j'étais à l'école, beaucoup de jeunes femmes décrochaient pour diverses raisons, dont les abus de drogues ou d'alcool ou la grossesse précoce. Dans le groupe de ma soeur, par contre, même s'il y avait toujours des filles qui avaient des enfants, elles finissaient leurs études. Si vous demandez à n'importe quel Autochtone pourquoi il veut aller à l'école ou pourquoi il veut faire ceci ou cela, il vous dira qu'il le fait pour sa communauté. Je m'apprête à commencer des études en droit. Je veux le faire pour les 3 000 personnes de ma communauté de Lac La Biche et pour les autres peuples autochtones du Canada.

Senator Cochrane: Many of my questions have been answered. Do you have some programs that stand out as being a success, and have you communicated these to other friendship centres so that they can also adopt them?

Ms Koebel: When people ask me that question, the two that come immediately to mind are the youth intervenor program of the AYC — that is how I got started — and the UMAYC. They go hand in hand. The UMAYC enhances the Aboriginal Youth Council. Friendship centres are generally youth oriented. That is how I got my start. That is why I am still with friendship centres, and I will probably stay with friendship centres forever. You learn leadership from both the AYC and the UMAYC.

The AYC stands out for me because I have had local, provincial, national and international experience. The UMAYC complements the AYC because it built on the Aboriginal Youth Council structure.

I have a seat on the board of directors. We have two youths on our board. It has empowered us because we know that we will be listened to and taken seriously. Youth have one-third of the vote within our movement. If we wanted to — I doubt we would — we could block votes. They gave us that power.

Those are the two that stand out the most. The UMAYC is very grassroots oriented and also national. It touches all aspects of the movement. If you look at it in a wider sense, it is very holistic.

Senator Cochrane: Do all centres have those two?

Ms Koebel: Not necessarily. If they have a UMAYC program, chances are they are involved with the national youth council. If you want a UMAYC program, you have to have a youth on your board. If there is a provincial youth council, they are usually involved in that. Then that province is connected to the national council. It is kind of confusing.

Senator Cochrane: I have seen the positive effects of sports and recreation programs for youth. Within your friendship centres, or are you aware of any studies that have examined the impact of programs like that on self-esteem, confidence and giving youth the ability to stand on their own two feet?

Ms Koebel: There was youth peer counselling. The UMAYC has a youth leadership development initiative that friendship centres could access. However, the UMAYC is the most important for that. It covers sports and recreation, leadership and a wide range of issues for Aboriginal people, whether cultural or educational. UMAYC is the best program for young people.

Le sénateur Cochrane: Vous avez répondu à bon nombre de mes questions. Certains de vos programmes réussissent-ils particulièrement bien et en avez-vous parlé aux autres centres d'amitié, qui pourraient les adopter eux aussi?

Mme Koebel: Lorsque les gens me posent cette question, deux programmes me viennent immédiatement à l'esprit, soit le Programme d'intervention auprès des jeunes du CJA — c'est celui qui m'a poussé à aller de l'avant — et celui des CUPJA. Les deux sont étroitement liés. Les CUPJA complètent les programmes du Conseil des jeunes Autochtones. Les centres d'amitié mettent généralement l'accent sur les jeunes. C'est là où tout a commencé pour moi. C'est pourquoi je fais toujours partie des centres d'amitié et pourquoi j'en ferai probablement toujours partie. Le CJA et le CUPJA nous font acquérir beaucoup de leadership.

Le CJA est particulier pour moi, parce que j'y ai participé aux niveaux local, provincial, national et international. Les CUPJA complètent les programmes du Conseil des jeunes Autochtones parce qu'ils sont étroitement liés à sa structure.

Je siège au conseil d'administration. Deux jeunes en sont membres. Cela nous donne beaucoup d'autonomie, parce que nous savons que nous serons écoutés et pris au sérieux. Les jeunes détiennent le tiers des votes de notre mouvement. Si nous le voulions — j'en doute — nous pourrions faire obstruction aux votes. Nous en avons le pouvoir.

Ce sont les deux programmes qui ressortent le plus. Les CUPJA sont surtout actifs à l'échelle locale, mais aussi à l'échelle nationale. Ils touchent à tous les aspects du mouvement. D'un point de vue général, ils sont très complets.

Le sénateur Cochrane: Est-ce que tous les centres participent à ces deux programmes?

Mme Koebel: Pas nécessairement. S'ils ont un CUPJA, il y a de fortes chances qu'ils participent aussi au conseil national des jeunes. Les centre d'amitié doivent obligatoirement compter un jeune au sein de leur conseil d'administration pour avoir le droit d'établir un CUPJA. S'il existe un conseil des jeunes dans leur province, ils y seront généralement représentés. Les provinces sont reliées au conseil national. Il y a de quoi s'y perdre!

Le sénateur Cochrane: Je vois bien les effets positifs des programmes de sports et de loisirs chez les jeunes. Les centres d'amitié étudient-ils les incidences de ce genre de programmes sur l'estime de soi, la confiance en soi et la capacité des jeunes de se tenir debout ou s'est-il renseigné sur les études déjà réalisées à ce sujet?

Mme Koebel: Il y a des projets d'entraide entre jeunes. Les CUPJA offrent un programme de développement du leadership chez les jeunes, auquel les centres ont accès. C'est toutefois les CUPJA qui jouent le plus grand rôle à cet égard. Ils offrent des activités de sports et de loisirs, de développement du leadership et diverses activités culturelles ou pédagogiques conçues pour les jeunes Autochtones. Le programme des CUPJA est le meilleur qui soit pour les jeunes.

Senator Cochrane: Are there urban areas, aside from P.E.I., that you see as having a dire need for a friendship centre?

Ms Koebel: We recognize, as Senator Johnson was saying, that the urban areas are becoming bigger. Toronto has two friendship centres, and either Grande Prairie or High Prairie, one of the two, in Alberta has a friendship centre on the university campus. While all communities are in need of a friendship centre, I am not aware of any with a dire need.

Senator Cochrane: Let us return to your funding. You said each centre develops its own objectives before receiving funding. Is that funding from Ottawa or from a one-of-kind friendship centre?

Ms Whattam: Canadian Heritage is currently providing core funding to 99 friendship centres. In 2001-02, they provided one-time funding to 17 or 18 non-core-funded friendship centres.

We currently have a new contribution agreement with Canadian Heritage, and we are negotiating enhancements to that agreement and program funding to ensure that all friendship centres get core funding. That does not address new and developing friendship centres. We would hope that, at a minimum, each new friendship centre could obtain at least $100,000 for core funding. At present, it is not like that.

We have four board meetings a year at the national level. At least twice a year, we receive an application from a new and developing friendship centre saying they would like to become a member of the national association and they have the required documents, as requested. However, we do not have core funding for them. It is a challenge for those centres to fund-raise or go to the province and the federal government and get program dollars that way.

Senator Cochrane: Is it Heritage Canada that decides how much each friendship centre gets?

Ms Whattam: No. Canadian Heritage provides the dollars to the national association and we determine the amount each friendship centre receives.

Senator Pearson: I would like to return to your recommendations. I understand the first one, and certainly support it.

Could you explain the second one, which is about being a full member of the Federal/Provincial/Territorial Aboriginal steering committee?

Ms Whattam: This recommendation comes as a result of having Aboriginal representation only in terms of consultation. If we are not represented at the table, it is difficult to get our views discussed. If only First Nations, Métis, and Inuit organizations

Le sénateur Cochrane: Y a-t-il des zones urbaines, ailleurs qu'à l'île-du-Prince-Édouard, ou vous voyez un besoin impérieux d'établir un centre d'amitié?

Mme Koebel: Nous voyons bien, comme l'a souligné le sénateur Johnson, que les villes deviennent de plus en plus grandes. Il y a deux centres d'amitié à Toronto et un autre sur le campus universitaire de Grande Prairie ou High Prairie, je ne sais plus, en Alberta. Toutes les communautés ont besoin d'un centre d'amitié, mais il n'y a pas de besoins plus impérieux à un endroit ou à un autre, à ma connaissance.

Le sénateur Cochrane: Pour revenir à la question du financement, vous dites que chaque centre fixe ses propres objectifs avant de recevoir du financement. Ce financement vous vient-il d'Ottawa ou d'un centre d'amitié en particulier?

Mme Whattam: À l'heure actuelle, Patrimoine canadien assure le financement de base de 99 centres d'amitié. En 2001-2002, le ministère a subventionné 17 ou 18 centres d'amitié ne bénéficiant pas de financement de base.

Nous avons maintenant une nouvelle entente de contribution avec Patrimoine canadien, et nous négocions des améliorations à cette entente et au financement des programmes pour nous assurer que tous les centres d'amitié reçoivent une aide financière de base. En effet, les nouveaux centres d'amitié et ceux qui sont en train de s'établir ne reçoivent pas de financement de base. Nous espérons que chaque nouveau centre d'amitié puisse obtenir au moins 100 000 $ de financement de base. Ce n'est pas le cas à l'heure actuelle.

Il y a quatre réunions du conseil d'administration par année à l'échelle nationale. Au moins deux fois par année, nous recevons une demande d'un nouveau centre d'amitié en voie d'établissement qui souhaite devenir membre de l'Association nationale et qui est prêt à nous fournir tous les documents requis, au besoin. Cependant, nous n'avons pas de financement de base à leur offrir. Il est difficile pour ces centres de ramasser des fonds, d'obtenir des subventions provinciales ou fédérales et de recueillir les fonds nécessaires pour financer leurs programmes.

Le sénateur Cochrane: Est-ce Patrimoine canadien qui décide combien reçoit chaque centre d'amitié?

Mme Whattam: Non. Patrimoine canadien verse les fonds à l'Association nationale, et c'est elle qui détermine combien recevra chaque centre d'amitié.

Le sénateur Pearson: J'aimerais revenir à vos recommandations. Je comprends bien la première et je suis tout à fait en accord avec vous.

Pouvez-vous, toutefois, expliquer la deuxième, soit de faire de vous un membre à part entière du Comité directeur fédéral-provincial-territorial-autochtone?

Mme Whattam: Cette recommandation vient du fait que les Autochtones ne sont représentés que par voie de consultation à l'heure actuelle. Si nous ne sommes pas représentés directement au conseil, c'est très difficile de nous assurer qu'on tient compte de

are at the table, the urban component is missing. That was behind that recommendation. We feel we know urban Aboriginal issues best.

Senator Pearson: What is the make-up of that steering committee?

Ms Whattam: It is the ministers responsible for the Aboriginal portfolios and the political Aboriginal organizations.

Senator Pearson: The third recommendation I understand.

Who leads the Aboriginal Human Resource Development Strategy?

Ms Whattam: HRDC.

Senator Pearson: You have taken part in it, but you are not full partners.

Ms Whattam: That is, again, the Aboriginal organizations.

Senator Pearson: We have not talked about the fifth one at all, which is the National Community Victimization Project. Could you tell us about that?

Mr. Alfred Gay, Policy Advisor, the National Association of Friendship Centres: I was going to refer to this, as it ties into several of the questions about how we track transients, as well as Senator Johnson's questions on the gangs.

We are a partner in what is called the "national community victimization study." This is a groundbreaking study involving six or seven federal partners, including HRDC, Indian affairs, Justice and PCO, led by Simon Fraser University. We were asked to be a host organization and sponsor certain elements of it.

The victimization project is actually a series of six or seven different sub-surveys. These are sample surveys. They take a sample questionnaire and target Aboriginal people, as opposed to a census, where everyone has a statutory duty to reply.

We have been involved in this project for several years and it is starting to turn out results. They have done interviews in Vancouver. As many of you know, Aboriginal peoples in Vancouver are in a bad situation. Those conducting the survey interview Aboriginal people in the community.

The interviews are quite extensive, lasting two and one-half hours. Participants are paid $30. Part of the interview process examines victimization, social issues, drug and alcohol issues and family violence. You could name all the devils that face Aboriginal people, and this survey hopes to touch on them all.

nos points de vue. Si seuls les organismes des Premières nations, des Métis et des Inuits sont représentés, il y manque la composante urbaine. C'est l'idée de cette recommandation. Nous pensons être les mieux placés pour connaître les problèmes des Autochtones en milieu urbain.

Le sénateur Pearson: De qui se compose ce comité directeur?

Mme Whattam: Des ministres responsables des affaires autochtones et des organismes politiques autochtones.

Le sénateur Pearson: Je comprends la troisième recommandation.

Qui assume la responsabilité de la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones?

Mme Whattam: C'est DRHC.

Le sénateur Pearson: Vous y avez pris part, mais vous n'en êtes pas un partenaire à part entière.

Mme Whattam: Ce sont plutôt, encore une fois, les organismes autochtones.

Le sénateur Pearson: Nous n'avons pas du tout abordé la cinquième recommandation, soit le projet national relatif à la victimisation de la collectivité. Pourriez-vous nous en parler un peu plus?

M. Alfred Gay, conseiller en politiques, Association nationale des centres d'amitié: J'allais en parler puisque cela a un rapport avec plusieurs questions relatives à la façon dont nous assurons le suivi des itinérants, de même qu'avec les questions posées par le sénateur Johnson au sujet des bandes de jeunes.

Nous sommes partenaires de ce qu'on appelle l'enquête nationale sur la victimisation de la collectivité. Il s'agit d'une étude pionnière engageant la participation de six ou sept partenaires fédéraux, y compris DRHC, les Affaires indiennes, la Justice et le BCP, sous la direction de l'université Simon Fraser. Nous avons été priés de servir d'organisme d'accueil et d'en parrainer certains éléments.

L'enquête sur la victimisation englobe en réalité une série de six ou sept sous-enquêtes différentes effectuées par sondage. On utilise un questionnaire qui cible les Autochtones, plutôt qu'un questionnaire de recensement auquel tous sont légalement tenus de répondre.

Nous participons à ce projet depuis plusieurs années. Il commence à donner des résultats. Des entrevues ont eu lieu à Vancouver. Comme nombre d'entre vous le savent, les Autochtones de Vancouver sont en mauvaise posture. Ceux qui effectuent l'enquête interrogent des Autochtones au sein même de la collectivité.

Les entrevues sont très longues. Elles durent de deux heures à deux heures et demie. Chaque répondant reçoit 30 $ pour sa participation. Une partie de l'entrevue porte sur la victimisation, sur des questions sociales, des questions liées à la drogue et à l'alcool et sur la violence familiale. L'enquête porte sur tous les maux avec lesquels sont aux prises les Autochtones.

It is an extensive project, costing something like $1.5 million. Certain elements of the study are being undertaken in Thompson, Manitoba, and also in Winnipeg.

The study is looking at discrimination in housing. A separate questionnaire is being administered to track the transient. Also, there is a question relating to the rural population. They interview rural Aboriginal people and identify the services available to them.

The study is to provide a solid foundation for what the buzz phrase today calls "evidence-based decision making." We can say that Aboriginal people face all these social ills. However, if we do not have numbers attached, the success of our lobbying efforts will be limited.

This is the kind of work that we are undertaking. It is very targeted and very discreet. We hope to get a feel for what exactly is out there.

Currently, we rely on anecdotal evidence. There are a million and one surveys. We hope to get a good data set from those three communities.

From that, we will have the database to develop policies and programs, measure successes and analyze some of the best practices. The results should give us a really clear idea of what is happening out there. It will help us determine the effectiveness of existing policies and develop some future directions on issues that we may wish to address.

Our survey is limited to those three communities — Vancouver, Thompson and Winnipeg. Some of the preliminary results will be available in September.

Regarding youth incarceration, the Vancouver young offender survey has been completed. I would be pleased to give copies of the survey to this committee. I am not sure if it has been given academic clearance, so I was hesitant to release it. I would need to get clearance from the authors of the survey to do that.

Again, we are only one partner out of about 20 involved in this. I will ask them if we could release this to the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples.

The findings provide us with a benchmark. Here is where we are now. How can we improve?

Ideally, we would like to bring that survey to bear in Toronto, Winnipeg, Saskatoon, Regina, Halifax and other major centres.

People are asking, "Where is your evidence?" This specific project will allow us to get those answers. However, we are limited by size and cost in such a huge undertaking. It is a very complex issue. This research should mesh everything together and give us a broader picture, rather than trying to put all the pieces of the puzzle together from separate points of view.

Il s'agit d'un projet énorme qui coûte quelque 1,5 million de dollars. Certains volets de l'étude se déroulent à Thompson, au Manitoba, et à Winnipeg.

L'étude porte notamment sur la discrimination en matière de logement. Un autre questionnaire sert à assurer le suivi de l'itinérance. De plus, une question a trait à la population rurale. On interroge des Autochtones vivant en milieu rural et on recense les services dont ils disposent.

L'étude doit fournir une assise solide pour ce que l'on appelle, pour reprendre l'expression à la mode actuellement, la prise de décision fondée sur les résultats. On peut affirmer à qui mieux mieux que les Autochtones font face à tous ces maux sociaux. Toutefois, tant que nous ne fournirons pas de données à l'appui de ces affirmations, nos efforts de lobbying n'auront qu'un succès mitigé.

Voilà le genre de travail que nous faisons. Il est très ciblé et très discret. Nous espérons ainsi pouvoir nous faire une idée de la situation.

Actuellement, nous nous fions à des faits anecdotiques. Des sondages, nous en avons à la tonne. Nous espérons obtenir une bonne série de données à partir de ces trois localités.

Nous disposerons alors de la base de données voulue pour élaborer des politiques et des programmes, pour en mesurer le succès et pour analyser certaines des meilleures pratiques. Les résultats devraient nous donner une idée vraiment bonne de ce qui se passe. Cela nous aidera à juger de l'efficacité des politiques existantes et à élaborer de nouvelles orientations au sujet de certains problèmes que nous souhaitons régler.

Notre sondage est limité à ces trois localités, c'est-à-dire à Vancouver, à Thompson et à Winnipeg. Certains des résultats préliminaires seront connus dès septembre.

En ce qui a trait à l'incarcération des jeunes, le sondage portant sur les jeunes délinquants de Vancouver est terminé. J'en laisserais avec plaisir des exemplaires au comité, sauf que je ne suis pas sûre qu'il a reçu le sceau d'approbation des chercheurs. J'hésite donc à le diffuser. Il faudrait d'abord que j'obtienne l'autorisation des auteurs du sondage.

Je répète que nous ne sommes qu'un des 20 partenaires environ de cette étude. Je vais demander si nous pouvons en fournir un exemplaire au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones.

Les conclusions nous donnent un point repère qui nous permet d'évaluer où nous en sommes et ce qui reste à faire pour améliorer la situation.

Idéalement, nous aimerions que le sondage reflète la situation de Toronto, Winnipeg, Saskatoon, Regina, Halifax et d'autres grands centres.

On nous demande d'étayer nos affirmations. Le projet dont je vous parle nous permettra d'obtenir ces réponses. Toutefois, nous sommes limités par la portée et le coût d'un projet d'une telle envergure. Il s'agit d'une question très complexe. Ce travail de recherche devrait nous donner un tableau d'ensemble, plutôt que de regrouper différents points de vue.

I would be more than pleased to get the background information to you. I will leave my card with the committee for anyone to contact me.

Senator Pearson: Thank you. I am glad that I asked the question. That was very interesting.

The Chairman: When the friendship centre movement had just begun in the 1960s, we were all very concerned that the Aboriginal people of this country were migrating to the urban centres. The friendship centres at that time were the "be all and end all" for people moving into the cities. It has changed through the years.

We now have generations of Aboriginal people who have always lived in the city. They do not live on reserves. They do not live in Metis settlements. They are marginalized within the cities.

I am finding that many of those people now have their own small agencies in their own communities. They do not access the friendship centre because they have established their own community centres. I was referring to that change when I asked you about your outreach program.

Do you work with the smaller agencies? In Calgary, they have just started a Metis agency in Forrest Lawn and the friendship centre has moved out to another area.

Has the National Association of Friendship Centres improved access? Are you really working towards changing your programming so that it is more relevant for the Aboriginal people who have lived in the cities for a long time?

The children who have grown up in the city are the ones who are getting into trouble. They are getting into gangs because they have lost their identity.

Has the National Association of Friendship Centres begun looking at how to change with the times?

Ms Whattam: That could be addressed when the national board does its strategic planning. As you know, the representation on our national board is one representative from each region across Canada.

Our contacts at the regional level have the networks at the local level. It is a grassroots-fed organization. Everything comes from the bottom and moves to the top.

The people in B.C. identify different priorities from those in Ontario or the East. Many people realize now that their father, aunt and daughter have been involved. Generations of people have been involved in the friendship centre movement.

As I said earlier, I would like to see an expansion of programs and services for the higher end. I hear from the Ottawa community that we have nothing for the double income, no kids, high-end people. I am asked, "Why do you not have an Aboriginal drama program or theatre program for us?" I say that we are still trying to feed, house and clothe people.

C'est avec le plus grand plaisir que je vous fournirai de la documentation. Je laisserai ma carte auprès du comité au cas où on voudrait communiquer avec moi.

Le sénateur Pearson: C'est moi qui vous remercie. Je suis contente d'avoir posé la question. Ce fut fort intéressant.

La présidente: Au tout début du mouvement des centres d'amitié, dans les années 60, le fait que les Autochtones du pays se déplacent vers les centres urbains nous préoccupait tous beaucoup. Les centres d'amitié tel qu'envisagés à ce moment-là étaient le but suprême de tous ceux qui s'en allaient vivre en ville. Cela a changé au fil des ans.

Il existe maintenant des générations d'Autochtones qui n'ont jamais vécu ailleurs qu'en ville. Ils n'ont jamais habité dans une réserve. Ils ne vivent pas dans des peuplements métis. En ville, ils sont marginalisés.

Je constate que bon nombre de ces Autochtones ont désormais leurs propres petits organismes implantés au sein de leurs propres localités. Ils ne fréquentent pas le centre d'amitié parce qu'ils ont établi leur propre centre communautaire. C'est à ce changement que je faisais allusion quand je vous ai posé une question au sujet de votre programme d'extension.

Travaillez-vous de concert avec les petits organismes? À Calgary, ils viennent tout juste de démarrer un organisme métis à Forrest Lawn, et le centre d'amitié a été réinstallé ailleurs.

L'Association nationale des centres d'amitié a-t-elle amélioré l'accès? Vous efforcez-vous vraiment de changer vos programmes de manière à les adapter aux besoins des Autochtones qui vivent en milieu urbain depuis longtemps?

Les enfants qui ont grandi dans des centres urbains sont ceux qui se retrouvent dans le pétrin. Ils deviennent membres de bandes de jeunes parce qu'ils ont perdu leur identité.

L'Association nationale des centres d'amitié a-t-elle commencé à s'interroger sur la façon de s'adapter à la nouvelle conjoncture?

Mme Whattam: Il en sera question lorsque le conseil national fera sa planification stratégique. Comme vous le savez, la représentation au sein de notre conseil national est d'un délégué par région du pays.

Nos personnes-ressources au niveau régional ont en place les réseaux locaux. Nous sommes un organisme de la base. Tout se fait du bas vers le haut.

Les Autochtones de la Colombie-Britannique ont des priorités différentes de ceux de l'Ontario ou de l'Est. Beaucoup se rendent maintenant compte que leur père, leur tante et leur fille ont participé au mouvement. Des générations complètes ont contribué au mouvement des centres d'amitié.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, j'aimerais que l'on offre plus de programmes et de services en haut de la pyramide. Les Autochtones d'Ottawa me disent que nous n'offrons rien aux familles à double revenu et sans enfants. On me demande pourquoi nous n'offrons pas de programme de théâtre autochtone. Je réponds que nous en sommes encore à essayer de nourrir, de loger et de vêtir des gens.

We are certainly looking at how we could change with the times and at the new demands in our strategic and long-term planning. We are looking at where we want to go as a movement.

Nous examinons certes comment nous pourrions évoluer et nous adapter aux nouvelles exigences dans notre planification stratégique et à long terme. Nous sommes en train de réfléchir à l'avenir du mouvement.

The Chairman: I understand that there will be a powwow May 24, 2002 in Ottawa. Would you like to tell us about that? I am sure that some of the senators would be interested.

La présidente: Je crois savoir qu'il y aura un pow-wow à Ottawa, le 24 mai 2002. Aimeriez-vous nous en parler? Je suis sûre que cela intéresserait des sénateurs.

Ms Whattam: I would certainly love for all of you to attend. It is the 26th Annual Odawa Powwow. It will be held at the Ottawa-Nepean Tent and Trailer Park on Corkstown Road, which is off Moody Drive. If you like, I will send you some information about that. It starts Friday afternoon around four o'clock. There will be drumming, dancing, Aboriginal food, arts and crafts. It will bring Aboriginal people within the community together to reconnect and share their culture and traditions with the non-Aboriginal community. It would be wonderful if all of you could attend.

Mme Whattam: Je serais certes ravie de tous vous y accueillir. Il s'agit du 26e pow-wow Odawa annuel. Il aura lieu au terrain de camping d'Ottawa-Nepean qui se trouve sur le chemin Corkstown, qui débouche sur le chemin Moody. Si vous le voulez, je peux vous envoyer de l'information à ce sujet. Le pow-wow débutera le vendredi après-midi, vers 16 heures. Il y aura des tambours, de la danse, de la cuisine autochtone, des arts et des métiers. Il rassemblera les Autochtones de la collectivité pour leur permettre de renouer avec leurs origines et de partager leur culture et leurs traditions avec les non-Autochtones. Ce serait merveilleux si vous pouviez tous y être.

Senator Christensen: Will it be this weekend?

Le sénateur Christensen: Est-ce le week-end prochain?

Ms Whattam: It will be on May 24, the last weekend in May. The powwow is always the weekend after the Victoria Day holiday Monday.

Mme Whattam: Il aura lieu le 24 mai, c'est-à-dire durant le dernier week-end de mai. Le pow-wow a toujours lieu le week-end qui suit la fête de Victoria.

Senator Johnson: Thank you for appearing before the committee today. I am certain that we will discuss these issues with you in the future as we travel across the country in the fall to talk with people at the friendship centres in the course of our study.

Le sénateur Johnson: Je vous remercie d'être venue rencontrer le comité aujourd'hui. Je suis sûre que nous discuterons à nouveau de ces questions avec vous lorsque nous ferons la tournée du pays à l'automne pour rencontrer les gens dans des centres d'amitié, dans le cadre de notre étude.

You are currently seeking an additional five-year-funding plan from Canadian Heritage. Your recommendations target future programs for urban Aboriginal youth. Could you tell us the key programs that you are targeting for the next five years? I see from these recommendations that there are extensive services listed for a number of areas. I am, of course, interested in knowing more about your five-year requirements for more funding. What are the key target areas?

Vous demandez actuellement à Patrimoine canadien de renouveler le plan de financement quinquennal. Vos recommandations ciblent des programmes futurs à l'intention des jeunes Autochtones en milieu urbain. Pouvez-vous nous dire quels sont les principaux programmes que vous aimeriez offrir au cours des cinq prochaines années? Je vois, dans vos recommandations, une longue énumération de services dans plusieurs domaines. Je suis naturellement curieuse d'en savoir un peu plus au sujet de vos besoins quinquennaux en matière de financement. Quels sont les principaux domaines visés?

Ms Whattam: In terms of the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres initiative, because of the diversity of communities, the projects that come forward are focused on the particular community. It depends on where the project comes from, whether it is a mentoring project, peer counselling or some kind of cultural project that would teach them about their culture and traditions, about their food, about their relationships with their elders and with their environment, or about living off the land — any of those survival kinds of programs.

Mme Whattam: En ce qui concerne l'initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones, étant donné la diversité des collectivités, les projets sont avancés en fonction d'une collectivité en particulier. Tout dépend d'où vient le projet, s'il s'agit d'un projet de mentorat, de conseil par des pairs ou d'un projet culturel qui leur ferait connaître leur culture et leurs traditions, leur cuisine, leurs liens avec les aînés et avec leur environnement ou qui leur apprendrait comment se nourrir de la terre — toutes sortes de programmes de survie de ce genre.

Ms Koebel: We had determined from last year's annual youth forum that our main priorities — and there were about 100 of us from various centres across Canada — were social, cultural and educational issues.

Mme Koebel: À la suite du forum annuel des jeunes de l'an dernier — et 100 d'entre nous environ venus de divers centres du Canada y assistaient —, nous avons décidé que nos principales priorités étaient le social, la culture et l'éducation.

Although they are vague terms, we have to leave them like that because we are from so many places across Canada. Young people want to tackle those issues.

Bien que ces termes soient vagues, nous sommes obligés de les conserver parce que nos origines sont tellement diverses au Canada. Les jeunes veulent s'attaquer à ces questions.

Senator Johnson: Are there 99 friendship centres?

Ms Whattam: There are 117 friendship centres and funding for the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres initiative is limited. Of the 117 friendship centres, only some have a UMAYC project. If we divided that money equally among all the friendship centres, it would amount to about $100,000. That is not enough to run a program.

That is why we would like to see an enhancement to the friendship centre core program funding.

Senator Johnson: Thank you. We will call on you as we progress in our work over the next year.

The Chairman: Thank you. I found it interesting and important. We have been studied to death and do not need another study. This will be an action plan for change.

The committee adjourned.

Le sénateur Johnson: Y a-t-il 99 centres d'amitié?

Mme Whattam: En fait, il y en a 117, mais les fonds affectés à l'initiative des Centres urbains polyvalents pour jeunes Autochtones sont limités. Parmi les 117 centres d'amitié, seulement quelques-uns ont un projet CUPJA. Si nous répartissions l'argent également parmi tous les centres d'amitié, ils ne recevraient chacun que 100 000 $ environ. Ce n'est pas assez pour exécuter un programme.

C'est pourquoi nous aimerions que soit augmenté le financement de base des centres d'amitié.

Le sénateur Johnson: Lorsque nos travaux auront suffisamment progressé l'année prochaine, nous irons vous rencontrer.

La présidente: Merci. J'ai trouvé cet échange intéressant et important. Nous croulons sous les études et n'avons pas besoin d'une autre. C'est pourquoi nous travaillons à un plan d'action pour le changement.

La séance est levée.

OTTAWA, Wednesday, May 1, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 5:50 p.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening and welcome. This is an important action plan for change looking at how we can improve the lives of urban Aboriginal people, especially the youth within the cities.

I should like to welcome you both. Dr. Valaskakis, please introduce your colleague.

Dr. Gail Valaskakis, Director of Research, Aboriginal Healing Foundation: With me is Giselle Robelin, who works in the communications department of the Aboriginal Healing Foundation.

The Aboriginal Healing Foundation thanks you very much for inviting a presentation to the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples. We know this is an extremely important area, and we are grateful to be included in your deliberations.

The Aboriginal Healing Foundation, as you may know, is a federally funded, Aboriginal-run, not-for-profit corporation. It was established in March 1998 to support the healing

OTTAWA, le mercredi 1er mai 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 17 h 50 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Bonsoir et bienvenue à tout le monde. Nous avons ici un important plan d'action en vue de changements, qui examine la manière dont nous pouvons améliorer la situation des Autochtones des milieux urbains, particulièrement des jeunes qui vivent dans les villes.

Je vous souhaite la bienvenue à toutes deux. Madame Valaskakis, veuillez présenter votre collègue.

Mme Gail Valaskakis, directrice de la recherche, Fondation pour la guérison des Autochtones: Je suis accompagnée de Gisèle Robelin, qui travaille au département des communications de la Fondation pour la guérison des Autochtones.

La Fondation pour la guérison des Autochtones vous remercie infiniment de l'avoir invitée à témoigner devant le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones. Nous savons que c'est un sujet extrêmement important, et nous sommes heureux de pouvoir participer à vos délibérations.

La Fondation pour la guérison des Autochtones, vous le savez certainement, est une organisation à but non lucratif qui est administrée par les Autochtones et financée par le gouvernement

initiatives for those who were affected by the physical and sexual abuse that occurred in Canada's residential schools. That includes the intergenerational impacts of those residential schools.

The foundation addresses that legacy through funding community-based, holistic healing projects that are developed under the terms of our funding agreement and also on the basis of ongoing dialogue with Aboriginal people. We hold regular gatherings across the country. We have a great many hits on our Web site. We produce newsletters and have a lot of communication with Aboriginal people.

The agreement provided $350 million to a healing fund. We were given one year to set up, five years to spend or commit the funds, and that included the interest, and four years to monitor the projects and submit a final report. That final report will be submitted on March 31, 2008, the end of our 10-year period. That will be the end of the Aboriginal Healing Foundation as we know it now.

Our focus is on the prevention of abuse and the process of reconciliation between victims and offenders, between Aboriginal people and Canadians. Intergenerational impacts among First Nations, Metis and Inuit are a priority focus of what we are doing at the Aboriginal Healing Foundation. We have priority areas in terms of both regions and communities of interest. Youth is an important community of interest.

As a reminder — I am sure people know this — between 1847 and 1969, approximately 130 boarding schools, industrial schools or hostels operated in Canada. They were run as a partnership between the Canadian government and the major churches, including primarily the Catholic, Anglican, Methodist, United and Presbyterian Churches. Though the government ceased this partnership in April 1969, a number of boarding schools continued in some form or another until the 1970s or 1980s. The schools were focused on assimilating, acculturating and Christianizing Aboriginal children who, after 1920, were obligated to go to school from the age of five to 15.

The 1991 Aboriginal Peoples Survey by StatsCan found that approximately 105,000 to 107,000 survivors of the residential school system were still alive at that time. The 2001 Aboriginal Peoples Survey suggests that 93,000 are alive at this time. In the earlier survey, of those survivors, 80 per cent were First Nations, 9 per cent were Metis — Metis were not supposed to be in boarding schools, but indeed they were — 6 per cent were non-status and 5 per cent were Inuit.

Almost 70 per cent of those claiming Aboriginal origins today live in cities or off reserve. Many of those people were affected by the intergenerational impacts of residential schools. According to the most recent survey data, Aboriginal people under the age of

fédéral. Elle a été créée le 30 mars 1998 pour aider les Autochtones affectés par les abus physiques et sexuels perpétrés dans les pensionnats et aussi les Autochtones qui subissent les répercussions intergénérationnelles de ces abus, et à mettre en oeuvre des projets de guérison.

La Fondation s'attaque à cet héritage en finançant des projets communautaires de guérison holistique qui sont formulés conformément aux critères de notre accord de contribution et aussi en tenant compte des rétroactions obtenues de notre dialogue régulier avec les peuples autochtones. Nous tenons régulièrement des rassemblements dans tout le pays. Nous avons de nombreuses visites sur notre site Web. Nous diffusons des bulletins de nouvelles et nous avons d'amples communications avec les peuples autochtones.

L'accord de financement prévoyait 350 millions de dollars pour un fonds de guérison. La Fondation disposait de un an pour s'organiser, cinq ans pour distribuer ou engager les fonds et les intérêts accumulés, et quatre ans pour réaliser les activités régulières de suivi et rédiger un rapport final. Ce mandat de dix ans se terminera le 31 mars 2008. Ce sera la fin de la Fondation pour la guérison des Autochtones telle que nous la connaissons maintenant.

Nous nous concentrons sur la prévention des abus et sur le processus de réconciliation entre les victimes et les agresseurs, entre les peuples autochtones et d'autres Canadiens. Les répercussions intergénérationnelles au sein des Premières nations, des Métis et des Inuits sont le principal point de mire de nos activités à la Fondation pour la guérison des Autochtones. Nous avons établi des priorités, au plan des régions et des groupes d'intérêt. Les jeunes sont un important groupe d'intérêt.

À titre de rappel — je suis sûre que tout le monde le sait — entre 1847 et 1969, environ 130 pensionnats, écoles industrielles et résidences scolaires pour Indiens étaient exploitées au Canada. Ces établissements étaient dirigés en partenariat entre le gouvernement du Canada et l'Église catholique, l'Église anglicane, l'Église méthodique, aussi appelée l'Église unie, et l'Église presbytérienne. Bien que le gouvernement ait mis fin à ces partenariats en avril 1969, plusieurs de ces écoles ont poursuivi leurs activités pendant les années 70 et 80. Les écoles avaient été créées pour assimiler, acculturer et christianiser les enfants autochtones. Après 1920, la fréquentation de ces écoles est devenue obligatoire pour les enfants de cinq à 15 ans.

D'après le recensement des peuples autochtones qu'a fait Statistique Canada en 1991, environ 105 000 à 107 000 personnes qui avaient fréquenté les pensionnats étaient encore vivantes à ce moment-là. Le recensement effectué en 2001 concluait que 93 000 anciens pensionnaires vivaient encore. Dans le premier recensement, 80 p. 100 des sujets étaient membres des Premières nations, 9 p. 100 étaient Métis — les Métis n'étaient pas censés être dans ces pensionnats, mais ils l'étaient — 6 p. 100 étaient des Indiens non-inscrits et 5 p. 100 étaient Inuits.

Près de 70 p. 100 des personnes qui font état d'origines autochtones habitent aujourd'hui dans des villes ou hors des réserves. Bon nombre ont subi les répercussions intergénérationnelles des écoles résidentielles. Selon les données

25 constitute 56.2 per cent of the total Aboriginal population. People in residential schools were impacted through the loss of their families, their communities, their language and culture. Many Aboriginal youth have also been impacted indirectly. Many of the people who were in residential schools either witnessed or themselves suffered physical and sexual abuse. It is that intergenerational impact that is important to the work of the committee and to the work of the Aboriginal Healing Foundation.

According to the 1996 census, youth make up 60 per cent of the Inuit population, 50 per cent of the Metis population and 54 per cent of the First Nations population. That figure is 50 per cent in census metropolitan areas. Other people have appeared before the committee and given you much greater demographic detail, but I wanted to bring that to your attention once again.

Youth today are not direct survivors of residential schools. The impact of abuse, however, is passed on from generation to generation. That is the legacy of residential schools. That is the legacy that we are addressing at the Aboriginal Healing Foundation. Intergenerational impacts are the effects of the physical and sexual abuse that are passed on to children, grandchildren and great-grandchildren of the Aboriginal people who attended residential schools.

There is a wide range of intergenerational impacts. I have included in the brief two suggested lists of intergenerational impacts. One comes from the doctoral thesis of Rosalind Ing, who suggests that there are 46 intergenerational impacts. She did an interesting study in relation to residential schools over three generations: second, third and fourth generation Aboriginal people. That is in the first appendix to your package. The second is from the Nuxalk Nation Community Healing and Wellness Development Plan compiled in 2000. That suggests 32 intergenerational impacts of residential schools. It is found in the second appendix. There are others, but I bring those two to your attention.

One of the things that the committee raised is the definition of "youth." I am sure you are aware of this, but I wanted to explain that different Aboriginal organizations have different definitions. The National Association of Friendship Centres, the Congress of Aboriginal Peoples and the Métis National Council talk about "youth" as age 15 to 24. The Inuit Tapirisat, or Tapiriit Kanatami, uses a broader range. They talk about "youth" as age 13 to 29. Finally, the Assembly of First Nations, the Native Women's Association of Canada and the Aboriginal Healing Foundation all define it as age 18 to 24. There are reasons for defining "youth" differently, but it is something that the committee might want to consider.

recueillies lors du tout dernier recensement, les Autochtones de moins de 25 ans constituent 56,2 p. 100 de l'ensemble de la population autochtone. Les enfants qui ont fréquenté ces pensionnats ont subi des répercussions par le biais de la perte de leur famille, de leur collectivité, de leur langue et de leur culture. De nombreux jeunes Autochtones en ont aussi subi des effets indirects. Un bon nombre des pensionnaires de ces écoles ont été témoins d'abus physiques et sexuels ou en ont été eux-mêmes victimes. Ce sont ces répercussions intergénérationnelles qui font l'objet des travaux du comité et des activités de la Fondation pour la guérison des Autochtones.

Selon le recensement de 1996, les jeunes Autochtones composent aujourd'hui 60 p. 100 de la population inuite, 50 p. 100 de la population métisse et 54 p. 100 de la population des Premières nations. Ce chiffre atteint 50 p. 100 dans le recensement des régions métropolitaines. D'autres personnes ont témoigné devant votre comité et vous ont donné beaucoup plus de détails démographiques, mais je tenais à les signaler encore une fois à votre intention.

Les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas les survivant directs des pensionnats mais l'impact des abus perpétrés dans le système des pensionnats se transmet de génération en génération. C'est l'héritage des pensionnats. C'est cet héritage auquel s'intéresse la Fondation pour la guérison des Autochtones. L'expression répercussions intergénérationnelles désigne les effets des abus physiques et sexuels qui sont transmis aux enfants, aux petits-enfants et aux arrières-petits-enfants des Autochtones qui ont fréquenté les pensionnats.

Il y a une vaste gamme de répercussions intergénérationnelles. J'ai annexé à mon mémoire deux listes de répercussions intergénérationnelles. L'une est tirée d'un texte de doctorat de Rosalind Ing, qui conclut à 46 répercussions intergénérationnelles. Elle a fait une étude intéressante des effets des pensionnats sur trois générations, soit la seconde, la troisième et la quatrième génération d'Autochtones. C'est la première annexe du document. La deuxième vient de la Nuxalk Nation Community Healing et du Plan de développement du bien-être qui a été dressé en 2000. L'on y trouve une liste de 32 répercussions intergénérationnelles des pensionnats. C'est à la deuxième annexe. Il y en a d'autres, mais ce sont ces deux listes que je voulais porter à votre attention.

L'une des questions qu'a soulevé le comité vise la définition de «jeune». Je suis sûre que vous le savez, mais je voulais expliquer que différentes organisations autochtones ont des définitions différentes. L'Association nationale des centres d'amitié, le Congrès des peuples autochtones et le Conseil national des Métis désignent, par «jeunes», les gens âgés de 15 à 24 ans. L'Inuit Tapirisat, ou Tapiriit Kanatami, a une définition plus vaste. Pour eux, les jeunes sont âgés de 13 à 29 ans. Enfin, l'Assemblée des premières nations, l'Association des femmes autochtones du Canada et la Fondation autochtone de guérison définissent les jeunes comme étant âgés de 18 à 24 ans. Il y a des raisons de définir les «jeunes» de différentes façons, et peut-être le comité s'intéressera-t-il à la question.

The Aboriginal Healing Foundation has produced an interim evaluation report, which I have included in the package. I would be pleased to send any additional information that people would like to have. That evaluation is based on 36 sample files and a survey of 344 projects that were active in January 2001. On the basis of the 74 per cent response to that survey, which is high, we know that 1,686 communities were being served at that time, and that 29 per cent of those communities were urban. We know that approximately 59,000 participants in healing activities responded to that survey. That was much higher than we expected.

The most amazing finding is that only 1 per cent of those people had ever been involved, according to their survey responses, in healing activities prior to the creation of the Aboriginal Healing Foundation. We are hitting a target group that had not engaged in healing prior to that, for whatever reason.

Of the participants in healing, 44 per cent were male. That is also quite remarkable because a lot of Aboriginal men had not accessed healing. Fifty-three per cent were female.

Almost 11,000 people were participating in training programs — First Nations on reserve 60 per cent, off reserve 26 per cent, Metis 9 per cent, and Inuit 5 per cent. Again, there is less participation in urban areas than on reserves, but it is sizable nonetheless.

Another remarkable feature was that over 7,500 people identified themselves as having special needs in regard to healing that related to their having suffered severe trauma whose impact they still felt, the inability to participate in a group, or a history of suicide attempts or life-threatening addictions — indications of a need for some precise and long-term healing.

It is of interest that 24.5 per cent of our funding was invested in urban areas. We spent $2,000,547 and-some-cents on youth projects. If we look at projects in which youth are specified — they are included, in other words, with other people, but they are specified as one of the target groups — then our budget goes up to $3,397,637. Youth, although not necessarily in urban areas, have benefited from a quarter of the money that we have spent at the Aboriginal Healing Foundation to date.

As of today, we have committed $208,765,867.37 to 922 projects. However, the 24.5 per cent I just gave you would have applied to the money that had been spent when we did the evaluation in January 2001. I am not sure that we are still spending a quarter of the funds on youth, although I suspect we are.

I wanted to bring to your attention that our board is concerned about youth issues. Because of that and because youth are a priority, we actually held a small conference where we convened 21 people who were either representatives of projects that we fund

La Fondation de guérison des Autochtones a déposé un rapport intérimaire d'évaluation, que j'ai annexé à mon document. Je serais heureuse de vous faire parvenir toute autre information que vous souhaiterez avoir. Cette évaluation est fondée sur 36 dossiers et un examen des 344 projets financés qui étaient en cours en janvier 2001. D'après le taux de réponse de 74 p. 100 à ce sondage, un taux relativement élevé, nous savons que 1 686 communautés étaient desservies à ce moment-là et que 29 p. 100 de ces communautés étaient en région urbaine. Nous savons qu'environ 59 000 participants aux activités de guérison ont répondu à ce sondage. C'était beaucoup plus que nous ne nous y étions attendus.

La plus étonnante découverte, d'après les réponses obtenues au sondage, est que seulement 1 p. 100 de ces gens avaient un jour participé à des activités de guérison avant la création de la Fondation pour la guérison des Autochtones. Nous atteignons un groupe cible qui n'a pas participé à des activités de guérison avant cela, quelle que soit leur raison.

Au sujet des participants aux activités de guérison, 44 p. 100 étaient des hommes. C'est aussi assez remarquable, parce que beaucoup d'hommes autochtones n'avaient jamais participé à ce type d'activité. Cinquante-trois pour cent étaient des femmes.

Près de 11 000 personnes participaient à des programmes de formation — les Premières nations sur réserve 60 p. 100, hors réserve 26 p. 100, les Métis 9 p. 100 et les Inuits 5 p. 100. On voit encore qu'il y a moins de participation dans les régions urbaines que sur les réserves, mais elle est tout de même importante.

Un autre fait remarquable est que plus de 7 500 répondants ont affirmé avoir des besoins spéciaux en matière de guérison, lesquels découlaient des traumatismes graves subis dont ils ressentaient encore les séquelles; ils ont aussi dit être incapables de participer à des activités de groupe, avoir fait des tentatives de suicide ou avoir des toxicomanies qui menaçaient leur vie — facteurs révélateurs de la nécessité de mesures de guérison précises et à long terme.

Il est intéressant de constater que 24 p. 100 de nos fonds ont été investis dans les régions urbaines. Nous avons dépensé 2 000 547 millions de dollars et quelques sous sur les projets axés sur les jeunes. Si nous regardons les projets où les jeunes sont cités — ils sont englobés, autrement dit, avec d'autres personnes, mais ils sont cités comme l'un des groupes cibles — alors, notre budget monte à 3 397,637 millions de dollars. Les jeunes, bien que pas nécessairement seulement ceux des régions urbaines, ont bénéficié d'un quart de l'argent qu'a investi la Fondation pour la guérison des Autochtones jusqu'à maintenant.

À ce jour, nous avons engagé 208 765 867,37 $ sur 922 projets. Cependant, les 24,5 p. 100 dont je viens de parler s'appliqueraient à l'argent qui avait été dépensé au moment où nous avons fait l'évaluation, en janvier 2001. Je ne suis pas sûre que nous dépensions encore le quart des fonds sur les jeunes, bien que je soupçonne que ce soit le cas.

Je voulais porter à votre attention que notre conseil d'administration se préoccupe des questions relatives aux jeunes. Pour cette raison, et parce que les jeunes sont une priorité, nous avons tenu une petite conférence, à laquelle nous avons convoqué

or of national organizations. We got them together for three days and asked the following: What kind of projects do you think are important? How might youth participate more meaningfully? What do you think we should be looking at in regard to best practices for youth projects?

At the current time, 79 of our 908 board-approved projects serve youth along with others and 48 serve youth only, of which 14 are targeted as urban Aboriginal youth projects. Summaries of those projects have been appended to the documents you have received.

You want to be able to replicate best practices in the Aboriginal youth projects. You want something adaptable, a technique or intervention that can address healing needs of Aboriginal youth, and urban youth in particular, in many different contexts.

An overview of the growing literature on best practice shows it is focused very much on governance, administration, systemic aspects of organizations and accountability. We are very interested, and we have just begun research on this, in focusing on best healing practices. What kinds of practices emerge from what we have learned through our evaluations and also through the evaluations the projects conduct themselves that we can share with our communities? In other words, what can be learned about prevention, interventions and recovery from the intergenerational impacts of residential schools?

Some of those best practices — and some of them are systemic, they are of the sort that I mentioned — have already begun to emerge, and they come to light from the characteristics of the projects that we are funding, but also from the responses of our youth at the conference that we held.

I would like to bring six of those to your attention. One is that projects are most effective — and this was the number one thing our youth pointed out — when they are initiated and administered by youth. That is now the number one priority in our board's youth strategy: We must have youth-accountable and youth-administered projects.

They are probably most effective when they are partnered with or integrated into other community services. They should involve elders, parents and mentors.

It is really interesting that the number one recommendation of the 30 that they made is to tell youth about residential schools. Our parents and grandparents went there, and they will not talk about it. We do not know what they experienced. Please let us meet with our parents and our grandparents; create situations where we have to talk to them and we can be with them. Let us meet elders; we want to.

21 personnes représentant soit des projets que nous finançons, soit des organisations nationales. Nous les avons rassemblés pendant trois jours pour leur poser les questions suivantes: Quel genre de projets, à votre avis, sont importants? Comment les jeunes pourraient-ils participer de façon plus concrète? D'après vous, sur quoi devrions-nous nous concentrer, en matière de pratiques exemplaires relativement aux projets axés sur les jeunes?

Actuellement, 79 de nos 908 projets qui ont reçu l'approbation du conseil desservent les jeunes et d'autres membres de la population et 48 ne desservent que les jeunes, dont 14 ciblent les jeunes des milieux urbains. Les sommaires de ces projets ont été annexés aux documents que vous avez reçus.

Nous voulons pouvoir reproduire les pratiques exemplaires des projets axés sur les jeunes. Il faut quelque chose d'adaptable, une technique ou une intervention qui puisse répondre aux besoins de guérison des jeunes Autochtones, et de ceux des milieux urbains en particulier, dans de nombreux contextes différents.

D'après un examen des documents de plus en plus nombreux sur les pratiques exemplaires, celles-ci sont fortement axées sur la régie, l'administration, les aspects systémiques des organisations et la reddition des comptes. Nous sommes très intéressés, et nous venons seulement d'entamer des recherches sur la question, à nous concentrer sur les pratiques exemplaires en matière de guérison. Quel genre de pratiques ressortent de ce que nous ont appris nos évaluations, et aussi quelles évaluations effectuées dans le cadre des projets pouvons-nous partager avec nos communautés? Autrement dit, quelles leçons pouvons-nous tirer en matière de prévention, d'interventions et de rétablissement des séquelles intergénérationnelles des pensionnats?

Certaines de ces pratiques exemplaires — et d'autres sont systémiques, elles sont du genre dont j'ai parlé — ont déjà commencé à faire surface, et elles ressortent des caractéristiques des projets que nous finançons, mais aussi des réponses que nous avons reçues des jeunes et à la conférence que nous avons tenue.

J'aimerais porter six de ces réponses à votre attention. L'une est que les projets sont plus efficaces — et c'est le principal élément qu'ont fait ressortir les jeunes — lorsqu'ils sont générés et administrés par des jeunes. C'est maintenant la plus grande priorité de la stratégie de notre conseil d'administration axée sur les jeunes: nous devons avoir des projets qui sont générés et administrés par les jeunes.

Ils sont probablement plus efficaces lorsqu'ils sont réalisés en partenariat avec d'autres services communautaires ou intégrés à eux. Devraient y participer les aînés, les parents et les mentors.

Il est très intéressant que la principale recommandation des 30 personnes est de parler aux jeunes des pensionnats. Nos parents et nos grands-parents les ont fréquentés, et ils n'en parlent toujours pas. Nous ne savons pas ce qu'ils ont vécu. Laissez-nous rencontrer nos parents et nos grands-parents; créer des situations propices au dialogue et où nous pouvons être avec eux. Laissez-nous rencontrer les aînés; c'est ce que nous voulons.

That is indicative of the third point, that they really must involve parents, elders and mentors in different situations. Projects should build identity, community and a sense of belonging. I will speak about that sense of belonging and how important that is in regard to suicide in just a minute.

Projects promote Aboriginal language and culture. Language, of course, is the medium, the carrier of culture, and culture is the carrier of belonging, of community, of family. For that reason, it is really important that that be the focus.

We recognize that healing is a long-term process; it will not happen overnight. It has physical, spiritual, emotional and social dimensions. We must address that wider scope.

I want to speak about one critical issue facing Aboriginal youth, including urban Aboriginal youth, and that is youth suicide. As we know, Aboriginal youth in the cities are vulnerable to poverty and cultural and social alienation. That fosters deeply antisocial, sometimes self-destructive behaviours. It is important to realize that we have done very little research into these kinds of issues.

I speak regularly with Laurence Kirmayer, as we are co-chairing the Aboriginal mental health research network. He is well-known for his work on suicide and did a formidable and fundamental study on youth suicide for the Royal Commission on Aboriginal Peoples. He currently sits on Health Canada's advisory group on suicide prevention. I asked him about information on suicide among Aboriginal youth in urban areas. He said there is nothing that he knows of.

Senators surely are better informed, but there is nothing he knows of, and therefore nothing I know of, that precisely targets urban Aboriginal youth suicide.

In looking at the data generally, there are many areas in which there is nothing dealing precisely with urban Aboriginal youth. Thus, one of the very important roles this committee can have is in regard to research in these areas.

At the same time, we can look at information from other areas. There is research being done on land-based groups, including on suicide rates. It is five to six times higher among Aboriginal youth than other peers, and the number is even larger if one looks at attempted suicides, self-inflicted injuries, and accidents, which are also significantly, that is, two to three times, higher. This is an extremely important area. Because the risk factors are presented in different ways in urban areas, and the ways that one would foster belonging are different, it is really critical that that kind of research be done.

Ceci nous amène au troisième élément, soit qu'il faut vraiment faire participer les parents, les aînés et les mentors à diverses situations. Les projets devraient renforcer l'identité, le sentiment de communauté et d'appartenance. Je parlerai dans un moment de ce sentiment d'appartenance et de son importance en ce qui concerne le suicide.

Les projets favorisent la langue et la culture autochtones. La langue, bien sûr, est le véhicule de la culture, et la culture est l'assise du sentiment d'appartenance, de communauté, du sens de la famille. Pour cette raison, il est très important d'en faire notre point de mire.

Nous reconnaissons que la guérison est un processus à long terme; ça n'arrive pas du jour au lendemain. Elle comporte des dimensions physiques, spirituelles, émotionnelles et sociales. Nous devons nous intéresser à ces aspects plus vastes.

J'aimerais parler d'un problème critique que connaissent les jeunes Autochtones, y compris les jeunes des milieux urbains, celui du suicide chez les jeunes. Nous le savons, les jeunes Autochtones des villes sont vulnérables à la pauvreté, à l'aliénation culturelle et sociale. Cela favorise des comportements profondément antisociaux et parfois autodestructeurs. Il est important de réaliser que nous n'avons fait que très peu de recherche sur ce type de problèmes.

Je m'entretiens régulièrement avec Laurence Kirmayer, et nous sommes coprésidents du réseau de recherche sur la santé mentale des Autochtones. Il est bien connu pour ses travaux sur le suicide et il a fait une étude formidable et fondamentale sur le suicide chez les jeunes, pour la Commission royale sur les peuples autochtones. Il siège actuellement au groupe consultatif de Santé Canada sur la prévention du suicide. Je lui ai demandé s'il existe des données sur le suicide chez les jeunes Autochtones des milieux urbains. Il m'a répondu qu'il n'en connaît pas.

Les sénateurs sont certainement mieux informés, mais il n'existe rien à sa connaissance, et par conséquent, à la mienne, qui cible le problème du suicide chez les jeunes Autochtones des milieux urbains.

Si nous regardons les données en général, il y a de nombreux sujets sur lesquels il n'existe rien qui concerne précisément les jeunes Autochtones des régions urbaines. Par conséquent, ce comité pourrait jouer un rôle très important relativement à la recherche dans ces domaines.

Cependant, nous pouvons examiner l'information dont nous nous disposons sur d'autres sujets. Des recherches sont effectuées sur les groupes qui vivent en territoire, y compris sur les taux de suicide. Il est cinq à six fois plus élevé chez les jeunes Autochtones que chez les jeunes de la population générale, et c'est encore pire si l'on tient compte des tentatives de suicide, des blessures auto-infligées et des accidents, qui sont aussi très nombreux, qui doublent ou triplent les chiffres. C'est un domaine extrêmement important. Parce que les facteurs de risque sont présentés différemment dans les régions urbaines, et que les moyens que l'on prendrait pour stimuler le sentiment d'appartenance sont différents, il est absolument essentiel d'effectuer ce type de recherche.

However, I want to point out to you one study that gained a great deal of attention recently. It was done in 1998 by Chandler and LaLonde, in which they surveyed 196 communities in British Columbia over a five-year period. They recognized a relationship between cultural continuity and youth suicide. The research is really quite astounding, as they took six factors and analyzed them in relation to communities and to a continuum of suicide rates.

They discovered that personal identity formation that is critical during youth is linked not only to a sense of belonging, but a realization that one is connected to one's own past and that one is building a future. A sense of cultural continuity and a sense of empowerment are critical.

They also found cultural continuity is revealed and expressed in a series of activities and practices a community engages in with its members. Those activities and practices showed they had some control over their lives. They have looked at governance. Because they studied land-based communities, they looked at land claims. They looked at education, health and cultural facilities and control over policing and firefighting. They found that the practices that contribute to cultural continuity are interrelated and that their effectiveness is interdependent.

When you look at these six activities on a continuum, and at the continuum in relation to suicide rates, you find that it went from zero to 500 to 800 times the national average, and that there was a direct correlation between communities that engaged in no activities or practices related to these six factors and communities that had activities and practices related to all six. That is a really striking piece of work.

Other people are saying maybe there are other reasons. The authors themselves say maybe there are, but it is a very convincing piece of work that will stimulate other people to do more on this.

What it really indicates is the importance of a sense of cultural belonging, of community. We know that cities and urban areas are not necessarily places where the culture of Aboriginal people is strengthened or supported. Many Aboriginal people live in a very blended world in urban areas, but they really are Metis, First Nations or Inuit, and they feel that belonging very strongly.

There is a deep legacy of colonialism, and that includes sexual and physical abuse, from the residential school system, and that has made it very difficult to maintain cohesion and health in Aboriginal families. Urban Aboriginal people often fall into a cultural and service void between the jurisdictional areas of the federal and provincial governments, and that does not help matters either.

Cependant, j'aimerais porter vous signaler une étude qui a attiré beaucoup d'attention récemment. Elle a été effectuée en 1998 par Chandler et Lalonde. Ils ont sondé 196 communautés de la Colombie-Britannique sur une période de cinq ans. Ils ont établi un lien entre la continuité culturelle et le suicide chez les jeunes. La recherche est véritablement renversante, parce qu'ils ont défini six facteurs, qu'ils ont analysés en rapport avec les communautés et un continuum de taux de suicide.

Ils ont découvert que la formation de l'identité personnelle, qui est critique pendant la croissance, est liée non seulement à un sentiment d'appartenance mais aussi à la prise de conscience de notre lien avec notre propre passé et que l'on prépare son avenir. Il est absolument vital d'avoir un sentiment de continuité culturelle et d'habilitation.

Ils ont aussi découvert que la continuité culturelle se révèle et s'exprime dans diverses activités et pratiques de la communauté avec ses membres. Ces activités et ces pratiques sont l'expression de l'exercice d'un certain contrôle sur leur vie. Ils ont examiné l'aspect de la gouvernance. Comme ils étudiaient les communautés en territoire, ils se sont intéressés aux revendications territoriales. Ils ont observé les aspects de l'éducation, de la santé et des installations culturelles, ainsi que du contrôle sur les activités policières et sur celles de la lutte contre les incendies. Ils ont trouvé que les pratiques qui contribuent à la continuité culturelle sont interreliées et que leur efficacité est interdépendante.

Lorsque l'on observe ces six activités dans le cadre d'un continuum, et ce continuum en rapport avec les taux de suicide, l'on découvre un saut de zéro à 500 ou 800 fois la moyenne nationale, et qu'il y avait une corrélation directe entre les communautés qui n'avaient ni activités, ni pratiques liées à ces six facteurs et les communautés qui en avaient. Ce sont des conclusions absolument frappantes.

D'aucuns soutiennent qu'il peut y avoir d'autres raisons. Les auteurs ont eux-mêmes admis qu'il en existe peut-être, mais les résultats de leur recherche sont très convaincants et inciteront d'autres personnes à suivre leur exemple.

Ce que révèle véritablement cette recherche, c'est l'importance du sentiment d'appartenance culturelle, de communauté. Nous savons que les villes et les régions urbaines ne sont pas nécessairement des endroits où la culture des peuples autochtones est renforcée ou soutenue. De nombreux Autochtones vivent dans un monde dont tous les éléments se confondent maintenant, dans les régions urbaines, mais ils sont en réalité des Métis, des membres des Premières nations ou des Inuits, et ils ressentent profondément cette appartenance.

Le colonialisme a laissé des marques profondes, dont les abus sexuels et physiques, par le système de pensionnat, et cela a beaucoup compliqué la tâche de la préservation de la cohésion et de la santé des familles autochtones. Les Autochtones des milieux urbains tombent dans un vide culturel et de service, entre les fentes des domaines de compétence des gouvernements fédéral et provinciaux, et cela ne fait rien pour améliorer la situation.

Improving the personal, social and economic prospects has to do with a number of areas. One is research, as I mentioned. It has such an important role in helping us learn more about urban Aboriginal youth. The second is the federal, provincial, territorial and municipal support for culturally relevant and community-based urban Aboriginal initiatives.

I would suggest three kinds. One is youth-initiated and administered healing projects, not unlike the ones of which we have included profiles, because that is what youth are interested in.

The second is the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, which is a wonderful example of pulling together the six best practice items I mentioned into a flexible format that is available in urban areas.

Finally, friendship centres, women's shelters, halfway houses and other community organizations should provide services for urban Aboriginal youth.

The Chairman: Thank you very much for a very interesting and informative presentation.

I have several comments. My father was a product of the residential school system. My uncle died a simple man because of the effects of that system. My children had to attend one for a while, and my oldest son experienced some different physical terrors, but I tuned them in very well.

I think back on how resilient the First Nations, the Metis and the Inuit were, given the residential school system, the reservation system, the half-breed scrip and the forced Inuit relocation. Our people are so strong they survived all that. That is an important thing that a lot of people do not even realize.

I have to wonder about your percentages, because the Metis were not counted. There were many Metis in the residential schools, but the government did not pay for them. I remember one of my colleagues from many years ago said he attended a residential school for 12 years and learned two things. He learned how to sign his name and how to plant potatoes, because he was a Metis and there was no money for Metis. Your percentages could be a little deceptive because they were not recorded. A lot of Metis and Inuit were forced to go to the residential schools.

Do you focus only on First Nations on reserve or do you consider all of the Aboriginal groups?

Dr. Valaskakis: We consider all of the Aboriginal groups. One of our major priorities is the North, because we have not had as many projects there as we would like.

As you know, the majority of people who attended residential schools did so in the West or the North, and according to the 1991 Aboriginal Peoples Survey, the majority of survivors are

L'amélioration des perspectives personnelles, sociales et économiques concerne de nombreux domaines. L'un d'eux est la recherche, comme je l'ai dit. Elle a un rôle très important, celui de nous aider à mieux connaître les jeunes Autochtones des milieux urbains. Le deuxième domaine est le soutien fédéral, provincial, territorial et municipal des initiatives autochtones communautaires et de pertinence culturelle.

J'en proposerais trois genres. D'abord, les projets générés et administrés par les jeunes, semblables, en quelque sorte, à ceux dont nous avons fourni un aperçu, parce que c'est ce qui intéresse les jeunes.

Deuxièmement, il y a les maisons de la jeunesse autochtone à vocation multiple en milieu urbain, qui sont un merveilleux exemple de l'intégration des six pratiques exemplaires, dont j'ai parlé, en un format adaptable et réalisable en milieu urbain.

Enfin, les centres d'amitié, les refuges pour femmes, les maisons de transition et autres organismes communautaires devraient fournir des services aux jeunes Autochtones des milieux urbains.

La présidente: Merci beaucoup de cet exposé très intéressant et instructif.

J'ai plusieurs commentaires à faire. Mon père était un produit du système des pensionnats. Mon oncle a quitté ce monde encore un homme simple à cause des séquelles qu'avait laissé ce système sur lieu. Mes enfants ont dû fréquenter l'un d'eux pendant un certain temps, et mon fils aîné a connu diverses terreurs physiques, mais j'ai pu les ajuster.

Je pense à la résistance dont ont fait preuve les Premières nations, les Métis et les Inuits, étant donné le système des pensionnats, les réserves, les concessions de terres aux Métis et le déplacement forcé des Inuits. Nos peuples sont tellement forts qu'ils ont survécu à tout cela. C'est un facteur important dont peu de gens ont réellement conscience.

Je m'interroge cependant sur vos pourcentages, parce que les Métis n'ont pas été recensés. Il y a eu de nombreux Métis dans les pensionnats, mais le gouvernement ne payait pas pour eux. Je me rappelle l'un de mes collègues, il y a de nombreuses années, qui a dit avoir fréquenté un de ces pensionnats pendant 12 ans et avoir appris deux choses. Il a appris comment signer son nom et comment planter des pommes de terre, parce qu'il était Métis et qu'il n'y avait pas d'argent pour les Métis. Vos pourcentages pourraient être un peu trompeurs, parce que les Métis n'étaient pas recensés. Beaucoup de Métis et d'Inuits ont été forcés de fréquenter ces écoles.

Est-ce que vous mettez l'accent sur les Premières nations des réserves, ou est-ce que vous tenez compte de tous les groupes autochtones?

Mme Valaskakis: Nous tenons compte de tous les groupes autochtones. Une de nos grandes priorités est le Nord, parce que nous n'y avons pas réalisé autant de projets que nous l'aurions voulu.

Comme vous le savez, la majorité des gens qui ont fréquenté les pensionnats étaient dans l'Ouest ou dans le Nord, et d'après le recensement des peuples autochtones réalisé en 1991, la majorité

living in the Northwest Territories now, but many of the people who actually went to residential schools were in Saskatchewan and other places.

We focus on all Aboriginal people and they are all represented on our board. It is a 17-person board with representatives from First Nations, non-status, status, Metis, Inuit and the five national organizations. Therefore, the women's organization, AFN, et cetera, all have appointees on the board as well as members at large. It is a very interesting experience.

The Chairman: I would like to talk about youth suicide. I was very fortunate to be appointed to the very first Suicide Prevention Committee for the Province of Alberta. Two psychiatrists from the University of Calgary on that committee did a lot of research. I cannot remember their names. It was a long time ago.

I notice that suicide is increasing rather than decreasing, both on and off reserve. Do you feel that what you are doing is helping?

Dr. Valaskakis: It is difficult to know. There is a modelling factor in terms of the literature, so it happens to cluster. That is very difficult to work against, but I do think that talking and healing circles, people having access to elders and better communication with others, and working with peers and mentors do help. It is a long-term process, and we certainly have work to do on suicide.

The Chairman: I can understand that. Now, do you know what percentage of your funding goes to Metis, Inuit or First Nations?

Dr. Valaskakis: We do break it down. I do not know if it is broken down by funding or numbers of projects.

With regard to the Metis, the question on the 1991 Aboriginal Peoples Survey was indirect. The question was: Did you go to school? There was a follow-up question: Was it a residential school? That was the basis for all the information. That is the basis for the 5 per cent Inuit and the 9 per cent Metis, et cetera.

The latest Aboriginal Peoples Survey asks a very direct question: Did you go to a residential school defined as a boarding school, hostel or industrial school? Did any of the following in your family attend such a school? There is a listing, including grandmother, grandfather. We would like to find out how many people were impacted intergenerationally. We will have an answer to your question shortly. When that survey is analyzed, we will have more exact information.

The Chairman: When I sat on the Suicide Prevention Committee for the Province of Alberta, we developed a training module that is still used by the RCMP. We went to Dallas, Texas, to talk about it, and the Americans are using that training module. I found that it did not relate to the Aboriginal communities. We tried to develop a training module related to

des survivants vivent encore dans les Territoires du Nord-Ouest, mais bon nombre des anciens élèves des pensionnats vivaient en Saskatchewan et ailleurs.

Nous mettons l'accent sur les peuples autochtones et ils sont tous représentés à notre conseil d'administration. C'est un conseil de 17 personnes, composé de représentants des Premières nations, des Indiens inscrits et non inscrits, des Métis, des Inuits et des cinq organisations nationales. Par conséquent, l'organisation féminine, l'APN, et cetera, ont tous des représentants au conseil, et des membres à titre individuel. C'est une expérience des plus intéressante.

La présidente: J'aimerais parler du suicide chez les jeunes. J'ai eu la chance de siéger au tout premier comité de prévention du suicide de la province de l'Alberta. Deux psychiatres de l'Université de Calgary qui siégeaient à ce comité ont fait beaucoup de recherches. Je ne peux pas me rappeler leur nom. C'était il y a longtemps.

Je remarque que le suicide est à la hausse plutôt qu'à la baisse, tant dans les réserves qu'en dehors d'elles. Avez-vous l'impression que ce que vous faites contribue à quelque chose?

Mme Valaskakis: C'est difficile à dire. Il y a un facteur de modélisation en ce qui concerne la documentation, alors elle forme bloc. C'est très difficile à contrer, mais je pense que le fait de parler et les cercles de guérison, le fait que les gens ont accès aux aînés et communiquent mieux entre eux, le travail avec les pairs et les mentors sont effectivement utiles. C'est un processus à long terme, et nous avons certainement beaucoup de travail à faire au sujet du suicide.

La présidente: Je peux le voir. Maintenant, savez-vous quel pourcentage de votre budget va aux Métis, aux Inuits ou aux Premières nations?

Mme Valaskakis: Nous faisons effectivement une ventilation, mais je ne sais pas si c'est par nation ou par projet.

En ce qui concerne les Métis, la question qui a été posée lors du recensement, en 1991, des peuples autochtones était indirecte. La question était: avez-vous fréquenté l'école? Il y avait une question connexe: était-ce un pensionnat? C'est de là qu'est venue toute l'information. C'est de là que viennent les statistiques des 5 p. 100 d'Inuits et 9 p. 100 de Métis, et cetera.

Le tout dernier recensement des peuples autochtones pose une question très directe: Êtes-vous allé à une école définie comme un pensionnat, une résidence scolaire ou une école industrielle? Est-ce que l'un des membres suivants de votre famille a fréquenté une telle école? Suit une liste, qui comprend la grand-mère et le grand-père. Nous aimerions savoir combien de gens ont eu des séquelles intergénérationnelles. Nous aurons bientôt une réponse à votre question. Lorsque les résultats de ce recensement auront été analysés, nous aurons des renseignements plus précis.

La présidente: Lorsque je siégeais au comité de prévention du suicide de l'Alberta, nous avons conçu un module de formation qu'utilise encore la GRC. Nous sommes allés à Dallas, au Texas, pour en parler, et les Américains ont adopté ce module de formation. J'ai trouvé qu'il n'avait pas de rapport avec les communautés autochtones. Nous avons essayé de concevoir un

the Aboriginal people, but we found — and this was 1981-82 — that it was not satisfactory because at that time, nobody would listen to us. Everyone thought that they were the saviours of the Aboriginal people. I hope that a training module is being developed to work with the communities, and especially the youth, because the situation is so tragic. When I see eight- and nine-year-olds committing suicide, when I hear of 11- and 12-year-olds committing suicide, I wonder what we as Aboriginal people are doing. What are we doing to work in partnership with mainstream society in Canada?

module de formation qui se rattache aux peuples autochtones, mais nous avons trouvé — et c'était en 1981-1982 — qu'il n'était pas satisfaisant parce qu'à l'époque, personne ne voulait nous écouter. Tout le monde voulait se penser le sauveur des peuples autochtones. J'espère qu'un module de formation est en voie de développement, pour travailler avec les communautés, et particulièrement avec les jeunes parce que la situation est tellement critique. Lorsque je vois que des enfants de 8 et de 9 ans se suicident, des jeunes de 11 et 12 ans, je me demande ce que nous, en tant qu'Autochtones, faisons pour l'empêcher. Que faisons-nous de concert avec la société dominante du Canada?

Do you have any information on training modules relevant to Aboriginal people?

Avez-vous de l'information sur les modules de formation qui se rapportent aux peuples autochtones?

Dr. Valaskakis: Training modules are being developed, as well as curriculum units and other material, and we will find that the report of the advisory group on suicide prevention of Health Canada and the Assembly of First Nations, which is coming out very soon, will have some very good material to share with us as well.

Mme Valaskakis: Des modules de formation sont effectivement en voie de développement, ainsi que des unités de curriculum et d'autres documents, et nous verrons que le rapport du groupe consultatif sur la prévention du suicide de Santé Canada et de l'Assemblée des premières nations, qui doit bientôt être diffusé, comportera des renseignements très utiles aussi.

The Chairman: Are there Metis, Inuit and First Nations on those committees?

La présidente: Y a-t-il des Métis, des Inuits et des membres des Premières nations à ces comités?

Dr. Valaskakis: There is not on that committee, to my knowledge.

Mme Valaskakis: Pas à celui-ci, pas à ma connaissance.

The Chairman: That is where the mistake is. Unless you have consultation — and we have very well educated people in our communities now who understand the culture and the history — no matter how well meaning members of the non-Aboriginal community are, they cannot relate. There must be Aboriginal input into their training modules and their curriculum, in my opinion.

La présidente: Voilà l'erreur. À moins qu'il y ait consultation — et nous avons des gens très instruits dans nos communautés maintenant, qui comprennent la culture et l'histoire — quelle que soit la bonne volonté des membres de la communauté non autochtone, ils ne peuvent pas comprendre. Il faut, à mon avis, une participation autochtone à la préparation de modules de formation et du curriculum.

Dr. Valaskakis: We only fund Aboriginal organizations, so the training modules and curriculum units that we are producing through the Aboriginal Healing Foundation are indeed Aboriginal-based.

Mme Valaskakis: Nous ne finançons que les organisations autochtones, alors les modules de formation et les unités de curriculum que nous produisons par l'entremise de la Fondation pour la guérison des Autochtones ont effectivement un contenu autochtone.

The Chairman: Who is doing it?

La présidente: Qui les fait?

Dr. Valaskakis: This committee on suicide prevention is in Health Canada, and it is working with AFN, but to my knowledge, it does not have Inuit and Metis members.

Mme Valaskakis: Ce comité sur la prévention du suicide est à Santé Canada et collabore avec l'APN, mais à ma connaissance, il ne s'y trouve pas de membres inuits ou métis.

The Chairman: Are they working with the Metis National Council or the Congress of Aboriginal People?

La présidente: Est-ce qu'il collabore avec le Conseil national des Métis ou le Conseil des peuples autochtones?

Dr. Valaskakis: I doubt that they are on this particular one.

Mme Valaskakis: J'en doute pour celui-là.

The Chairman: It is important that our leadership become involved because that way, it gets down into our communities.

La présidente: Il est important que nos dirigeants participent parce qu'ainsi, cela se rend jusqu'à nos communautés.

Dr. Valaskakis: In regard to the money that is going to Metis, I will have to look it up in the evaluation. I will submit that to you.

Mme Valaskakis: En ce qui concerne la part du budget consacrée aux Métis, il faudra que je vérifie l'évaluation. Je vous ferai parvenir la réponse.

Senator Christensen: The statistics are extremely useful. How are your projects developed? How do people access them? How do we put the meat on the bones and actually have things happen in communities, or wherever the need is? Where is that? I did not see it here.

Dr. Valaskakis: The communities themselves apply for funding for projects. Because we were a new organization, many people did not apply initially. What we did was twofold. We have regional community workers across the country. We had 10 originally. We now have six because we are well on the way to moving into another stage of development. These workers were in the communities talking about the foundation, the nature of the projects and helping people understand the application forms. They were holding workshops in communities to talk about the issues, the resources and the meaning of the various terms.

That has been an extremely successful program because they are the eyes and ears of the foundation in the communities.

We made small grants of $5,000 when we first started for people to hire, if they chose, someone to help them complete these grant application forms.

We do that because we are working in the area of healing, which is not an easy thing. We wanted to do something solid. We also wanted to fund projects on their merits and not prorate the money. At the same time, we did not want to discourage people. We encourage them to resubmit their applications.

During the first round we did say, "No." However, we then became aware of how we could better help communities. We would send back a series of documents saying, "You do not have this. Please detail a treatment plan for that." They would then respond. No one was automatically turned down.

The success rate has changed dramatically. In part, that is because we have taken a great deal of time to analyze what comes in from communities, using it as a learning experience.

Capacity building is one of our focuses. We need to do that since we must form partnerships among the organizations that we fund and other groups, or there will not be sustainable funding. We would then be going down the same trail that many have gone down before.

Our approval rating in the first year was 62.5 per cent. In the second year it was 78.3 per cent. In the current funding year, it is 86.5 per cent. That increase is the result of much work on our part, as well as on the part of the community.

Le sénateur Christensen: Les statistiques sont extrêmement utiles. Comment vos projets sont-ils conçus? Comment les gens y ont-ils accès? Comment pouvons-nous faire quelque chose de concret et faire que les choses bougent vraiment dans les communautés, ou encore là où il y en a besoin? Où est-ce? Je ne l'ai pas vu dans ces documents.

Mme Valaskakis: Les communautés elles-mêmes présentent les demandes de fonds pour leurs projets. Comme nous sommes une nouvelle organisation, il y en a beaucoup qui n'ont rien demandé au début. Nous avons procédé en deux volets. Nous avons des travailleurs communautaires régionaux dans tout le pays. Ils étaient 10 au début. Ils sont maintenant six parce que nous sommes sur le point de passer à un autre stade de développement. Ces travailleurs allaient dans les communautés parler de la Fondation et de la nature des projets, et ils aident les gens à comprendre les formules de demande de financement. Ils tenaient des ateliers dans les communautés pour parler des problèmes, des ressources et du sens des divers termes utilisés.

Ce programme a eu beaucoup de succès parce que ces travailleurs sont les yeux et les oreilles de la Fondation dans les communautés.

Nous avons versé des petites subventions de 5 000 $ au début pour que les gens puissent embaucher, s'ils voulaient, quelqu'un pour les aider à remplir ces formules de demande de subvention.

Nous faisons cela parce que nous oeuvrons dans le domaine de la guérison, ce qui n'est pas facile. Nous voulions faire quelque chose de concret. Nous voulions aussi financer des projets selon leurs mérites et non pas répartir l'argent au prorata. En même temps, nous ne voulions pas décourager les gens. Nous les encourageons à présenter à nouveau leur demande.

Pendant la première ronde, nous avons en effectivement rejeté. Par la suite, nous avons pris conscience de la façon dont nous pouvions mieux aider les communautés. Nous avons renvoyé une série de documents en disant «Il manque ceci. Veuillez fournir un plan détaillé de traitement pour cela». On nous répondait. Personne n'était automatiquement rejeté.

Le taux d'acceptation a changé du tout au tout. C'était en partie parce que nous avons pris beaucoup de temps pour analyser ce qui vient des communautés, en considérant cette démarche comme un apprentissage.

Le renforcement des capacités est l'un de nos objectifs. Il le faut le faire parce que nous devons créer des partenariats entre les organisations que nous finançons et d'autres groupes, sinon il ne peut y avoir de financement durable. Nous connaîtrions alors le même sort que bien d'autres avant nous.

Notre taux d'approbation, la première année, était de 62,5 p. 100. La deuxième année, c'était 78,3 p. 100. Pour l'exercice actuel, c'est 86,5 p. 100. Cette augmentation est en grande partie attribuable à beaucoup de travail de notre part, mais aussi de celle de la communauté.

Senator Christensen: I appreciate what you are saying, but once they have gone through this bureaucratic process of making the application, what happens to the people who are supposed to be healed? Who monitors the success rate, not of filling out the applications, but of the people who are receiving the benefits of the project?

Ms Valaskakis: The project monitors it. We have an entire monitoring staff in the finance department. Projects send in quarterly reports that are monitored carefully. To date, funding has only been provided on a one-year basis. People have to reapply.

We will now provide multiyear funding. Again, we have learned, and the communities have learned. Everything is monitored on a quarterly basis.

Senator Christensen: You say "everything," but are the results of the healing process monitored?

Dr. Valaskakis: Yes, but remember that we are a funding organization. We do allow people to define what "healing" is for them. The Aboriginal Healing Foundation is concerned that we do not dictate healing.

In addition to the evaluation, of which you have a copy, and which we will redo in late 2003 and have it available in 2004, we have done a series of case studies. We have funded 13 different types of projects. One would be a curriculum unit, for instance. Another would be a multidimensional healing centre.

We have eight case studies completed. I would be pleased to send those over to the committee, should you wish to see them.

The problem is that the unit of analysis for those case studies is the community. We have looked at the community in relation to five social indicators, including rates of incarceration, suicide and family domestic violence. We had hoped to look at those communities again in 10 years. We now realize that we will not be around in 10 years. There will be no reason to do that.

Dr. Kirmayer and I co-direct one of the research projects funded through the Canadian Institute of Health Research, namely, the Aboriginal Health Research Project. We will be doing in-depth case studies. We will take six of the case studies and look at them in a much deeper way.

One of the problems is that the board has felt strongly that we should not identify individuals, nor should we invade their privacy in any way. As a researcher, that has made it difficult, because if you cannot follow the healing path of that individual, then you cannot make a judgment on what you are asking, which is, "Did someone heal? How did they heal? What was the time period, and what were the factors involved in that?"

We had long discussions and struggles over whether people should be named. One reason for that is that one of the exciting projects we are doing, and you are all invited to it, is an exhibit on

Le sénateur Christensen: Je comprends ce que vous dites, mais une fois qu'ils ont passé ce processus bureaucratique de demande, qu'arrive-t-il aux gens qui sont censés être guéris? Qui fait un suivi du taux de succès, non pas en ce qui concerne le fait de remplir des demandes, mais plutôt les bénéficiaires de ces projets?

Mme Valaskakis: Il y a un suivi des projets. Nous avons toute une équipe de suivi au département des finances. Les groupes des projets remettent des rapports trimestriels qui sont minutieusement analysés. Jusqu'à maintenant, le financement n'a été versé que sur une base annuelle. Les demandes doivent être présentées à nouveau.

Nous allons maintenant offrir des subventions pluriannuelles. C'est encore une leçon que nous avons apprise, et les communautés aussi. Tout est vérifié aux trois mois.

Le sénateur Christensen: Vous avez dit «tout», mais est-ce qu'il y a un suivi des résultats du processus de guérison?

Mme Valaskakis: Oui, mais n'oubliez pas que nous sommes une organisation de financement. Nous laissons les gens définir ce qu'est pour eux la «guérison». La Fondation pour la guérison des Autochtones ne veut pas dicter la guérison.

En plus de l'évaluation dont vous avez eu copie, que nous referons à la fin de 2003 et dont les résultats seront disponibles en 2004, nous avons fait plusieurs études de cas. Nous avons financé 13 types différents de projets. Il y a eu, par exemple, une unité de curriculum. Un autre vise un centre de guérison multidimensionelle.

Nous avons achevé huit études de cas. Je serais heureuse d'envoyer leurs conclusions au comité, s'il le veut.

Le problème, c'est que l'unité d'analyse de ces études de cas est la communauté. Nous avons analysé la communauté selon cinq indicateurs sociaux, dont les taux d'incarcération, de suicide et de violence familiale. Nous avions espéré pouvoir réexaminer ces communautés dans 10 ans. Nous prenons maintenant conscience que nous ne serons pas là dans 10 ans. Il n'y aurait pas de raison pour que nous le soyons.

Le Dr Kirmayer et moi-même dirigeons ensemble des projets de recherche financés par le biais de l'Institut canadien de recherche sur la santé, notamment le projet de recherche sur la santé des peuples autochtones. Nous ferons des études de cas approfondies. Nous prendrons six de ces études de cas pour les approfondir encore.

L'un des problèmes, c'est que le conseil d'administration tient fermement à ce que nous ne donnions pas de noms, ni ne portions atteinte à la vie privée de quiconque, d'aucune façon. Pour un chercheur, c'est très difficile, parce que si on ne peut pas suivre le cheminement de la guérison d'une personne, on ne peut pas tirer de conclusions sur ce qui nous intéresse, c'est-à-dire: «Est-ce que quelqu'un a guéri? Comment? En combien de temps, et quels facteurs y ont participé?».

Nous avons eu de longues discussions et débats pour déterminer s'il convenait de citer des noms. Une raison à cela est que l'un des projets captivants que nous menons, et vous y êtes

residential schools in partnership with the National Archives of Canada. The Governor General will open that exhibit on June 17, 2002.

There was great discussion about whether the photographs of people should include their names. One of the board members said, "I went to residential school for years and years, and I have a photograph of myself next to my abuser. It has taken many years, but I have dealt with that abuse. I do not mind if you name me, but I know that the person standing on the other side of my abuser was also abused. I do not know if that person has dealt with the abuse." That was that.

They do now say that we can name people as long as we have appropriate consent. However, we are careful about that, and it is a problem with regard to research.

Senator Johnson: This is obviously a huge topic. My colleague was getting at a concrete example. I know you are a funding agency, but can you give me one example in my province of Manitoba of what you are funding and the results?

Dr. Valaskakis: That is what we attempted to do in the brief.

Senator Johnson: I would like something specific. You hand out the money. They determine the kind of healing process they will use in a given situation. There are 93,000 people alive now who attended residential schools. What is their average age? I guess that it would be in the 50s?

Dr. Valaskakis: Indeed, I do not know what the average age would be.

Senator Johnson: They would be in their 50s to 80s now?

Dr. Valaskakis: I do not know if they would necessarily be in their eighties?

Ms Giselle Robelin, Communications Department, Aboriginal Healing Foundation: The last school closed in 1996, so there would be people who are still relatively young.

Dr. Valaskakis: Participation varies. We have good, solid participation in Manitoba. In the North, it is much more difficult, because one of the measures of our success is whether people are talking about the program more.

That is just beginning to happen in the North.

Senator Johnson: Do you fund Thunderbird Lodge, for example?

Dr. Valaskakis: I do not know about Thunderbird Lodge specifically because there are 999 projects, but I can check that for you. I think we do, actually; it sounds familiar, but I cannot be

tous invités, est une exposition sur les pensionnats, en collaboration avec les archives nationales du Canada. La Gouverneure générale inaugurera cette exposition le 17 juin 2002.

De longues discussions ont eu lieu pour décider si les photographies exposées devaient indiquer les noms des sujets. L'un des membres du conseil d'administration a dit: «J'ai fréquenté un pensionnat pendant des années, et j'ai une photographie de moi à côté de mon agresseur. Cela m'a pris de nombreuses années, mais j'ai finalement pu laisser cette part de mon passé derrière moi. Je veux bien que vous indiquiez mon nom, mais je sais que la personne qui se tient de l'autre côté de mon agresseur en a aussi été une victime. Je ne sais pas si cette personne-là a réussi à laisser son passé derrière elle».

Ils disent maintenant que nous pouvons donner des noms, du moment que nous avons le consentement des sujets des photos. Cependant, nous faisons très attention, et c'est un problème que pose la recherche.

Le sénateur Johnson: C'est de toute évidence un sujet très vaste. Mon collègue allait donner un exemple concret. Je sais que vous êtes un organisme de financement, mais pouvez-vous me donner un exemple, dans ma province, au Manitoba, de ce que vous financez et des résultats obtenus?

Mme Valaskakis: C'est ce que nous avons essayé de faire dans notre mémoire.

Le sénateur Johnson: J'aimerais avoir des détails. Vous donnez l'argent. Ils déterminent le genre de processus de guérison qu'ils appliqueront dans une situation donnée. Il y a actuellement 93 000 anciens élèves de ces pensionnats qui vivent encore. Quel est l'âge moyen? Je suppose que c'est environ 50 ans?

Mme Valaskakis: En fait, je ne sais pas quel est l'âge moyen.

Le sénateur Johnson: Ils auraient entre 50 et 80 ans maintenant?

Mme Valaskakis: Je ne sais pas s'ils pourraient vraiment avoir 80 ans.

Mme Giselle Robelin, Service des communications, Fondation pour la guérison des Autochtones: La dernière école a fermé en 1996, alors il peut y avoir des gens qui sont encore relativement jeunes.

Mme Valaskakis: La participation varie. Nous avons une bonne participation concrète au Manitoba. Dans le Nord, c'est beaucoup plus difficile, parce que l'un des moyens de déterminer notre succès est la mesure dans laquelle les gens parlent plus du programme.

Cela ne fait que commencer dans le Nord.

Le sénateur Johnson: Est-ce que vous financez Thunderbird Lodge, par exemple?

Mme Valaskakis: Je ne sais rien de précis sur Thunderbird Lodge, parce que nous avons 999 projets, mais je peux le vérifier si vous voulez. Je pense, en fait, que nous le

sure. Every project is listed on the Web site, including how much money they are receiving and a summary of the project.

Senator Johnson: Do you make use of experiential staff at your foundation, people who have come through it?

Dr. Valaskakis: Yes, absolutely. People are asked about those who are survivors. That is one of the aspects and is covered as well in the evaluation.

Senator Johnson: We have not had a chance to read through all of your documents.

Dr. Valaskakis: About 50 per cent of the people working at the foundation are survivors of the residential school system and 88 per cent of the people who are working in the projects are Aboriginal.

Senator Johnson: The most important people impacted are the younger generation — that is, those whose parents and grandparents were in the system. They are your focus. Is education not as important as research? You talked about research, mental health issues and the required cultural continuity in terms of belonging and living in a blended world now. I still think education is important, too.

Dr. Valaskakis: I do not think the intergenerational aspect is the most important, rather I suspect that the survivors themselves are important. The intergenerational impacts are very important, as is education.

We have a number of projects developing curricula on residential schools, and we too are doing the same, because there has been so much interest in this area. That, again, is because the young people feel it is absolutely necessary to talk about issues that their parents and grandparents are extremely reluctant to discuss.

Senator Johnson: Are they still reluctant?

Dr. Valaskakis: Yes, they are, particularly in the North.

Senator Johnson: I do not find that to be the case in Winnipeg and some of the other centres. What can be done about that? I suppose we can just work on more projects with people who have been involved and make use of the available expertise.

Dr. Valaskakis: Yes. Parenting skills are necessary as well.

Senator Johnson: Of course, this ties into all the other work we are trying to do in our study of urban Aboriginal youth. I remember a residential school on Academy Road in Winnipeg that no one was allowed to go near when we were kids. It sat there in the middle of the city, on a major road in an affluent area, but it was off limits to everyone. People came out of that kind of system and are now living in the city, where they have raised their

finançons; le nom me semble familier, mais je n'en suis pas absolument sûre. Il y a une liste de tous les projets sur le site Web, avec le montant attribué à chacun et un sommaire du projet.

Le sénateur Johnson: Est-ce que vous recourez à du personnel expérientiel à votre fondation, quelqu'un qui a vécu cette expérience?

Mme Valaskakis: Oui, absolument. On interroge les gens sur les survivants. C'est l'un des aspects qui est aussi couvert dans l'évaluation.

Le sénateur Johnson: Nous n'avons pas eu la possibilité de lire tous vos documents.

Mme Valaskakis: Environ 50 p. 100 des gens qui travaillent à la Fondation sont des survivants du système de pensionnat et 88 p. 100 des gens qui travaillent au projet sont des Autochtones.

Le sénateur Johnson: Les plus importants, parmi les gens touchés sont les membres de la plus jeune génération — c'est-à-dire, ceux dont les parents et les grands-parents étaient dans le système. C'est là que vous mettez l'accent. Est-ce que l'éducation n'est pas aussi importante que la recherche? Vous avez parlé de recherche, de problèmes de santé mentale et de la continuité culturelle nécessaire, relativement à l'appartenance et à la vie dans un monde dont tous les éléments se confondent. Je pense quand même que l'éducation est importante aussi.

Mme Valaskakis: Je ne pense pas que l'aspect intergénérationnel soit le plus important, mais plutôt les survivants eux-mêmes. Les séquelles intergénérationnelles sont très importantes, comme l'est l'éducation.

Nous avons plusieurs projets de préparation de programmes sur les pensionnats, et nous faisons de même, parce que le sujet a suscité tellement d'intérêt. Là encore, c'est parce que les jeunes ressentent tellement le besoin de parler de problèmes que leurs parents et grands-parents sont très réticents à aborder.

Le sénateur Johnson: Est-ce qu'ils sont encore réticents?

Mme Valaskakis: Oui, particulièrement dans le Nord.

Le sénateur Johnson: Je n'ai pas l'impression que ce soit le cas à Winnipeg et dans d'autres centres. Que peut-on faire à ce sujet? Je suppose que nous pouvons simplement travailler sur d'autres projets avec les gens qui ont été touchés, et faire bon usage de l'expertise disponible.

Mme Valaskakis: Oui. Les compétences parentales sont aussi nécessaires.

Le sénateur Johnson: Bien entendu, il y a un lien avec tous les autres travaux que nous essayons de faire dans le cadre de notre examen sur les jeunes Autochtones des milieux urbains. Je me rappelle un pensionnat, sur Academy Road à Winnipeg, que personne n'était autorisé à approcher lorsque nous étions enfants. Il était là, au milieu de la ville, sur l'une des principales artères d'un secteur huppé, mais c'était interdit à tout le monde. Des gens

families. It has been three generations and we are still dealing with those issues. Is that what you are finding?

Dr. Valaskakis: Yes, we are definitely still dealing with those issues.

Senator Johnson: How successful do you think we will be?

Dr. Valaskakis: There will be a range of success.

Senator Johnson: I am talking about people feeling some measure of peace and a level of comfort with the past. How many more generations will this take?

Dr. Valaskakis: I do not think there is a quick fix in healing. However, this sense of belonging and of fostering the lost identity of Aboriginal people is the secret to that.

I do not know if I should speak on the basis of my own experience, but I was the founding director of the Native Friendship Centre in Montreal and served on that board for eight years; I was also the president. I did a great deal of work in the prisons back in those days. I was always struck by the fact that the prison brotherhoods and sisterhoods were really the training grounds for leadership. As people got involved in those, you would actually see the shift from a kind of criminal identity, which is probably not a proper term, to an Aboriginal identity. As that shift occurred, there was also a shift from, "poor me, woe is me, look what happened to me in life," to "look what happened to the people" — period. A sense grew that it was just a system and that the people who survived it could do something about it. This incredible change occurred and people really put themselves headlong into working for the Aboriginal community. I have always been struck by the fact that that identity of belonging and seeing one's past and future, such as one sees reflected in the Chandler and Lalonde study, is very persuasive in thinking of a way to approach long-term healing. So much of what we see around us is a kind of dysfunctional Aboriginal world — the Aboriginal gangs, for example, are, in a sense, another way of belonging. They are a formation of community.

Healing is so much cheaper than incarceration. We did a study of two successful healing programs, and I would be pleased to send those documents to you. We partnered with Aboriginal Corrections on a cost/benefit analysis of healing.

Senator Johnson: That would be great.

Dr. Valaskakis: That is indicative of the fact that healing is a lot cheaper than incarceration or having people on welfare. Education is much cheaper than welfare.

Senator Johnson: Yes, that is what I am saying. I find that there has been change in my own community of Manitoba, where I grew up with Aboriginals in Gimli and went to school with them.

sont sortis de ce genre de système et vivent maintenant en ville, où ils ont élevé leurs familles. Cela fait déjà trois générations, et nous essayons encore de composer avec ces problèmes. Est-ce que c'est ce que vous découvrez?

Mme Valaskakis: Oui, il est certain que nous essayons encore de composer avec eux.

Le sénateur Johnson: Dans quelle mesure, pensez-vous, réussirons-nous?

Mme Valaskakis: Il y aura une gamme de degrés de succès.

Le sénateur Johnson: Je parle des gens qui ressentent une certaine paix et un certain confort avec leur passé. Combien de générations de plus faudra-t-il?

Mme Valaskakis: Je ne pense pas qu'il y ait de raccourci vers la guérison. Cependant, ce sentiment d'appartenance et la récupération de l'identité perdue des peuples autochtones en un élément de la cure.

Je ne sais pas si je devrais parler d'après ma propre expérience, mais j'ai été la directrice fondatrice du Centre d'amitié autochtone de Montréal et j'ai siégé à son conseil d'administration pendant huit ans; j'en ai aussi été la présidente. J'ai beaucoup travaillé dans les prisons, à l'époque. J'étais toujours frappée par le fait que les fraternités, dans les prisons, étaient réellement le champ d'entraînement du leadership. Tandis que les gens s'y greffaient, on pouvait observer la mutation d'une espèce d'identité criminelle, qui n'est probablement pas le bon terme, à une identité autochtone. Tandis que survenait cette mutation survenait aussi un changement, de «pauvre moi, malheur à moi, regardez ce qui m'est arrivé dans la vie» à «regardez ce qui est arrivé au peuple» — point à la ligne. Il y avait une plus grande prise de conscience du fait que ce n'était qu'un système et que les rescapés de ce système pouvaient y faire quelque chose. Ce changement incroyable est survenu et les gens se sont vraiment mis à l'oeuvre, pour la communauté autochtone. J'ai toujours été frappée par le fait que cette identité et cette appartenance, et le fait de voir le passé et l'avenir, tels que le reflète l'étude qu'ont fait Chandler et Lalonde, est un élément très persuasif qui amène à réfléchir à un moyen de guérison à long terme. Nous voyons tellement autour de nous une espèce de monde autochtone dysfonctionnel — les bandes d'Autochtones, par exemple, sont, en un certain sens, un autre mode d'appartenance. C'est la formation d'une communauté.

La guérison coûte tellement moins que l'incarcération. Nous avons fait une étude de deux programmes réussis de guérison et je serais heureuse de vous en envoyer les documents. Nous avons collaboré avec les services correctionnels offerts aux Autochtones à une analyse coût/avantages de la guérison.

Le sénateur Johnson: Ce serait excellent.

Mme Valaskakis: On y voit que la guérison coûte beaucoup moins que l'incarcération ou la prestation d'aide sociale. L'éducation est beaucoup moins chère que l'aide sociale.

Le sénateur Johnson: Oui, c'est ce que je dis. Je trouve qu'il y a eu des changements dans ma propre communauté, au Manitoba, où j'ai grandi avec des Autochtones à Gimli, et où je suis allé à

There are young people who are not carrying this burden around anymore, unlike those who are my age who could have been in the system. There are good programs, that I have seen, and I commend you. I look forward to reading the rest of these documents. You are a dynamic individual and the work you are doing will be helpful to our committee. Although you are a funding agency, you can appreciate what it is like for people around this table who have come from the North or the West, have grown up with Aboriginal peoples and have been extraordinarily distressed about the lack of movement over the years. I see now that there is much movement and good things are happening. Suicide is still a factor, but I think we are making progress.

Dr. Valaskakis: I believe we are making progress. There are strong Aboriginal people in the urban world, and we can draw on them.

Senator Johnson: That is right. They have more role models and mentors now.

Dr. Valaskakis: I would be pleased to submit any information that would be of use to this committee.

Senator Hubley: I too thank you for your presentation this evening.

You were established, I believe, in 1998 to support the healing initiatives of the Aboriginal people who were affected by the physical and sexual abuse in Canada's residential school system. You are addressing a specific area of concern. Are your projects perhaps different from those that would be presented to other Aboriginal agencies?

Dr. Valaskakis: I think so. The critical difference is our insistence that, first, they must be community based and, secondly, they must be holistic healing projects. At the same time, there is a range, because curriculum obviously does not sound like a holistic healing project. Somehow, whatever they do must relate to, first, residential school survivors and, secondly, physical and sexual abuse.

Senator Hubley: Do you find that Aboriginal people have taken ownership of the search for a healing process, given the opportunity?

Dr. Valaskakis: Very much so. There has been a real response to that.

Senator Hubley: That is very encouraging.

Dr. Valaskakis: "Healing" is a word in widespread use now in the Aboriginal community. It is being taken up in a general way, but people are also engaged in healing. That is wonderful. People are talking and working with each other. Peer groups are working with elders. There is much more attention to this now than in the past.

Senator Léger: In 1981 you said, "no one listened," and in 1998 we realized the need. Your research will continue until 2008?

l'école avec eux. Il y a des jeunes qui ne portent plus ce fardeau avec eux, au contraire d'autres de mon âge qui ont pu faire partie du système. Ce sont de bons programmes, je l'ai constaté et je vous en félicite. Je suis impatient de lire le reste de ces documents. Vous êtes quelqu'un de dynamique et le travail que vous faites sera utile à notre comité. Bien que vous représentiez un organisme de financement, vous pouvez comprendre ce que cela représente pour tous les participants ici, autour de cette table, qui sont venus du Nord ou de l'Ouest, ont grandi avec les peuples autochtones et ont été extraordinairement angoissés par l'absence de progrès au fil des ans. Je vois maintenant que beaucoup de choses se passent, de bonnes choses. Le suicide reste une préoccupation, mais je pense que nous progressons.

Mme Valaskakis: Je crois que nous faisons des progrès. Il y a des Autochtones très forts dans le monde urbain, et nous pouvons compter sur eux.

Le sénateur Johnson: C'est vrai. Il existe plus de modèles et de mentors, maintenant.

Mme Valaskakis: Je serais heureuse de vous transmettre toute information qui peut être utile au comité.

Le sénateur Hubley: Je vous remercie aussi de votre présentation ce soir.

Votre organisation a été créée, je crois, en 1998, pour soutenir les initiatives de guérison des peuples autochtones marqués par les agressions physiques et sexuelles survenues dans le système des pensionnats du Canada. Vous vous intéressez à un domaine particulier. Est-ce que vos projets, peut-être, sont différents de ceux qui seraient présentés à d'autres organismes autochtones?

Mme Valaskakis: Je le pense. La principale différence est notre insistance pour que, d'abord, ils soient communautaires et, deuxièmement, que ce soit des projets de guérison holistique. En même temps, il y a une marge de manoeuvre, parce que le curriculum ne donne évidemment pas l'impression d'être un projet de guérison holistique. D'une façon ou d'une autre, quel que soit leur objectif, ils doivent avoir un lien, d'abord, avec les survivants des pensionnats et, deuxièmement, avec les agressions physiques et sexuelles.

Le sénateur Hubley: Avez-vous l'impression que les peuples autochtones ont pris en charge la recherche d'un processus de guérison, puisque l'occasion leur en est donnée?

Mme Valaskakis: Absolument. La réaction a été vive.

Le sénateur Hubley: C'est très encourageant.

Mme Valaskakis: Le terme «guérison» est très répandu, maintenant, dans la communauté autochtone. Il est pris dans un sens général, mais les peuples sont aussi engagés dans le processus de guérison. C'est merveilleux. Les gens se parlent et coopèrent. Les groupes de pairs travaillent avec les aînés. Beaucoup plus d'attention est portée là-dessus maintenant que dans le passé.

Le sénateur Léger: En 1981, vous avez dit que «personne n'avait écouté» et, en 1998, nous avons pris conscience du besoin. Vos recherches doivent se poursuivre jusqu'en 2008?

Dr. Valaskakis: The Aboriginal Healing Foundation itself, which will fund the projects. Research is a small aspect because the Aboriginal Healing Foundation was a response, in part, to RCAP, the royal commission. In our funding agreement, the emphasis is on research on implementing, evaluating, designing or redesigning healing projects. Healing is the focus.

Senator Léger: That is until 2008. Am I right in my understanding of what was said a while ago, that there were no Aboriginals presently involved in the leadership? In other words, if you continue to 2008, can you change the present leaders? As you find them, can you add them, or do you have to wait until 2008?

Dr. Valaskakis: You mean in our organization?

Senator Léger: Yes.

Dr. Valaskakis: Our organization is entirely Aboriginal. They are all Aboriginal leaders.

Senator Léger: I misunderstood something, then.

The Chairman: I think we were talking about Health Canada.

Dr. Valaskakis: The Health Canada group, perhaps.

Senator Léger: It was something we mentioned here.

The Chairman: Yes, it was the Health Canada advisory committee.

Dr. Valaskakis: That advisory group includes Aboriginal and non-Aboriginal people, but I think the Aboriginal people are appointees of the Assembly of First Nations.

Senator Léger: Therefore, that cannot be changed. It is not your department. Is that the conclusion?

Dr. Valaskakis: The Aboriginal Healing Foundation is an entirely Aboriginal organization. The 17 board members are all Aboriginal.

Senator Léger: I understood from you that when applicants present a project, you do not simply say, "No, that is not right," and you tell them to reapply. Can you also send a person to help them out because often these papers are hard to follow? Is that a good idea?

Dr. Valaskakis: Yes, we do that through our community support workers. We did have 10; we now have six, I believe. They visit communities upon request and do exactly that. That has been a successful aspect of what we have done.

Senator Léger: My personal experience of questionnaires is that very often, the questions are asked in such a way that we do not really understand — when I say "we," I imagine it is the same for Aboriginals. We have the same good intentions but the

Mme Valaskakis: La Fondation pour la guérison des Autochtones, elle-même, financera le projet. La recherche est un aspect minime, parce que la Fondation pour la guérison des Autochtones était une réponse, en partie, à la CRPA, la Commission royale. Notre accord de financement, met l'accent sur la recherche en vue de la mise en oeuvre, de l'évaluation, de la conception ou de la refonte des projets de guérison. C'est la guérison qui est le point de mire.

Le sénateur Léger: Ça, c'est jusqu'en 2008. Est-ce que j'ai bien compris ce qu'on a dit tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'Autochtones qui participent actuellement au leadership? Autrement dit, si vous continuez jusqu'en 2008, pouvez-vous changer les leaders actuels? Au fur et à mesure que vous en trouvez, pouvez-vous les ajouter, ou devez-vous attendre 2008?

Mme Valaskakis: Vous voulez dire au sein de notre organisme?

Le sénateur Léger: Oui.

Mme Valaskakis: Notre organisme est constitué exclusivement d'Autochtones. Ce sont tous des chefs autochtones.

Le sénateur Léger: J'ai mal compris quelque chose alors.

La présidente: Je crois que nous parlions de Santé Canada.

Mme Valaskakis: Le groupe de Santé Canada, peut-être.

Le sénateur Léger: Il s'agit de quelque chose que nous avons mentionné ici.

La présidente: Oui, il s'agissait du comité consultatif de Santé Canada.

Mme Valaskakis: Ce groupe consultatif regroupe des Autochtones et des non-Autochtones, mais je crois que les Autochtones sont désignés par l'Assemblée des premières nations.

Le sénateur Léger: Par conséquent, cela ne peut être changé. Cela ne relève pas de vous. Est-ce la conclusion à tirer?

Mme Valaskakis: La Fondation pour la guérison des Autochtones est un organisme entièrement autochtone. Les 17 membres du conseil sont tous autochtones.

Le sénateur Léger: J'ai crû comprendre que lorsque des projets vous sont soumis, vous ne vous contentez pas de répondre que cela ne convient pas et que la demande doit être présentée de nouveau. Pouvez-vous aussi envoyer quelqu'un pour les aider à remplir ces formulaires qui sont parfois difficiles à comprendre? Est-ce une bonne idée?

Mme Valaskakis: Oui, nous le faisons par l'entremise de nos travailleurs en soutien communautaire. Nous en avions 10; nous en avons maintenant 6, je crois. Ils se rendent dans les collectivités sur demande et c'est exactement ce qu'ils font. Il s'agit là d'une de nos réussites.

Le sénateur Léger: Mon expérience avec les questionnaires, c'est qu'il arrive très souvent que les questions soient formulées de telle façon que nous ne comprenons pas vraiment — lorsque je dis «nous», j'imagine qu'il en va de même pour les Autochtones.

process is long. That is why I wondered whether a human being was also accompanying the letter, as much as we can do that.

Senator Johnson was talking about the positive reviews. Do send them out. Spread the word, please. When we heard about suicide and all these terrible things that happened, which is the basis of your study, I was crying because I have never been faced with this before. When I heard about that, I became extremely emotional. We must bring the suicide rates down. Please spread the good news about all the successful work and accomplishments of the Aboriginals.

Senator Johnson: I have found my list of projects and I wanted to ask about this one: The Winnipeg Metis Association received $345,800 for a project to determine the needs of residential school survivors and their families and then to develop a holistic healing program. These residential school survivors would have to be in their 50s. I suppose the focus would then be on the families. Would that be why they have received that much money?

Dr. Valaskakis: Yes.

Senator Johnson: I will find out about this program at home. I was curious to know if you had any information.

Dr. Valaskakis: It would be youth and their families.

Senator Johnson: We would have to ask them how many residential school survivors are actually involved in this particular program. It is a Metis association. However, I am sure that if I went to them, they could give me further details.

Dr. Valaskakis: Yes. We would have exact numbers on the application form, because they must submit how many people involved in or advising on their project are residential school survivors.

Senator Johnson: Before we go on the road in the fall, we must decide where we will go and to whom we will talk. I have not had a chance to read all the material, but I noticed that there are two or three here from Winnipeg or other parts of Manitoba. I did not know anything about one of them and I usually know about the ones in Winnipeg, at least.

Dr. Valaskakis: I can provide you with more information on the ones from Manitoba, if you like.

Senator Johnson: We will probably come to you for more information as we finalize our travel plans. We want to find out more about these things on site so that we can integrate it with the rest of our work.

The Chairman: I just happened to find this in your documents, too. I only see one from Alberta, and that is from Lethbridge. What is happening with our youth projects in Alberta?

Nous avons les mêmes bonnes intentions, mais le processus est long. C'est la raison pour laquelle je me demandais si une personne est envoyée sur place dans la mesure où nous pouvons le faire.

Le sénateur Johnson parlait des évaluations positives. Diffusez-les. Répandez la bonne parole, s'il vous plaît. Lorsque j'ai entendu parler de suicide et de toutes ces terribles choses qui se sont passées, ce qui constitue le fondement de votre étude, j'ai pleuré parce que je n'avais jamais été touchée par cela. Lorsque j'en ai entendu parler, j'ai été très émue. Nous devons faire baisser les taux de suicide. S'il vous plaît, répandez la bonne nouvelle au sujet des succès et des accomplissements des Autochtones.

Le sénateur Johnson: J'ai trouvé ma liste de projets et je voulais vous demander quelque chose. La Winnipeg Metis Association a reçu 345 800 $ pour déterminer les besoins des survivants des pensionnats et de leurs familles de même que pour mettre au point un programme de guérison globale. Les survivants de ces pensionnats auraient dans la cinquantaine. Je suppose qu'on se concentrerait alors sur les familles. Est-ce la raison pour laquelle l'association a reçu autant d'argent?

Mme Valaskakis: Oui.

Le sénateur Johnson: Je vais me renseigner sur ce programme chez moi. J'étais curieuse de savoir si vous aviez de l'information.

Mme Valaskakis: Ce programme s'adresserait aux jeunes et à leurs familles.

Le sénateur Johnson: Il faudrait leur demander combien de survivants des pensionnats participent en fait à ce programme particulier. C'est une association de Métis. Cependant, je suppose que si je m'adressais à eux, ils pourraient me donner des précisions.

Mme Valaskakis: Oui. Nous aurions les chiffres exacts sur le formulaire de demande parce qu'ils doivent nous dire combien de personnes qui participent au projet ou donnent leur avis sont des survivants des pensionnats.

Le sénateur Johnson: Avant d'entreprendre notre tournée à l'automne, nous devons décider des endroits où nous rendrons et à qui nous parlerons. Je n'ai pas eu la chance de lire tous les documents, mais j'ai remarqué qu'il y a deux ou trois projets ici de Winnipeg ou d'ailleurs au Manitoba. Je ne connaissais rien au sujet d'un d'entre eux et je suis habituellement au courant à tout le moins des projets qui touchent Winnipeg.

Mme Valaskakis: Je peux vous fournir des précisions sur ceux du Manitoba, si vous voulez.

Le sénateur Johnson: Nous allons probablement communiquer avec vous pour obtenir davantage d'information lorsque nous mettrons la dernière main à notre programme de voyage. Nous voulons nous renseigner davantage sur place afin d'intégrer cette information au reste de nos travaux.

La présidente: Je viens tout juste de trouver cette information dans vos documents également. Je ne vois qu'un seul projet en Alberta et c'est à Lethbridge. Qu'en est-il de nos projets destinés aux jeunes en Alberta?

Dr. Valaskakis: There are not as many youth projects as one would imagine, I think, and part of the reason is that it is difficult for youth to apply for projects like this. That is why we held the conference. We had hoped to have a second youth conference but, as it happens, we will hold a large residential school conference in 2004. We will have youth gather as part of that, but we will not have a separate conference for them now. I agree with you. It is surprising how few Aboriginal youth in urban areas are organized to apply for projects.

Mme Valaskakis: À mon avis, il n'y a pas autant de projets pour les jeunes qu'on le penserait. Cela est dû en partie au fait qu'il est difficile pour les jeunes de présenter une demande à l'égard de projets de ce genre. C'est la raison pour laquelle nous avons tenu la conférence. Nous avions espéré tenir une deuxième conférence des jeunes, mais nous tiendrons plutôt en 2002 une conférence d'envergure sur les pensionnats. Les jeunes se réuniront en marge de cette conférence, mais nous n'organiserons pas une conférence distincte pour eux. Je suis d'accord avec vous. Il est surprenant de voir combien de jeunes Autochtones dans les régions urbaines sont en mesure de présenter une demande pour des projets.

The Chairman: I find they are getting organized, but do they know about the projects? I know they have heard about the healing foundation, but do they feel that they could apply? I think it could be a lack of communication.

La présidente: Je constate qu'ils sont en train de s'organiser, mais sont-ils au courant des projets? Je sais qu'ils ont entendu parler de la fondation pour la guérison mais ont-ils l'impression qu'ils pourraient présenter une demande? Je crois qu'il pourrait s'agir d'un manque de communication.

Dr. Valaskakis: You may be right. It is difficult to get in contact with youth. We have tried to go through the youth delegates at the conference we held.

Mme Valaskakis: Vous avez peut-être raison. Il est difficile d'entrer en communication avec les jeunes. Nous avons essayé de le faire par l'entremise des jeunes délégués à la conférence que nous avons tenue.

The Chairman: I can assure you that they will be made aware of it as soon as I get home.

La présidente: Je puis vous assurer qu'ils seront mis au courant de la situation dès que je rentre à la maison.

Dr. Valaskakis: Good. I mentioned that the board has a youth strategy, because they are so concerned about youth. A special issue of our newsletter dealt with youth. We forgot to bring it, but we could send it over.

Mme Valaskakis: C'est bien. J'ai dit que le conseil d'administration dispose d'une stratégie en ce qui a trait aux jeunes parce que leur situation les préoccupe énormément. Un numéro spécial de notre bulletin a été consacré aux jeunes. Nous avons oublié de l'apporter, mais nous pourrions vous le faire parvenir.

The Chairman: I would appreciate that.

La présidente: Nous vous en saurions gré.

Dr. Valaskakis: A part of our Web site is devoted to youth so they can talk to each other about issues. We have tried to emphasize youth more. We have a youth member on our board. The original group that gathered in what we call "the Squamish meeting" suggested that. That board member communicates with youth as well, but I know that we are not as successful as we would like.

Mme Valaskakis: Une partie de notre site Web est consacrée aux jeunes. Ils peuvent ainsi se parler de leurs problèmes. Nous avons essayé de mettre davantage l'accent sur les jeunes. Un jeune Autochtone siège au conseil. C'est le groupe initial qui s'est rassemblé à ce que nous appelons la réunion Squamish qui avait fait cette suggestion. Ce membre du conseil communique également avec les jeunes, mais je sais que nous n'obtenons pas les résultats escomptés.

The Chairman: I would appreciate it if you could send me the information so I could get it out to our youth, because I deal with them pretty well all the time throughout Alberta.

La présidente: Je vous saurais gré de me faire parvenir l'information pour que je puisse la transmettre à nos jeunes étant donné que j'ai affaire à eux presque tout le temps partout en Alberta.

Dr. Valaskakis: I will.

Mme Valaskakis: Je le ferai.

The Chairman: If there are no other questions or comments from any of the committee members, I thank you both very much for making this presentation. It gives us hope. I know lots of things are happening in the communities in spite of the lack of funding and the lack of communication. I am sure we will be in touch with you again.

La présidente: Si personne d'autre n'a de questions à poser ou d'observations à faire je vais alors remercier nos deux témoins de cet exposé. Cela nous donne de l'espoir. Je sais qu'il se passe beaucoup de choses dans les collectivités en dépit du manque de financement et de communication. Je suis convaincue que nous communiquerons de nouveau avec vous.

Dr. Valaskakis: We are grateful to be invited. I just remembered that we have one grant program for projects under $50,000, and I will send that application form over,

Mme Valaskakis: Nous vous remercions de nous avoir invités. Je viens tout juste de me rappeler que nous avons un programme de subvention pour les projets de moins de 50 000 $. Je vais vous

because that would be very good for youth. Many of the youth who have applied for that have been successful, because that is not as complicated to fill out.

Again, thank you. You are doing important work and we are very grateful for it.

The Chairman: Thank you.

The committee adjourned.

faire parvenir le formulaire de demande vu qu'il s'agit d'un très bon programme à l'intention des jeunes. Un grand nombre des jeunes qui ont présenté une demande ont reçu une réponse favorable parce que le formulaire n'est pas aussi compliqué que l'autre à remplir.

Je vous remercie une fois de plus. Le travail que vous accomplissez est important et nous vous sommes très reconnaissants.

La présidente: Merci.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Poste-payé
Lettermail Poste-lettre
03159442
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada – Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES:

Tuesday, April 30, 2002

From the National Association of Friendship Centres:

Marie Whattam, Vice-President;

Jaime Koebel, President, Aboriginal Youth Council;

Alfred Gay, Policy Advisor.

Wednesday, May 1, 2002

From the Aboriginal Healing Foundation:

Dr. Gail Valaskakis, Director of Research;

Giselle Robelin, Communications Department.

TÉMOINS:

Le mardi 30 avril 2002

De l'Association nationale des centres d'amitié:

Marie Whattam, vice-présidente;

Jaime Koebel, présidente, Aboriginal Youth Council;

Alfred Gay, conseiller en politiques.

Le mercredi 1er mai 2002

De la Fondation pour la guérison des Autochtones:

Mme Gail Valaskakis, directrice de la recherche;

Giselle Robelin, Service des communications.

Available from:
Public Works and Government Services Canada – Publishing
Ottawa, Canada K1A 0S9
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

En vente:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
Ottawa, Canada K1A 0S9
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca